

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

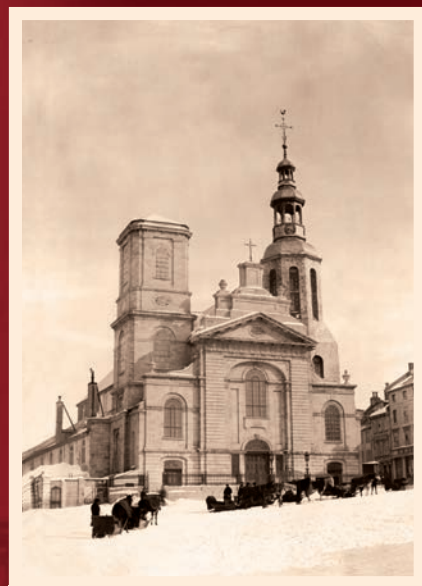
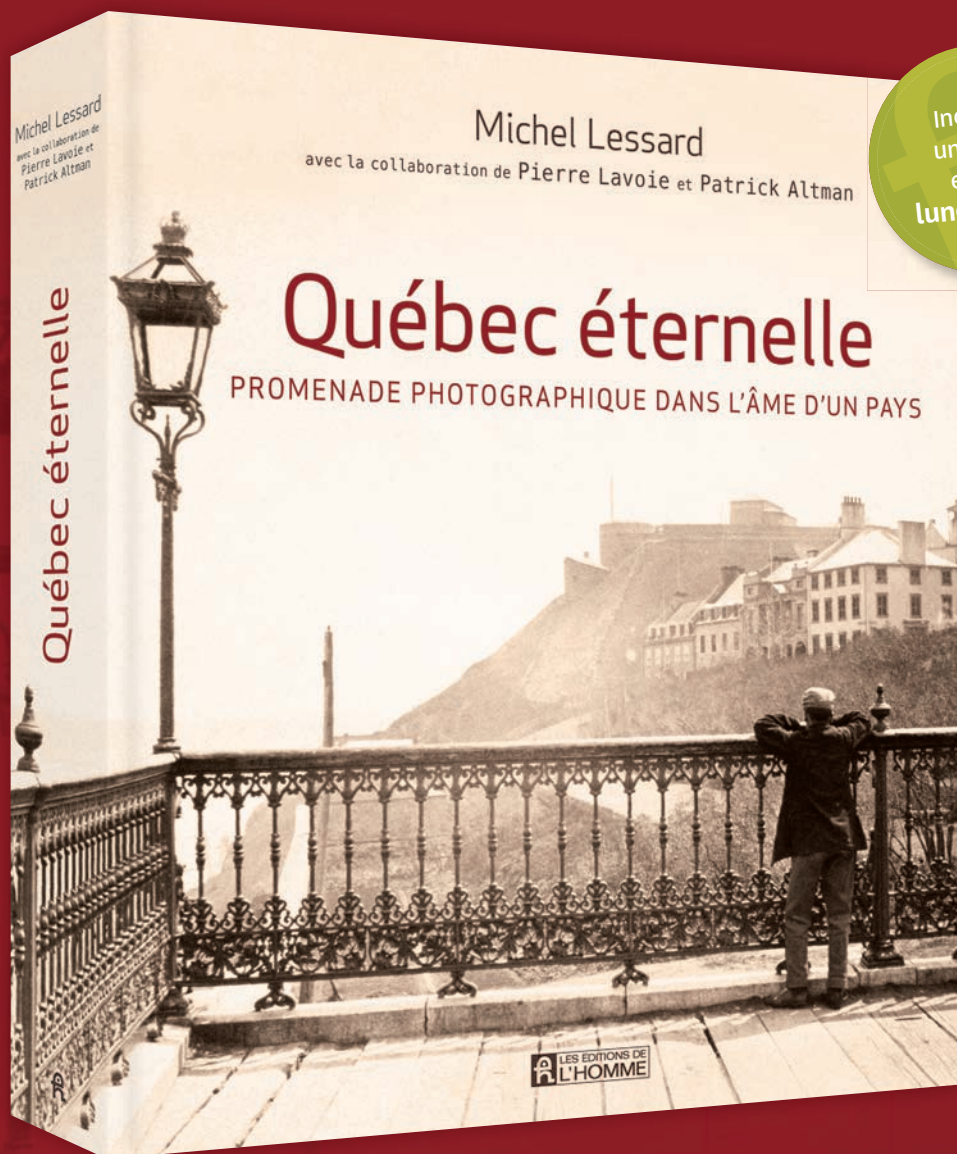
CAP·AUX·DIAMANTS

L'HISTOIRE VIVANTE
LE PASSÉ AU PRÉSENT



Trinquons
Photographie, Éric Major

Un voyage photographique tout en lumière et en trois dimensions de la ville de Québec au XIX^e siècle



De l'historien Michel Lessard
en collaboration avec Pierre Lavoie et Patrick Altman

« S'agit-il du plus beau livre sur Québec
jamais publié? C'est fort probable. »

— Richard Boisvert, *Le Soleil*



SEPTENTRION.QC.CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Janvier 2014

En collaboration avec la **Société de généalogie de Québec**, le Centre communautaire Noël-Brûlard de Québec vous convie à une conférence de Jacques Mathieu et de Sophie Imbeault sur le thème *La Guerre des Canadiens, 1756-1763*. Coût de 5 \$ (gratuit pour les membres de la SGQ).

LE MERCREDI 15 À 19H30
WWW.SGQ.QC.CA

Février 2014

L'Écomusée du Fier monde à Montréal organise une table ronde autour de l'œuvre de l'architecte Joseph Venne. Avec Soraya Bassil, André Bourassa et Jacques Lachapelle. Places limitées. Pour réservation:

info@ecomusee.qc.ca, 514 528-8444
LE MERCREDI 12 À 18H30
WWW.ECOMUSEE.QC.CA

Les Services historiques des Six-Associés, en partenariat avec la Bibliothèque Saint-Jean-Baptiste, vous invitent à participer à un café historique animé par Sophie Imbeault et Yvon Desloges sur le thème *Vivre la Conquête*. Places limitées. Réservation obligatoire et information auprès de la bibliothèque:

418 641-6798
LE JEUDI 20 À 19H30
WWW.SIXASSOCIES.COM

Salon du livre de l'Outaouais
DU 27 FÉVRIER AU 2 MARS

Mars 2014

Les Sœurs de la Charité de Québec vous accueillent au sein de la Maison Mallet et de leur chapelle. Places limitées. Réservation obligatoire: 25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228

LE SAMEDI 8 À 14H

La Maison des Jésuites de Sillery lance sa nouvelle exposition sur les traditions populaires et l'art du fléché, qui sera présentée jusqu'au 14 décembre 2014. Pour information: PatrimoineSte-FoySillery@ville.quebec.qc.ca, 418 654-0259

LE MERCREDI 19
WWW.MAISONS DUPATRIMOINE.CA/FR

Salon du livre de Trois-Rivières
DU 27 AU 30

Avril 2014

Les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec offrent une visite de leur musée. Places limitées. Réservation obligatoire: 25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228

LE SAMEDI 5 DE 13H15 À 14H30
WWW.MUSEEBONPASTEUR.COM

Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous convie à une visite du Centre de conservation à Montréal. Places limitées. Réservation obligatoire: 25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228

WWW.BANQ.QC.CA
LE LUNDI 7 DE 15H30 À 17H30
Centre de conservation de Montréal
2275, rue Holt, Montréal

Salon international du livre de Québec
DU 9 AU 13

Mai 2014

L'Écomusée du Fier monde à Montréal vous propose un circuit guidé sur les traces de l'architecte Joseph Venne. Le départ aura lieu à l'Écomusée du Fier monde. Places limitées. Réservation obligatoire: info@ecomusee.qc.ca, 514 528-8444

LE SAMEDI 10 À 13H30
WWW.ECOMUSEE.QC.CA

Les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec vous accueillent dans leur église pour une conférence sur l'histoire de la communauté. L'entrée dans l'église devra se faire uniquement par la rue Charlevoix et il n'y a pas de stationnement disponible. Pour réservation:

25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228
LE SAMEDI 17 DE 14H À 15H15
WWW.AUGUSTINES.ORG
32, rue Charlevoix, Québec

La Commission des Champs de bataille nationaux organise une conférence-causerie à la Maison de la découverte des Plaines d'Abraham intitulée *La Guerre des Canadiens*. Animée par les historiens Jacques Mathieu et Sophie Imbeault. Places limitées. Réservation obligatoire: plainesdabraham@cbbn-nbc.gc.ca, 418 649-6157

LE DIMANCHE 25 À 13H30
WWW.CCBN-NBC.GC.CA/FR

Juin 2014

Le Manoir Mauvide-Genest vous invite à une visite guidée suivie d'un circuit marché au cœur du village de Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans. Places limitées. Réservation obligatoire: 25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228.

LE SAMEDI 7 DE 13H À 15H
WWW.MANOIRMAUVIDEGENEST.COM/FR

La Maison Vézina de Boischatel vous invite à découvrir son histoire ainsi que ses diverses expositions. Places limitées. Réservation obligatoire: 25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228

LE SAMEDI 21 DE 13H30 À 14H30
WWW.MAISONVEZINA.COM

Juillet 2014

La Maison des Jésuites de Sillery vous accueille pour une visite guidée des expositions intérieures ainsi que de l'extérieur du bâtiment lors de laquelle il sera notamment question d'histoire, d'architecture et d'archéologie. Places limitées. Réservation obligatoire (à partir du 2 juin 2014 seulement): 418 654-0259

LE SAMEDI 5 DE 13H30 À 15H
WWW.MAISONS DUPATRIMOINE.CA/FR

Les Services historiques des Six-Associés vous offrent un circuit guidé du Vieux-Québec sur le thème *Crimes et Châtiments* qui sera suivi d'une causerie animée par Marie-Ève Ouellet sur les enjeux entourant la transformation d'un circuit historique en publication. Places limitées. Réservation obligatoire:

25ans@septentrion.qc.ca, 418 688-3556, p. 228.
DIMANCHE LE 20 À 14H
WWW.SIXASSOCIES.COM

Août 2014

En partenariat avec les éditions du Septentrion, **les Fêtes de la Nouvelle-France de Québec** vous convient à plusieurs conférences historiques. Septentrion tiendra également un kiosque de livres tout au long de l'événement. L'auteure Suzanne Gousse offrira des ateliers sur l'histoire des couturières en Nouvelle-France, en collaboration avec Place Laurier. Des coûts pourraient s'appliquer.

DU 7 AU 10
WWW.NOUEVELLEFRANCE.QC.CA

Octobre 2014

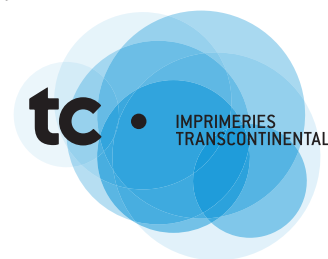
Clôture des festivités marquant le 25^e anniversaire des éditions du Septentrion.
LE MERCREDI 22



Chez Imprimeries Transcontinental, nous préparons un monde meilleur pour les générations présentes et futures grâce à des pratiques commerciales durables qui protègent l'environnement. De l'utilisation de papiers recyclés et d'encre végétale à l'obtention de la certification FSC, en passant par nos pratiques de production respectueuses de l'environnement, nous améliorons le monde d'aujourd'hui pour assurer un avenir meilleur.

Transcontinental Québec,
fière partenaire de la Revue Cap-aux-Diamants

jean.francois.bedard@tc.tc



Prémédia • Impression • Finition • Distribution

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur

érudit

Vous pouvez consulter en ligne les anciens numéros de **Cap-aux-Diamants** sur le site **erudit.org**, sous l'onglet « Revues culturelles ».

Les trois dernières années sont cependant réservées aux détenteurs d'un abonnement numérique.

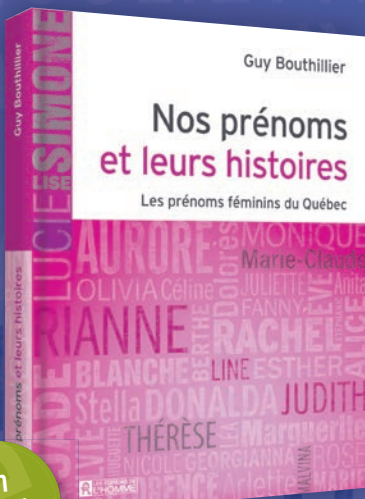
Informez-vous!
www.erudit.org 

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

Connaissez-vous l'origine de votre prénom ?

JUDITH, SOPHIE, SYLVIE, JACINTHE, ISABELLE...

Ils ont tous une histoire !



En
librairie

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
Une société de Québec Média

Ouvert à l'année



MUSÉE
DE LA MÉMOIRE
VIVANTE
POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE

710, avenue de Gaspé Ouest
Saint-Jean-Port-Joli (Québec) G0R 3G0

www.memoirevivante.org

information@memoirevivante.org



Société de généalogie de Québec

**Vous désirez obtenir votre lignée ascendante homologuée,
la copie d'un acte de baptême, de mariage, de sépulture
ou d'un acte notarié entre 1640 et 1890 ?**

**Notre service de recherche peut exécuter votre requête
selon la disponibilité des sources.**

**Le formulaire de demande de recherche et les tarifs sont disponibles
sur notre site web : www.sggq.qc.ca**



CAP-AUX-DIAMANTS, C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8
(418) 656-5040 • (418) 656-7282 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



9

RUBRIQUES

DE PRÈS ET DE LOIN PARCOURS HISTORIQUES Le rôle du capitaine Jean-Baptiste Bélanger dans la tragédie de <i>l'Empress of Ireland</i>	34
PATRIMOINE Un parcours parsemé d'innovations : les éditions du Septentrion, 1998-2013	36
MÉDAILLES La médaille Ulric-Joseph Tessier	37
PATRIMOINE URBAIN Le patrimoine et le tournant environnemental	39
EXPOSITIONS Un Américain à Paris	41
PLACE AUX LIVRES AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC D'après Le Titien	50
LIVRES REÇUS	52
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	53
NOUVELLES	55
JE ME SOUVIENS 1838-2013 Le Saguenay-Lac-Saint-Jean	56
À VOTRE AGENDA	58

SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 116 | Hiver 2014

L'HISTOIRE VIVANTE LE PASSÉ AU PRÉSENT

MOT DE PRÉSENTATION <i>par Éric Major</i>	3
LE PASSÉ RETROUVÉ : L'INTERPRÉTATION DE L'HISTOIRE DANS LES LIEUX HISTORIQUES <i>par Joanne Burgess</i>	4
METTRE L'HISTOIRE EN IMAGES ENTRETIEN AVEC L'ILLUSTRATEUR FRANCIS BACK <i>par Éric Major</i>	9
L'ARCHÉOLOGIE EXPÉRIMENTALE APPRENDRE PAR LES CINQ SENS <i>par Jean Bélisle</i>	14
L'ÈRE DES ARCHIVES QUÉBÉCOISES SUR LE WEB <i>par Mario Robert</i>	18
LE PATRIMOINE IMMATÉRIEL ET LE POUVOIR DE LA TRANSMISSION ORALE <i>par Judith Douville</i>	22
LA SURVIVANCE DES RACES PATRIMONIALES QUÉBÉCOISES <i>par Mario Gendron</i>	25
DU FOLKLORE AU PATRIMOINE DANSES ET MUSIQUES TRAD AU XXI ^E SIÈCLE <i>par Pierre Chartrand</i>	28
LA RECONSTITUTION HISTORIQUE : UN LOISIR ÉDUCATIF <i>par Evelyne Bouchard</i>	31



25



31



Trinquons
Photographie, Éric Major

Trinquons. Toast en l'honneur du seigneur lors de la plantation du mai, vers 1750. Photographie, Éric Major. (Lieu historique national du Fort-Chambly).

La plantation du mai fut importée en Nouvelle-France très tôt. Le jésuite Paul Le Jeune nous renseigne à ce sujet en mentionnant que dès 1637, le gouverneur Charles Huault de Montmagny fit dresser un arbre devant l'église de Québec, sur lequel on fit des décharges d'arquebuses.

Chez nous, la plantation du mai était une fête où les censitaires d'une seigneurie rendaient hommage au seigneur et à sa famille. Ainsi, le 1^{er} mai au matin, on apportait l'arbre de mai (cet arbre consistait en un sapin de 20 à

30 pieds, tout ébranché sur sa longueur sauf la cime, que l'on décorait aussi de rubans afin d'y donner une allure plus joyeuse) devant le manoir du seigneur et on lui demandait si on pouvait le planter. La réponse était toujours oui, car il s'agissait d'un honneur pour lui. Une fois en place, les hommes de la seigneurie, en général des miliciens, tiraient du fusil sur l'arbre afin de le noircir. Il n'était pas rare de voir aussi les femmes tirer. Cela mettait la table pour un banquet organisé par le seigneur pour tous ses censitaires.

La fête avait donc un triple but : honorer le seigneur (ou le capitaine de milice de la paroisse), s'attirer de bonnes récoltes et célébrer enfin la fin de l'hiver!

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beauregard, François Drouin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

Directeur : Yves Beauregard.

Comité de rédaction : Yves Beauregard, François Drouin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Marie Chabot.

Publicité et promotion : 418 656-5040.

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Site Web et banque d'images : Jocelyn St-Pierre.

Conseiller juridique : Guy Ruel.

Collaboratrices et collaborateurs : Mario Béland, Christian Belhumeur, Jean Bélisle, Evelyne Bouchard, Joanne Burgess, Johannie Cantin, Pierre Chartrand, Judith Douville, Martin Drouin, Gilles Durand, Mario Gendron, Renée Houde, Pascal Huot, Yves Laberge, Éric Major, Michel Morissette, Serge Pallascio, Denis Racine, Mario Robert.

Impression : Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983.

Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation.

Envoi de publication. N° de la convention 1372165.

Port payé à Québec.

Date de parution : décembre 2013.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Érudit.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) <http://www.sodep.qc.ca>.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction.

Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville,

Québec (Québec) G1R 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Télécopieur : 418 656-7282

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : capauxdiamants.org

Facebook : facebook.com/pages/Capauxdiamants/460428417363862

Distribution : LMPI (informations : 1 800 463-3246).

Abonnements : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Canada

Conseil des arts
et des lettres
Québec

L'HISTOIRE VIVANTE LE PASSÉ AU PRÉSENT

« Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé », écrivait William Faulkner. (*Requiem for a Nun*, Acte I, Scène III, par William Faulkner). Voilà un point de vue que les collaborateurs du présent numéro pourraient aisément reprendre à leur compte. Idem pour les passeurs d'histoire dont il sera question dans ces pages, artisans et chercheurs enthousiastes qui refusent son embaumement et qui partagent une passion commune, celle de faire revivre le passé en conjuguant l'histoire au présent, offrant ainsi à leurs contemporains une vision incarnée et vibrante de ce qui est aujourd'hui révolu.

Le lecteur sera à même de le constater, les moyens d'évoquer et de faire revivre le passé sont multiples et offrent un éventail d'expériences et de savoir-faire étonnamment diversifié qui transcende la simple narration des événements et va bien au-delà du rituel commémoratif. Voilà toute l'ambition de ce numéro : offrir une vue d'ensemble de ce qui se fait au Québec, non pas de manière exhaustive, mais en exposant quelques lieux et activités significatifs qui sont associés à l'histoire vivante, un territoire qui ne se borne pas, loin s'en faut, à la seule reconstitution historique – elle-même un loisir, nous apprendra Evelynne Bouchard, pouvant se décliner selon plusieurs variantes, le tout allant de l'animation à l'évocation d'un passé plus ou moins lointain, en passant par des formes dérivées flirtant parfois avec une fantasmagorie assez éloignée de la réalité historique.

Nous avons également convié des spécialistes issus de divers horizons à venir témoigner d'expériences qui ont actuellement cours au Québec et à lever le voile sur différentes pratiques qui contribuent à dépoussiérer la connaissance du passé et à la rendre moins évanescence. C'est ainsi qu'il sera tour à tour question de l'archéologie expérimentale, où l'on s'adonne à la reconstitution d'outils, de bâtiments et de savoir-faire pour mieux comprendre les modes de vie de nos ancêtres (Jean Bélisle); des archives et de leur diffusion à l'ère d'Internet (Mario Robert); de patrimoine immatériel et du pouvoir de la transmission orale qui se transmettent de génération en génération (Judith Douville); de la survivance des races patrimoniales québécoises rendue précaire par les impératifs économiques (Mario Gendron); de la pérennité et de l'évolution de la musique et de la danse traditionnelles (Pierre Chartrand); des lieux d'interprétation et de reconstitution historique (Joanne Burgess); enfin, de la mise en images de l'histoire telle que pratiquée par Francis Back, illustrateur historique (par l'auteur de ces lignes).

Nous espérons que cette plongée au cœur de l'histoire vivante saura vous plaire et vous convaincre – si jamais besoin en était! – que rien n'est plus éclairant que de s'ancrer dans le passé pour mieux apercevoir le présent et entrevoir l'avenir.

**ÉRIC MAJOR, HISTORIEN ET
DOCUMENTALISTE À POINTE-À-CALLIÈRE,
MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE MONTRÉAL.**



Salve d'honneur à l'occasion de la plantation du mai, vers 1750. Photographie, Éric Major. (Lieu historique national de Fort-Chambly).



La cuisine du Château Ramezay, vers 1890. Un exemple précoce de *period room* : peu de mobilier, mais des panneaux pour orienter le visiteur. *Cuisine du Château Ramezay, Montréal, QC, vers 1890. (Musée McCord, VIEW-3013).*

LE PASSÉ RETROUVÉ L'INTERPRÉTATION DE L'HISTOIRE DANS LES LIEUX HISTORIQUES

par Joanne Burgess

Au Québec et au Canada, les lieux historiques ont été le site d'expérimentation de formes diverses de reconstitution et d'animation de l'histoire depuis plus d'un demi-siècle. Des projets ambitieux ont vu le jour dans le cadre d'initiatives fédérales, provinciales et locales visant la préservation et la mise en valeur du patrimoine, de même que le développement économique et la promotion du tourisme. C'est après la Seconde Guerre mondiale que les premiers musées de plein air canadiens apparaissent, cer-

tains à partir de la reconstruction *in situ* d'établissements disparus – pensons à la forteresse de Louisbourg et à Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons –, d'autres par le regroupement d'immeubles patrimoniaux pour recréer un environnement témoin d'une époque révolue, tels Upper Canada Village en Ontario et King's Landing au Nouveau-Brunswick. Inspirés par des exemples américains, notamment Colonial Williamsburg, en Virginie, ces musées de plein air ont non seulement cherché à recréer un milieu

physique, mais ils ont voulu le peupler et le faire revivre. Au fil du temps, avec la multiplication des lieux historiques et nationaux du Canada administrés par Parcs Canada, un nombre croissant de musées de site ont aussi été créés et d'autres modalités d'animation développées. Au Québec, aux lieux relevant de Parcs Canada s'ajoutent de nombreux immeubles et ensembles patrimoniaux dotés d'un statut protégé et transformés en institutions muséales. Aujourd'hui, une multitude de lieux historiques pro-

posent une reconstitution de décors d'autrefois et une médiation reposant, au moins en partie, sur des animateurs en costume d'époque.

Transformé en musée de plein air ou musée de site, le lieu historique reconstitué et animé occupe une place distincte à l'intersection du patrimoine, de la muséologie et de l'histoire. À ce titre, il interpelle l'historien et suscite des réflexions particulières sur les modalités et les effets de la communication et de la mise en scène de l'histoire. Avant d'examiner cette forme d'histoire vivante, il importe de rappeler que, dans la plupart des cas, la reconstitution et l'animation cohabitent avec d'autres dispositifs muséographiques et interprétatifs. La plupart des lieux historiques à vocation muséale recourent aussi aux expositions, aux panneaux interprétatifs, aux maquettes, aux circuits guidés, aux présentations audiovisuelles, aux applications mobiles ou autres supports numériques, aux spectacles et événements culturels de divers types. Sans minimiser leur importance et leurs relations complémentaires avec l'animation costumée, nous nous attarderons aux éléments qui contribuent le plus explicitement au dépaysement du visiteur et à son voyage dans le temps.

Pour donner vie au patrimoine et à l'histoire d'un site historique, il faut d'abord chercher à reconstituer son cadre physique et à restituer, ou à tout le moins évoquer, l'esprit du lieu. Cet objectif exige habituellement des initiatives visant à restaurer ou à recréer des immeubles ou des ensembles patrimoniaux que le temps a profondément transformés ou fait disparaître. De telles initiatives sont rares avant la deuxième moitié du XX^e siècle, si ce n'est pour des opérations visant à reconstruire des fortifications et des ouvrages militaires à l'occasion des travaux de chômage des années 1930; en bénéficiant Old Fort Henry à Kingston, les bâtiments militaires de l'île Sainte-Hélène. Les projets d'envergure deviennent plus nombreux dans les années 1960 et 1970, grâce à

d'importants investissements des gouvernements du Canada et du Québec, notamment dans des chantiers à Québec et dans la Mauricie. La restauration de bâtiments anciens et plus encore leur reconstruction soulèvent un ensemble de défis et exigent souvent d'importantes recherches historiques et archéologiques. Des objectifs politiques et idéologiques orientent aussi ces interventions de même que les finalités commémoratives attribuées aux sites.

Lorsqu'il s'agit de mettre en valeur ou d'interpréter un site historique, certains dispositifs permettent de raconter le temps long et de rendre compte de la complexité de l'histoire du lieu, envisagé comme une œuvre du temps. Paradoxalement, la reconstitution dans le cadre d'une approche de type histoire vivante exige que le temps s'arrête. Il faut alors sélectionner une période restreinte,

voire une année, qui sert à définir comment les lieux reconstruits ou restaurés devront ensuite être aménagés et meublés. Très souvent, le choix d'une année témoin condamne les personnages de la reconstitution et de l'animation à un présent éternel... Les pièces aménagées portent donc bien leur titre de *period rooms*. Si elles servent d'attribut essentiel du lieu reconstitué et animé, en revanche il ne s'agit pas d'une innovation récente dans l'univers muséal. Très tôt, des musées d'histoire et des musées d'art se dotent de *period rooms*, avec l'objectif de préserver un environnement résidentiel exceptionnel, quitte à le démonter et à le reconstruire ailleurs, ou encore afin de recréer un décor authentique dans un immeuble patrimonial. À la fin du XIX^e siècle, la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal, qui occupe le Château Ramezay, dote



Ces jeunes paysannes de la Nouvelle-France participent à la reconstitution historique qui se déploie sur les plaines d'Abraham lors du tricentenaire de Québec, en 1908. *Jeunes paysannes de la Nouvelle-France, 1620, 2^e reconstitution historique, tricentenaire de Québec, Québec, QC, 1908.* (Musée McCord, MP-1981.94.66.2).

certaines pièces d'un mobilier typique du Régime français. La *period room* peut donc être appréciée pour ses qualités esthétiques et les arts décoratifs mis en valeur ou en tant que témoin authentique d'une période historique révolue. L'histoire vivante naît de la rencontre du lieu reconstitué et d'une présence humaine qui l'habite et lui donne vie. Cette animation ou interprétation personnalisée de lieux historiques possède aussi certains antécédents. Ainsi, les bals costumés, qui se déroulent parfois dans un immeuble patrimonial, permettent à une élite sociale d'emprunter l'identité d'une figure historique et de se projeter dans le passé. Accessibles à un plus grand nombre, les tableaux vivants, les chars allégoriques et les pageants historiques exercent aussi une grande fascination. Dès la fin du XIX^e siècle et pendant une grande partie du XX^e, diverses occasions permettent la mise en scène de l'histoire ou le déploiement de véritables spectacles historiques, dont le plus célèbre est sans doute celui qui marque le tricentenaire de Québec, en 1908. Cela dit, ces reconstitutions historiques s'apparentent à d'ambitieuses représentations théâtrales et se distinguent clairement des activités d'animation plus contemporaines, inscrites dans un cadre muséal. L'animation apparaît dans les lieux historiques avec les musées de plein air, se répand ensuite dans les musées de site et devient multiforme et polyvalente. Les muséologues et spécialistes de l'interprétation patrimoniale identifient en effet plusieurs types d'interprétation personnalisée. Aux fins de cette discussion, la distinction entre les interprètes en uniforme et les interprètes en costume d'époque est fondamentale. En effet, l'approche de type histoire vivante, parce qu'elle cherche à dépayser le visiteur, à établir une relation forte entre lui et le passé, exige que l'interprète devienne un élément significatif de la reconstitution et qu'il soit costumé. Toutefois, le rôle que joue cet interprète dans l'animation du lieu et la relation qui s'établit entre lui et



La reconstitution historique lors du tricentenaire de Québec, en 1908, réunit des centaines de figurants, dont ce groupe de soldats au service de Montcalm. Les soldats de Montcalm, reconstitution historique, tricentenaire de Québec, Québec, QC, 1908. (Musée McCord, MP-1981.94.70.2).

le public peuvent varier. On distingue habituellement entre l'interprétation personnalisée à la première et à la troisième personne. Comme le suggère la terminologie, dans le premier cas, l'interprète se voit confier un rôle précis et l'habite. Il est M. X ou M^{me} Y., vivant à tel endroit, en telle année, avec telle fonction au sein de la maisonnée ou de la communauté. Dans les formes les plus achevées de reconstitution historique, notamment dans certains musées de plein air, l'interprète incarne pleinement son personnage et ses interactions avec le visiteur permettent à ce dernier d'appréhender non seulement le mode de vie, mais aussi la mentalité et la culture d'une autre époque. Dans la plupart des cas, l'animation n'est pas aussi immersive. Les objectifs poursuivis par la reconstitution historique sont plus modestes, les rôles assumés sont plus génériques – le visiteur rencontre une certaine domestique ou un certain forgeron, etc. L'interprétation pri-

vilégie alors la démarche à la troisième personne, avec un interprète-animateur qui sert d'intermédiaire (ou d'interprète au sens propre du terme) entre le passé reconstitué du lieu historique et le visiteur venu du présent. Ces activités interprétatives se déclinent de plusieurs façons : interventions explicatives, démonstrations de métiers traditionnels, reconstitutions ou *re-enactments* d'événements particuliers, capsules théâtrales ou animations théâtralisées. En revanche, le port d'un costume n'est pas toujours synonyme d'une véritable animation du lieu historique : parfois il n'est qu'un simple uniforme.

L'épanouissement de l'histoire vivante dans un contexte patrimonial participe à un mouvement plus large de valorisation des pratiques interprétatives personnalisées dans les institutions muséales. Dans la foulée des études de Freeman Tilden, des organismes comme Parcs Canada privilégient une approche centrée sur l'expérience du visiteur. En parallèle, une

nouvelle muséologie prend son envol, plaçant le public au cœur de la mission du musée. Sans nier l'importance de l'expérience cognitive du visiteur, on accordera une attention accrue à la dimension émotive et sensorielle de la visite. Une enquête réalisée en Grande-Bretagne pendant les années 1990 affirme que le visiteur d'un lieu historique reconstitué et animé recherche des connaissances, une connexion au passé et du plaisir (*fun*); cette même enquête suggère qu'une animation de qualité permet l'atteinte, voire le dépassement de ces attentes.

L'apparition de l'histoire vivante au sein des lieux historiques québécois s'inscrit donc dans un cadre précis et se déploie aujourd'hui dans une multitude d'endroits sur l'ensemble du ter-

ritoire. À Montréal, les sites reconstitués et animés sont nombreux : fort de l'île Sainte-Hélène, Château Ramezay, maison Sir-George-Étienne-Cartier, maison Saint-Gabriel. La région de Québec est aussi bien pourvue, avec le site des Fortifications-de-Québec, la Place-Royale et le manoir Mauvide-Genest. Ailleurs, de l'Outaouais à la Gaspésie, en passant par la Mauricie et le Bas-du-Fleuve, des résidences patrimoniales et des sites à vocation industrielle sont préservés et animés. Un relevé sommaire permet de constater que la plupart des reconstitutions et des animations donnent à voir, à découvrir et à comprendre l'histoire du Québec avant 1900, et même avant 1850. Les retombées de cette pratique de l'histoire vivante pour la diffusion de l'histoire et la mise en valeur des

lieux patrimoniaux sont toutefois faiblement documentées.

Comment expliquer la rareté des études abordant l'interprétation personnalisée dans ces lieux chargés d'histoire? Les historiens s'intéressent certes au patrimoine, à la commémoration, à la construction de la mémoire publique. Leurs textes traitent de projets de restauration ou de reconstruction de sites historiques à des fins commémoratives, mais, dans la plupart des cas, l'accent est mis sur la dynamique de la patrimonialisation, sur les interventions et les intentions des principaux acteurs privés et publics. Le plus souvent consacrées à des expériences hors Québec, ces études insistent habituellement sur l'écart entre la réalité historique et le passé aseptisé ou idéalisé recréé pour



Au manoir Mauvide-Genest de l'île d'Orléans, des guides en costume d'époque font découvrir un manoir rural de la Nouvelle-France et son seigneur. (Manoir Mauvide-Genest).



Pendant l'été 1966, le musée du fort de l'île Sainte-Hélène offre aux visiteurs une reconstitution historique des manœuvres militaires des soldats de la Compagnie franche de la marine. (Archives de la Ville de Montréal, VM94, Ad35-018).

privilégier les dispositifs interprétatifs textuels (expositions, panneaux, brochures) afin de cerner les connaissances historiques diffusées. L'histoire des personnages mis en scène, des formes d'animation privilégiées, des contenus de l'interprétation personnalisée, mais aussi celle des animateurs-interprètes eux-mêmes sont laissées pour compte. Ainsi, paradoxalement, l'élément clé de l'histoire vivante en contexte patrimonial échappe à l'observation. Mobilisée depuis plus d'un demi-siècle pour promouvoir la connaissance historique et la mise en valeur du patrimoine, l'histoire vivante n'est-elle pas aussi un patrimoine intangible, un patrimoine de la performance qu'il faudrait étudier et documenter? ■

le visiteur. D'autres études diffusent les résultats de recherches historiques ou archéologiques menées pour alimenter la reconstitution du lieu ou des conditions

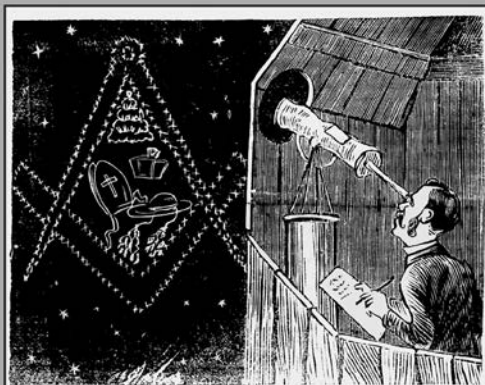
de vie de ses habitants. Quelques enquêtes s'intéressent également à l'interprétation dans des lieux historiques, mais même les plus intéressantes tendent à

Joanne Burgess est historienne et professeure au Département d'histoire de la faculté de sciences humaines de l'Université du Québec à Montréal.

Baudouin Burger

L'Eglise et la Franc-Maçonnerie au Québec

Deux ou trois histoires à la fin du XIX^e siècle sur
la lutte des ultracatholiques contre les hommes abominables



À QUÉBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

Louis Courteau
éditrice

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Un regroupement de
professeures et professeurs
d'institutions de niveau collégial publiques et privées,
francophones et anglophones,
qui contribue au rayonnement de l'histoire
dans leurs milieux.

Pour information: Jean-Louis Vallée

(418) 248-7164 poste 117 ■ jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

Archives du Séminaire de Nicolet

... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :
du lundi au vendredi
de 9 h à 12 h
de 13 h à 16 h 30



900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
Courrier électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
Site internet : www.archives-seminaire-nicolet.qc.ca
Centre régional d'archives privées agréé

METTRE L'HISTOIRE EN IMAGES

ENTRETIEN AVEC L'ILLUSTRATEUR FRANCIS BACK

par Éric Major

Redonner vie au passé par ses illustrations, voilà la spécialité à laquelle se consacre Francis Back, une pratique où le temps imparti à la recherche excède largement les heures passées à peindre devant le chevalet. Car si la mise en images se fait dans la solitude de l'atelier, chacun de ses projets amène son lot d'échanges fructueux avec des historiens, des archéologues, des archivistes, etc., afin d'intégrer de nouvelles connaissances à son travail.

Éric Major : Pourquoi avez-vous choisi de vous spécialiser dans l'illustration historique?

Francis Back : Dès l'enfance, ma passion pour l'histoire – que je considère comme le plus fascinant des « contes réels » – m'a habité et continue de m'inspirer. Enfant, ma famille a séjourné

à Paris. J'avais devant mes fenêtres les tours du château de Vincennes. C'était une invitation directe à dessiner des princesses et des chevaliers.

Mon père, Frédéric Back, étant artiste, j'avais un accès privilégié à du papier, de la gouache et des crayons de couleur que je pillais sans vergogne dans son atelier. Il faut préciser que mes parents, également épris d'art et d'histoire, me laissaient le champ libre, alors j'ai foncé!

É.M. : Quand ont commencé vos premiers pas dans cette profession?

F.B. : Assez jeune, somme toute. À dix-sept ans, j'ai proposé au Musée Stewart d'exécuter une série de cartes postales sur des sujets historiques. De plus, j'ai écrit et illustré, dans la revue pour jeunes *Vidéo-Pressé*, une série de dix articles sous le titre « Petite histoire militaire de la Nouvelle-France ».

Quand je me suis penché sur l'histoire du Québec, j'y voyais une source intarissable d'inspiration. Il fallait que je publie au plus vite sur le sujet, sans doute propulsé par l'enthousiasme du néophyte. Mais aujourd'hui, je dois dire que je suis assez catastrophé par la valeur artistique et documentaire de mes premiers dessins! Mais comment améliorer la valeur de son travail si l'on ne s'y est pas d'abord attelé avec persévérance?

É.M. : Après le cégep, vous avez poursuivi pendant quatre ans des études supérieures en Europe. Pourquoi?

F.B. : Je n'avais pas vraiment le choix. L'enseignement des arts visuels au Québec, à cette époque, ne jurait que par l'art abstrait. Je voulais apprendre la perspective, l'anatomie humaine, les ombres portées. Bref, j'étais absolument à contre-courant par rapport à ce qui s'enseignait dans ces écoles.



Quartier Bon-Secours en 1708. (Illustration : ©Francis Back). (Musée Marguerite-Bourgeoys/Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours).

C'est en Suisse alémanique que j'ai trouvé une école universitaire où j'ai reçu l'enseignement classique que je recherchais. Étude du squelette animal, de l'anatomie humaine, dessin à partir de modèles vivants, gravure sur bois. C'était fantastique! Il fallait travailler fort, parler allemand, ce qui me donnait le sentiment d'apprendre vraiment un métier. Cet enseignement privilégié, je le dois à mes parents qui m'ont soutenu dans la poursuite de cette formation artistique.

É.M. : Outre vos études en art, comment ce séjour a-t-il contribué à renforcer votre désir de vous spécialiser dans l'illustration historique?

F.B. : Ce séjour en Europe m'a permis de rencontrer et de fraterniser avec des illustrateurs historiques que je considérais jusqu'alors comme des modèles

inaccessibles, à plus forte raison à partir du Québec où cette spécialisation n'existait pas.

J'ai entrepris, à l'âge de seize ans, une correspondance avec Eugène Lelièvre, illustrateur historique français aujourd'hui centenaire (né en 1908). Ces échanges se sont révélés fort inspirants, car devant mes doutes existentiels, il me soutenait et m'encourageait à suivre ma passion pour l'histoire et l'illustration.

Profitant de mes vacances d'études en Suisse, j'ai également rencontré d'autres artistes dont j'admirais le travail historique, tels Lucien Rousselot, Gerry Embleton, Michel Pétard – rencontres où nous parlions d'art (chacun ayant son style et ses outils), mais aussi longuement de documentation. Et j'ai découvert que ce qui nous unissait, c'était certes ce



Francis Back à l'œuvre. (Archives de Francis Back).

désir de créer de belles images, mais pour autant qu'elles soient le plus exactes possible. Au contact de ces gens, je me suis totalement reconnu dans cet objectif de mettre l'art au service du savoir historique.



Attaque des frères Kirke à Québec, en 1629. (Illustration : ©Francis Back).

É.M. : Quels sont, justement, les rapports que vous entretenez avec la documentation et l'inspiration artistique?

F.B. : On pourrait croire que, pour un artiste, la documentation est un pur fardeau, mais elle est au contraire une excellente source d'inspiration quand on a choisi ce métier. Le simple fait de rendre une image vivante, de sortir de l'ombre un document d'archives inédit, c'est un sentiment vraiment fantastique! C'est redonner vie à un moment du passé. Cela doit correspondre, j'imagine, à la joie d'un archéologue exhumant des trésors enfouis depuis des siècles, voire des millénaires! Dans mon cas, il m'a plutôt fallu passer au tamis les archives québécoises, les récits de voyageurs, etc., afin de dresser un portrait bien documenté de ce que j'aurais à dessiner plus tard.

É.M. : Pourquoi avoir entrepris tout ce travail de recherche?

F.B. : C'est que je n'avais pas le choix si je voulais accomplir correctement mon boulot d'illustrateur historique! Il fallait que je me documente adéquatement, par exemple, concernant l'allure d'un guerrier iroquois – dégaîne et tatouages inclus! –, le costume d'une fille du roi, etc. Or, les livres d'histoire étalaient surtout des faits historiques, mais en accordant bien peu de place à la culture matérielle.

Adolescent, j'avais contacté deux historiens chevronnés, René Chartrand et Luce Vermette, que j'accablais souvent de questions. Ils m'ont alors donné le meilleur des conseils : « Francis, les réponses à tes questions se trouvent dans les dépôts d'archives. » Je n'ai jamais oublié ces mots.

Alors a commencé un travail que je poursuis sans cesse depuis, soit passer au peigne fin les greffes de notaires, les archives judiciaires, les livres de compte de marchands, etc. Quand j'ai commencé mes recherches aux archives, il n'y avait qu'une seule photocopieuse et le prix des copies était trop élevé pour ma bourse d'artiste débutant; j'ai donc conservé l'habitude de recopier à la main l'information utile pour mes des-



Études de coiffes iroquoises. (Illustration : ©Francis Back).

sins. C'est ainsi que j'ai acquis pour ce genre de travail une patience de moine.

É.M. : Votre préférence va à la période de la Nouvelle-France, n'est-ce pas?

F.B. : Oui, mais au sens le plus large du terme; car pour moi, cela englobe les Grands Lacs, l'Acadie, les Antilles, la Louisiane. J'accorde aussi un vif intérêt aux autres colonies : anglaises, espagnoles et portugaises. J'aime voir les points de divergence et de convergence entre les différentes colonies. À vrai dire, mon époque de prédilection est antérieure à 1840, c'est-à-dire cette période pour laquelle nous possédons très peu de documents visuels fiables et qu'on me

demande le plus souvent d'illustrer afin de combler les lacunes iconographiques.

É.M. : Vous semblez avoir une prédilection pour l'histoire du costume.

F.B. : Absolument. Je me suis attaqué dans mes recherches aux sujets délaissés. Or, l'étude du costume au Québec était vraiment le parent pauvre. Cela dit, il fallait bien que j'habille mes personnages correctement dans mes illustrations! Je me suis enthousiasmé pour le sujet, mon rêve étant d'ailleurs de publier une histoire du costume au Québec. Mais je n'ai jamais trouvé d'éditeur prêt à se lancer dans l'aventure. Faute de quoi, j'ai écrit une cinquantaine d'articles sur le

sujet pour des périodiques d'ici, notamment *Cap-aux-Diamants*, mais également à l'intention de revues publiées aux États-Unis.

É.M. : Dans vos illustrations historiques, vous semblez privilégier la vie quotidienne.

F.B. : Sans aller jusqu'à affirmer que j'évite d'immortaliser les événements emblématiques de l'histoire, il est vrai que je préfère évoquer des moments de la vie courante. Il s'agit d'offrir à ceux qui regardent mes illustrations des instants du passé que j'aurais aimé voir de mes propres yeux. J'aime que l'on devine les gestes et les activités. Et, par le costume, pointer les inégalités sociales. J'aime aussi introduire des femmes, des enfants, des animaux domestiques, le rythme des saisons. Car il faut bien l'admettre, ces aspects sont souvent absents des illustrations historiques anciennes, celles-ci préférant s'attarder à des représentations léchées où figurent des hommes éminents et à la mise impeccable sous un soleil radieux.

Cela n'est vraiment pas mon genre, vous l'aurez deviné. En réalité, je ne suis pas un adepte des allégories picturales; je me vois davantage comme un « journaliste visuel » qui, à la lumière des archives, tente de rendre en images les réalités qu'il perçoit; le beau, certes, mais aussi les dures réalités sociales du temps.

É.M. : Vous travaillez aussi dans le domaine du cinéma, comme *storyboard artist* et concepteur de décors et de costumes. Comment se conjuguent vos deux carrières?

F.B. : En fait, c'est par l'illustration historique que je suis entré dans le monde du cinéma. Cet univers ne m'était pas inconnu, car enfant déjà, mon père m'amenait sur les plateaux de tournage de la série *D'Iberville* sur laquelle il travaillait.

Au début des années 1980, j'illustrais des productions scolaires à caractère historique pour l'Office national du film. Michel Brault préparait alors un film sur les patriotes; en voyant mon travail et mon intérêt pour l'histoire, il m'a demandé



Marguerite Bourgeoys accueillant les enfants à l'école de Troyes. (Illustration : ©Francis Back).

de mettre son scénario en images. Par la suite, tout est allé très vite puisque de grandes compagnies de production américaines se rendaient de plus en plus souvent à Montréal pour tourner leurs films. C'est ainsi que je me suis retrouvé à travailler avec des réalisateurs comme David Mamet, Lord Richard Attenborough, etc., étant parfois contraint de les accompagner au pied levé au Nunavut ou au Mozambique dans le cadre d'un tournage!

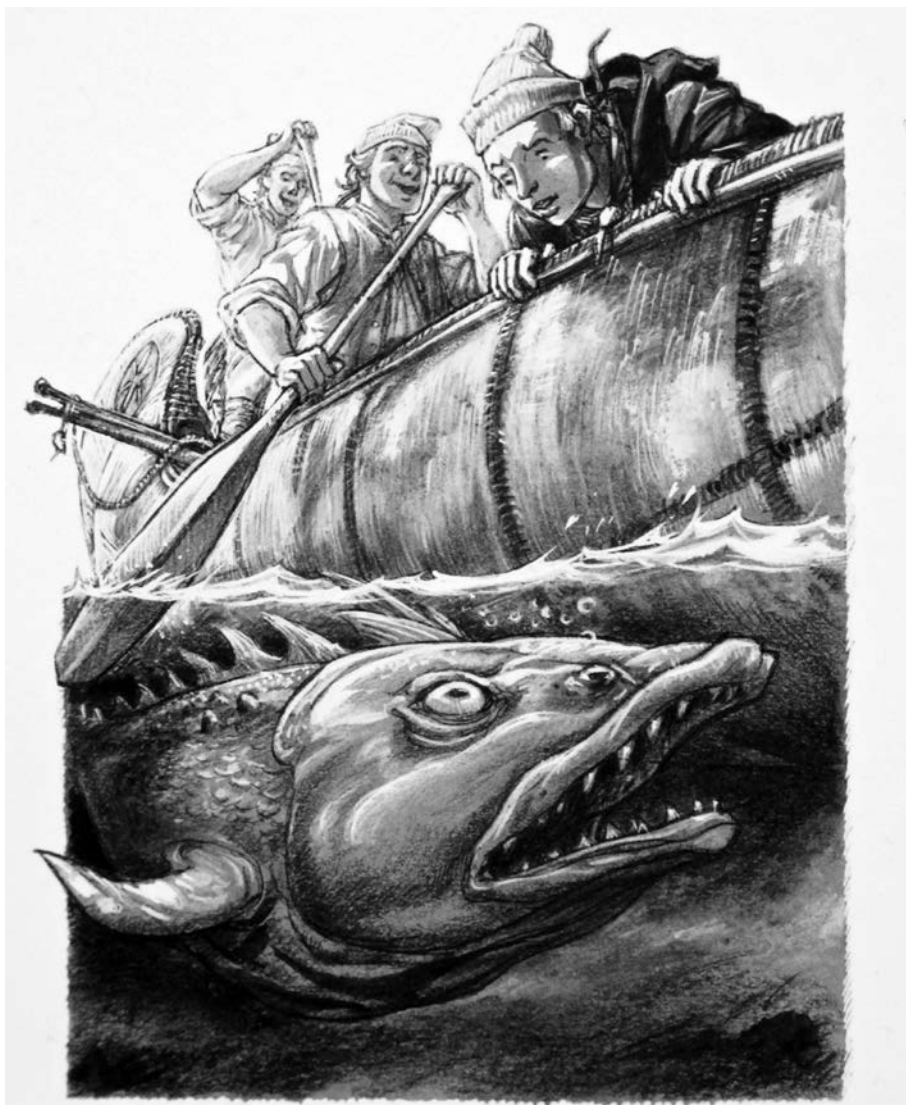
C'est aussi le *storyboard* qui m'a conduit à l'enseignement. Tout d'abord au Québec, et par la suite, je suis allé ponctuellement enseigner ce métier dans plusieurs universités à Taiwan.

É.M. : Votre expérience en cinéma a-t-elle influencé votre travail en tant qu'illustrateur historique?

F.B. : Oui, cela a eu un impact majeur, notamment sur ma façon de cadrer mes images. Les illustrations historiques ont souvent une fâcheuse tendance à être

cadrées à hauteur d'homme. J'ai pensé que des prises de vue calquées sur la manière hollywoodienne pourraient convenir à des sujets historiques afin de les dynamiser en introduisant des plongées, des contre-plongées, ou des plans plus serrés. De fait, il faut essayer de rendre un sujet ancien plus dynamique par son angle de vue afin de capter l'intérêt du public. C'est pourquoi, avant d'entreprendre une esquisse, j'ai toujours cette pensée : où est-ce que je placerais ma caméra? Ce choix de l'angle de vue me permet de jouer avec une règle fondamentale de l'illustration historique : mettre en valeur ce que l'on sait, et éviter de montrer ce que l'on ne sait pas.

Si, par exemple, à bord d'un navire du XVI^e siècle, on connaît mal le mécanisme d'un cabestan, alors je placerais devant lui un matelot qui le masquera en effectuant une manœuvre bien documentée. Dans notre métier, la mise en images tient en quelque sorte du jeu du chat et de la souris.



Jean-Baptiste au lac des Deux-Montagnes. (Illustration : ©Francis Back).

É.M. : Vous travaillez aussi dans le domaine de la littérature jeunesse?

F.B. : C'est un domaine que j'aime beaucoup en effet, car je peux laisser libre cours à mon sens de l'humour et m'adonner spontanément à l'illustration sans être forcément aussi méticuleux que lors d'une production documentaire.

Cela m'a d'ailleurs conduit à concevoir un roman jeunesse à portée historique, *Jean-Baptiste, coureur des bois* (Boréal, 1996). Je trouvais navrant qu'au Québec, la littérature pour enfants n'intègre pas de sujets historiques. À défaut de propositions en ce sens, je me suis donc transformé en auteur, avec l'aide d'un

ami, Robert Davidts, plus doué que moi pour les dialogues. Ce roman raconte les aventures d'un petit gars de Lachine qui accompagne une brigade de voyageurs, puis s'éprend d'une métisse des Grands Lacs. Outre cette idylle, les faits historiques entourant cette aventure étaient rigoureusement exacts. Ce livre, primé, est souvent en réimpression, car il est mis au programme par des professeurs dont les élèves sont parfois originaires de tous les coins du monde. Comme l'un d'eux me l'expliquait, ce bouquin fait en quelque sorte double emploi convenant aussi bien à l'apprentissage du français qu'à l'histoire du Québec – une appréciation qui m'a vivement touché.

É.M. : Comment voyez-vous l'avenir de votre profession?

F.B. : Tant dans le domaine de l'histoire que dans celui de l'illustration, il est difficile d'envisager l'avenir avec des lunettes roses. Les éditeurs ont de plus en plus recours aux banques d'images trouvées sur Internet afin d'acheter du matériel visuel à bon marché. Cela porte un dur coup à l'ensemble de mes collègues illustrateurs et illustratrices, car rares sont ceux qui reçoivent des commandes d'œuvres originales.

Je m'inquiète également du sort réservé à l'histoire en ces temps de coupures et de repli idéologique. Les musées, ainsi que des institutions comme Parcs Canada ou encore l'Office national du film, ont de moins en moins de ressources pour accomplir les missions auxquelles elles sont destinées. Une autre de mes inquiétudes est le retour d'une « histoire propagande », dont les commémorations de la guerre de 1812-1814 constituent un exemple patent. Il s'agit ni plus ni moins d'une glorification du passé à saveur politique, mais où la situation des Autochtones n'est nullement prise en compte. Je suis consterné par le retour de cette interprétation de l'histoire que je pensais à jamais révolue. Pour une rare fois, je me suis d'ailleurs exprimé publiquement afin d'expliquer ce malaise qui affecte mon travail ainsi que mon éthique professionnelle.

É.M. : Y a-t-il un avenir pour l'illustration historique?

F.B. : Pour l'instant, au Québec, je ne vois pas de relèvement à l'horizon. Mais, qui sait, plus tard... Dans ce métier, il suffit de conjuguer l'amour des arts et de l'histoire. La recette n'est pas bien compliquée! Je suis convaincu qu'il y aura toujours des artistes fascinés par la reconstitution du passé et qui décideront d'en faire une profession. ■

Éric Major est historien et documentaliste à Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.



Camping d'automne pour les braves dans une maison viking (1^{er} novembre 2011). (Archives de l'auteur).

L'ARCHÉOLOGIE EXPÉRIMENTALE APPRENDRE PAR LES CINQ SENS

par Jean Bélisle

Entre 1996 et 2011, plusieurs groupes d'étudiants et d'étudiantes du Département d'histoire de l'art de l'Université Concordia de Montréal se retrouvent au milieu de la forêt laurentienne pour expérimenter en grandeur réelle les méthodes de construction de leurs ancêtres. Ces étudiants et étudiantes n'étaient ni de futurs architectes ni de futurs archéologues, mais simplement des historiens de l'art intéressés par l'architecture et l'archéologie. L'objectif pédagogique était d'aller au-delà de l'image bidimensionnelle habi-

tuelle des cours d'histoire de l'art. Le bâtiment sur photo n'a aucune existence physique. Il n'a pas de poids ni de dimensions. Il est virtuel. Mais si on commence à jouer avec les outils et les matériaux de construction, tout change. La pierre prend du poids! Et le bâtiment prend une nouvelle dimension. Il devient habitable. Le discours de l'historien de l'architecture s'en trouve modifié par l'ajout de ces nouvelles dimensions venant du vécu. Cette aventure pédagogique a commencé en 1996 avec le projet de recréer une maison longue iroquoienne gran-

deur nature. La maison devait mesurer environ 15 mètres de long sur 3,5 de large, avec une hauteur de près de 4 mètres. Il va sans dire qu'il y avait certaines contraintes à ce projet, entre autres, le facteur temps. Nous ne disposions que d'une fin de semaine pour mener à terme le projet. Ce petit problème impliquait qu'une longue préparation sur le terrain était nécessaire pour faire de l'expérience une réalité. De plus, il était hors de question de couvrir la maison avec de l'écorce véritable. Pour atteindre nos objectifs avec ces contraintes,

nous avons dû utiliser des outils modernes en plus de l'outillage lithique traditionnel. Les haches de pierre dont nous nous sommes servis ont été fabriquées par Michel Cadieux, le spécialiste au Québec de la reproduction d'artéfacts amérindiens.

Pour les participants, cela a été une révélation. On ne coupe pas un arbre de la même façon avec une hache d'acier qu'avec une hache de pierre. La hache de pierre est très légère et son tranchant s'émousse rapidement si elle n'est pas utilisée correctement. Un des aspects intéressants du projet a été le travail en groupe. L'étudiant en histoire de l'art est, par nature, plutôt individualiste, aussi devoir compter sur ses collègues a été une autre révélation. Un groupe récolte les longues perches nécessaires à la construction (coupe et ébranchage), un second les transporte, un troisième les prépare et un quatrième érige la structure proprement dite. Cette chaîne est essentielle pour réaliser le projet, aujourd'hui comme à l'époque des Iroquoiens. Une fois la maison recouverte (avec de la jute à la place de l'écorce), nous avons pu expérimenter dans une certaine mesure ce qu'était la vie à l'intérieur. Beaucoup de fumée, tellement qu'il faut pour nos poumons modernes sortir fréquemment. Nous avons complété l'aménagement du site en construisant une section de palissade tressée avec son accès en labyrinthe.

Parallèlement au travail de terrain, les étudiants ont examiné les sources manuscrites disponibles ainsi que les données archéologiques. Nous nous sommes rendus sur le site Droulers-Tsionhiakwatha pour examiner *de visu* un site iroquoien authentique ainsi que le début de la reconstruction d'une maison longue. Depuis, ce site est devenu une attraction touristique éducative pour la région de Saint-Anicet et d'Akwesasne. Les étudiants ont aussi eu l'occasion de discuter du projet avec des membres de la communauté de Kahnawake. Par la suite, nous avons laissé la nature faire son œuvre. En 2006, la maison



Assembler la structure de la maison longue iroquoise avec le sourire (22 septembre 1996). (Archives de l'auteur).

s'est écroulée sous le poids de la neige. Depuis, nous suivons et documentons chaque année sa disparition graduelle. Notre maison longue est devenue un site archéologique. Ce dernier chapitre de l'histoire de la maison longue soulève le problème du long terme. En effet, les étudiants ne font que passer. Ils ne peuvent suivre l'évolution de leur maison. Le suivi à long terme repose donc sur l'implication du professeur!

Cette première expérience a été une telle réussite que les étudiants ont demandé une suite! Victime de ce succès, j'ai décidé de récidiver, mais en changeant de sujet chaque année. Entre 1997 et 2010, huit petits projets seront

réalisés : six en architecture, un en peinture et un en sculpture. En 1997, nous avons commencé une tour en maçonnerie avec une fenêtre et une porte en plein cintre (dix années ont été nécessaires pour compléter ce projet).

En 1999, nous nous sommes tournés vers un projet de créations de peintures rupestres en utilisant des pigments naturels que nous avons fabriqués nous-mêmes. Nous les avons appliqués sur une falaise avec comme liant du gras animal, le tout de nuit il va sans dire! Pour l'occasion, nous nous sommes rendus au Parc national de la Mauricie pour examiner les peintures rupestres du lac Wapizagonke. Nous avons également visité le



La maison longue est terminée avec sa palissade prête à recevoir ses résidents (22 septembre 1996). (Archives de l'auteur).

Petroglyphs Provincial Park tout près de Peterborough, en Ontario. Les visites de terrain sont essentielles pour saisir l'atmosphère des lieux où ont été créées les œuvres originales.

En 2001, nous avons réalisé un petit bâtiment en torchis à la façon française. L'année suivante, en 2002, ce fut le tour d'un bâtiment en pièce sur pièce. Comme notre site commençait à prendre l'allure d'un petit village, nous avons construit une palissade, en 2004, pour des raisons de sécurité naturellement. Dans les années 2000, les bâtiments écologiques deviennent à la mode. Nous avons donc construit, entre 2005 et 2006, un bâtiment de pieux en terre avec un toit vert semblable à ceux de la Nouvelle-France au XVII^e siècle (mais sans la chèvre pour assurer la tonte du gazon!). En 2008, la population virtuelle de notre village augmentant, nous avons construit une extension à notre bâtiment en torchis en lui ajoutant une pièce et une véranda.

En 2010, nous avons réalisé notre seul projet en sculpture en recréant grandeur nature la figure de proue de l'*Abénaquise*, une frégate française construite à Québec, en 1753. Nous avons rencontré les anciens de la communauté abénaquise d'Odanak pour avoir leur point de vue sur le sujet. La sculpture proprement dite a été réalisée à l'atelier du sculpteur Jules Lasalle. De tous nos projets, la figure de proue est le seul à avoir été détruit volontairement. L'original ayant disparu lors de la destruction du navire en 1761, nous n'avons pas voulu conserver une recreation fort probablement très différente. L'original a disparu et notre interprétation également. Certains collègues et plusieurs étudiants ont été déçus par cette fin peu glorieuse, mais il ne faut pas oublier que dans ce genre d'expérimentation, l'objet n'est pas l'important. L'important réside dans le processus.

En 2009, nous avons entrepris notre projet le plus ambitieux : reconstruire une maison longue viking grandeur nature. C'est en l'an 1 000 que Leifr Eiriksson a mis les pieds sur le continent améri-



Couper un petit arbre avec une hache de pierre, ce n'est pas si facile (21 septembre 1996). (Archives de l'auteur).

cain si on se fie aux sagas. Au début des années 1960, Helge Ingstad et son épouse l'archéologue Anne Stine découvrent et fouillent le site de L'Anse aux Meadows, à Terre-Neuve. La découverte révolutionne l'histoire de l'Amérique du

Nord. Christophe Colomb n'est plus le découvreur de l'Amérique! Les maisons longues médiévales de L'Anse aux Meadows deviennent ainsi les plus anciennes structures européennes construites en Amérique. Pour préparer ce projet, je me suis rendu à L'Anse aux Meadows et en Islande pour visiter les sites reliés à l'aventure de Leifr Eiriksson.

Au printemps 2009, avec des membres de ma famille et un groupe d'amis, nous avons préparé le site en enlevant la broussaille et quelques arbres de petites tailles. La maison, selon nos plans, devait mesurer près de 8 mètres de long (à l'intérieur) sur une largeur de 4 mètres. De façon à rester fidèle à l'esprit des Vikings, nous avons décidé de nous servir seulement des matériaux disponibles sur place. La tourbe utilisée en Islande pour les murs a été remplacée par de la pierre. Et ainsi, par une belle fin de semaine de septembre, une dizaine d'apprentis vikings se sont retrouvés en pleine forêt laurentienne pour construire cette maison. Dans un premier temps, nous avons attaqué les murs. Cette maçonnerie consiste en deux parements en pierre sèche et un remplissage en terre. Près de 40 tonnes de pierres ont été nécessaires



Prise de lecture de la température à l'intérieur de la maison viking (24 septembre 2011). (Archives de l'auteur).



Une armée de fourmis construisant une maison viking (25 octobre 2009). (Archives de l'auteur).

pour cette phase de l'opération. Puis l'équipe s'est attaquée à la charpente. Les longues perches de pruche ont été récoltées dans un rayon d'un kilomètre, traînées jusqu'au site puis écorcées de façon à éliminer une source de pourrissement. Parallèlement, une seconde équipe a préparé plusieurs centaines de petites perches en hêtre destinées à supporter le toit. Un dimanche très pluvieux nous a forcés à ralentir le rythme. Nous sommes revenus sur le site en octobre pour recouvrir de tourbe l'extrémité ouest de la maison. En 2010, deux étudiants ont complété le pignon nord.

Avec l'aide d'amis et de ma famille, la maison a été terminée à temps pour recevoir une seconde cohorte d'étudiants, en septembre 2011. L'objectif de ce second groupe était, outre de construire un petit bâtiment annexe devant servir de forge, de tester la maison. Le premier test visait à mesurer l'effet de la fumée du feu ouvert et le second, la température. Pour la fumée, nous avons disposé dix feuilles de plexiglas à différents endroits

et à des hauteurs variables dans la maison. Le feu a été entretenu continuellement pendant 24 heures. La concentration de créosote était très forte à deux mètres du sol. L'examen des photos prises lors de l'expérience a révélé que la fumée semblait plus importante à partir de un mètre. En termes simples, nos poumons modernes sont incapables de résister à cette fumée. Nous devons sortir périodiquement pour ne pas suffoquer. Les reconstructions de L'Anse aux Meadows et d'Islande souffrent du même problème. Comme ces sites sont ouverts au public, on a dû recourir au gaz propane pour maintenir un feu réaliste tout en protégeant les visiteurs d'un excès de fumée. Cette expérience nous a permis de comprendre la raison pour laquelle les plates-formes sont si près du sol (moins de 20 cm). Les gens dorment sous la couche principale de la fumée. Pour la température, cinq thermomètres ont été placés de la même façon. Nous en avons mis un sixième à l'extérieur comme référence. À chaque demi-

heure, une équipe a relevé les températures. Au bout de 24 heures, nous avons colligé les données et réalisé que la température avait atteint 40°C à 2 mètres du sol alors qu'à 20 cm elle n'était que de 16°C. La température extérieure pour la même période était tombée à 5°C.

La réalisation de ces petits bâtiments par des étudiants tient bien sûr de l'archéologie expérimentale, mais surtout d'une pédagogie participative. Les résultats techniques sont certainement intéressants, mais le plus important est pour l'étudiant la reconnaissance qu'il y a plus d'une façon d'apprendre. Dans une classe, à l'université, on apprend avec l'ouïe et la vision. Mais dans le type de pédagogie utilisé au cours de nos expériences, on apprend avec les cinq sens. L'archéologie expérimentale devient ainsi un outil pédagogique de première classe. ■

Jean Bélisle est professeur émérite au Département d'histoire de l'art de l'Université Concordia.

L'ÈRE DES ARCHIVES QUÉBÉCOISES SUR LE WEB

par Mario Robert

Qui aurait cru qu'un jour on pourrait naviguer dans les photographies du Studio Notman, dans les manuscrits de Jacques Ferron ou dans les photos aériennes de Montréal en 1947? Qui aurait pensé que l'on pourrait revoir à sa guise le passage de Jack Kerouack à l'émission *Le Sel de la semaine* animée par Fernand Séguin, en mars 1967, ou consulter le contrat d'engagement de Louis Cyr comme policier dans la municipalité de Sainte-Cunégonde? Personne, y compris les archivistes. L'arrivée d'Internet a eu un impact majeur sur les centres d'archives et a modifié le travail des archivistes. Ces derniers avaient dorénavant la possibilité de présenter aux chercheurs et à un public élargi leurs précieux documents de tous types et de faire la promotion de leurs ressources historiques. Une nouvelle ère débutait.



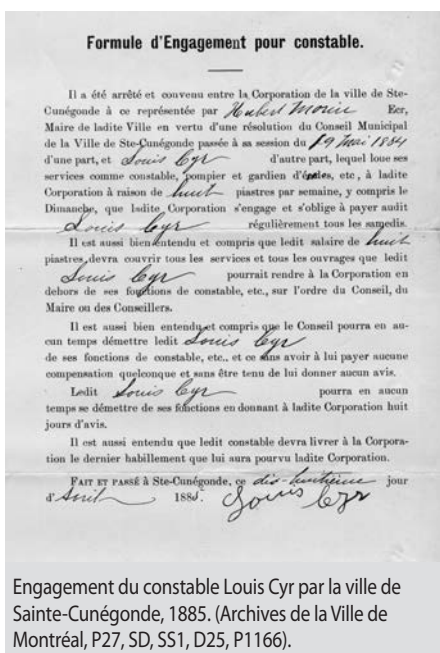
Site Flickr des Archives de Montréal, 2013.

UN PEU D'HISTOIRE

Le début de la décennie 1980 est marquant puisque c'est à cette époque qu'est adoptée la Loi sur les archives et que sont mis en place les programmes de formation archivistique dans les universités. Déjà, le rôle joué par la diffusion est capital, car les documents sont acquis, traités et préservés pour qu'ils soient rendus accessibles et mis en valeur. Toutefois, les moyens sont réduits et la plupart des services d'archives se limitent principalement à la production d'instruments de recherche. Les chercheurs et les amateurs d'histoire qui désirent non seulement lire des descriptions, mais voir les documents anciens doivent se déplacer vers les salles de consultation, visiter des expositions ou se rabattre sur des publications histori-

ques diverses. Ceux qui sont à la recherche d'archives photographiques ou iconographiques, de cartes, de plans et d'autres documents textuels consultent naturellement les 144 fascicules de la série *Nos racines*. *L'histoire vivante des Québécois* ou les neuf tomes du *Mémorial du Québec*.

L'arrivée du Web, au milieu des années 1990, va changer la donne. Les archivistes peuvent désormais communiquer leurs archives à tous les publics. Le passage n'est toutefois pas rapide, car à part quelques photos, on met surtout en ligne... des instruments de recherche. Au début de la décennie 2000, le Musée McCord se démarque en diffusant des expositions virtuelles comme *La lanterne magique*, en 2001, avec ses 1 250 diapositives sur verre de la fin



Engagement du constable Louis Cyr par la ville de Sainte-Cunégonde, 1885. (Archives de la Ville de Montréal, P27, SD, SS1, D25, P1166).



Rue Sainte-Catherine en direction est, à partir de la rue Balmoral, vers 1920. (Archives de la Ville de Montréal, VM98, SY, D5, P102).

des années 1920 ou *Le pont Victoria*, en 2002. L'année suivante, on assiste au lancement de l'exposition *Horizons nouveaux : Nouvelle-France*. Issue d'un partenariat entre Bibliothèque et Archives Canada, la Direction des archives de France, le ministère des Affaires étrangères du Canada de même que le ministère de la Culture et des Communications de France, le site est accompagné de la base de données Canada-France comprenant des milliers de pages de documents en lien avec le Régime français provenant de plusieurs institutions dont les Archives nationales du Québec et les Archives départementales françaises.

Bien qu'elles aient numérisé des fonds et des collections d'archives depuis le début de la décennie, d'autres institutions d'archives se lancent graduelle-

ment dans la production d'expositions virtuelles, principalement grâce au soutien du programme Culture canadienne en ligne de Patrimoine canadien, à Bibliothèque et Archives Canada et au Conseil canadien des archives. C'est le cas, à compter de 2004, d'universités comme l'UQAM, McGill, Laval ou l'Université de Montréal, des villes de Montréal et Laval de même que les séminaires de Saint-Hyacinthe et Trois-Rivières. Les expositions sont accompagnées de contenu éducatif devant s'adresser principalement aux élèves du primaire et du secondaire. C'est ainsi que les différentes institutions ont débuté par des jeux questionnaires, des jeux de mémoire, des abécédaires et des enquêtes jusqu'à la conception de sites spécifiques en lien avec le programme de formation de

l'école québécoise et faisant appel aux fameuses compétences transversales. L'un des sites Web d'archives les plus appréciés est assurément celui des Archives de Radio-Canada. Depuis 2002, avec l'appui de Patrimoine canadien, ce sont plus de 6 000 clips radio et clips télé de reportages, d'extraits ou d'émissions complètes organisés en divers thèmes et sous-thèmes, de l'art de vivre aux sports en passant par les guerres et les conflits qui sont diffusés en ligne. De plus, le site permet aux individus de concevoir une page pour y sauvegarder leurs clips préférés. Au même moment, le Musée McCord consent à ce que ses utilisateurs puissent se créer des comptes qui leur permettent de sélectionner des images, d'ajouter de l'information et de partager le résultat de leurs recherches.



Pochette du disque *Le grand réveil* du groupe Mardi noir, paru en 2012.

Les Archives nationales du Québec ne sont pas en reste, car elles lancent, en juin 2005, le site *Branché sur notre histoire* qui contient 600 000 images numérisées, regroupées en thèmes, qui sont aussi intégrées à la nouvelle version de la base de données Pistard. L'année suivante, le Musée McCord dispose de plus de 70 000 photographies sur son site et le module *Mon McCord* (en 2007) permet aux usagers d'ajouter des mots-clés (ou tags) aux descriptions existantes et même de faire des montages d'images.

À compter de 2009-2010, les expositions virtuelles sont en perte de vitesse avec la fin du programme canadien. Parmi les dernières, soulignons la galerie de sept expositions des Archives de la Ville de Québec, lancée en 2009, de même que celle du Service des archives de la Congrégation Notre-Dame et du Musée Marguerite-Bourgeoys, en 2011. Le populaire site des Archives de Radio-Canada, dépen-

dant du soutien de Culture canadienne en ligne, met fin à l'ajout de nouveau contenu en 2009 et semble avoir cessé de numériser pour son site d'archives.

L'accent est alors mis sur l'intégration de nouvelles images aux descriptions d'archives comme à Bibliothèque et Archives nationales du Québec dont le site Web contient maintenant près de 7 millions de pages de documents ou d'images dont plus de 1 800 000 dans Pistard, 4,5 millions dans la Collection numérique des notaires, plus de 500 000 tirés de la Collection de l'état civil et 17 heures d'enregistrements vidéo et sonores. Quant au Musée McCord, il propose actuellement plus de 80 000 photographies de la Collection Notman, près de 30 000 peintures, estampes et dessins de même que près de 800 documents textuels alors que les Archives de la Ville de Montréal permettent depuis peu l'accès à plus de 100 000 pages et images numérisées.

Au moment où interviennent ces changements, une vague déferle avec Facebook, Twitter, YouTube et autres outils sur le Web. C'est que l'on a appelé le Web 2.0 et que l'on désigne dorénavant sous le nom de médias sociaux.

L'APPORT DES MÉDIAS SOCIAUX

De nos jours, très rares sont les personnes qui ne connaissent pas Facebook tandis de plus en plus de pages personnelles sont créées sur ce réseau. Chaque année, ce sont plus de 71 milliards de photos qui sont mises en ligne sur Facebook. Dans les centres d'archives québécois, les médias sociaux sont encore trop peu exploités. Le Musée McCord fait toujours figure de pionnier en ce domaine en créant des comptes Flickr pour le partage des photos, YouTube pour les vidéos et Facebook dès 2008. Le Musée a ainsi influencé un autre service d'archives, celui de la Ville de Montréal.

Créées en 1913, ce qui en fait le premier service d'archives publiques au Québec et le plus ancien service municipal de ce type au Canada, les Archives de la Ville de Montréal se sont lancées avec enthousiasme dans les médias sociaux, en 2009. Ce fut tout d'abord Twitter pour rappeler des éphémérides montréalaises suivi rapidement de Facebook et Flickr pour la mise en ligne d'albums photos. Dans ce dernier cas, l'utilisation de ce média concordait avec la philosophie du service pour qui la photographie est la locomotive de tout centre d'archives. Ce fut ensuite YouTube pour y mettre des clips vidéo des années 1930 et 1950 et finalement, la création d'un blogue permettant de fédérer le tout.

Les médias sociaux permettent ainsi de réagir rapidement à l'actualité en rendant accessible, par exemple, un album de 100 photos couleurs du premier Grand Prix du Canada, à Montréal, en 1978, le jeudi précédant la compétition de 2010. Parfois, en traitant et en décrivant des documents, on découvre des pièces qui sauront intéresser un large public comme une liste des maisons closes à Montréal en 1944 ou une photographie inédite de



Vue aérienne du Vieux-Montréal et d'une partie du centre-ville, 1947. (Archives de la Ville de Montréal, VM97, S3, D7).

la rue Saint-Catherine. Dans ce dernier cas, la collaboration du public est également demandée pour en déterminer le lieu précis. Ce sont celles qui génèrent le plus de commentaires et qui circulent le plus sur la Toile.

Par ailleurs, il est souhaité que les archives municipales soient utilisées ou réutilisées par les citoyens. Certains comme Guillaume St-Jean sur Flickr et Facebook utilisent les photos anciennes de lieux montréalais combinées avec des prises récentes des mêmes endroits pour des séquences « Avant-Après ». D'autres comme Gabriel Jacob sur Facebook transforment des images aériennes des années 1960 en photos 3D. La page d'Alain Richard dédiée aux scènes urbaines de Montréal des XIX^e et XX^e siècles tirées des sites de BANQ, du Musée McCord et des Archives de Montréal a déjà attiré plus de 10 000 abonnés (« J'aime »). Pensons aussi à la réutilisation d'archives pour la création d'œuvres par des artistes d'ici et d'ailleurs comme la sérigraphie réalisée par le collectif Sel et Vinaigre pour la pochette de disque du groupe rock Mardi noir.

Les données libres et ouvertes sont aussi une autre avenue exploitée par les archives municipales montréalaises depuis 2011. Tout d'abord, ce sont 100 photos des années 1920 et 1930 qui ont été rendues disponibles, les descriptions des fonds d'archives suivis de près de 4 000 vues aériennes de 1947 à 1949 et de 70 plans d'occupation du sol de 1949. Le tout a donné lieu à différentes applications principalement pour les photos aériennes dont « Montréal à vol d'oiseau en 1949 » de Luc Gauvreau, qui rassemble 200 vues; un navigateur rapide de Marc Dufour; un montage du centre-ville et du plateau Mont-Royal en lien avec celles récentes prises par Google d'Anton Dubrau; ou un montage vidéo sur YouTube de l'artiste Renard Frak sur le ruisseau Molson. L'arrivée d'Internet, au milieu des années 1990, a certes eu un impact sur la façon de diffuser les archives, mais la portée des médias sociaux, des données ouvertes ou de toute nouvelle technologie à venir sera encore plus grande. Pour les archivistes, ces outils

doivent faire partie des services offerts aux utilisateurs d'aujourd'hui et de demain pour que les archives soient utilisées et réutilisées. Pour le public, ce sont de nouvelles occasions d'apprécier les archives. Aux archivistes de saisir ces occasions et de jouer un rôle dans la connaissance de la société québécoise et de faire « parler les archives » comme le disait le ministre de la Culture Maka Kotto lors de la conférence de presse du 17 mai 2013 soulignant le 100^e anniversaire des Archives de la Ville de Montréal. ■

Mario Robert est chef de la Section des archives de la Ville de Montréal.

Pour en savoir plus :

Frédéric Giuliano, « La référence en archives au XXI^e siècle. L'impact du numérique sur le travail de référencier. État des lieux », *Archives*, vol. 43, n° 1 (2011-2012), p. 3-19.

Sophie Roy. *La diffusion des archives à l'aide des technologies du Web 2.0 : le cas du Musée McCord*. École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2012.

<http://www.mccord-museum.qc.ca/fr/clefs/expositionsvirtuelles/>

<http://www.archivescanadafrance.org/>

<http://banq.qc.ca/>

<http://archives.radio-canada.ca/>

<http://archivesdemontreal.com/>

http://www.ville.quebec.qc.ca/archives/expositions_virtuelles

<http://www.archivesvirtuelles-cnd.org/>

<http://www.flickr.com/photos/guil3433/sets/72157594359525754/>

<http://cheminsverslinconnu.blogspot.ca/2013/03/montreal-en-1949-partie-1.html>

<http://emdx.org/AutresTrucs/photo47/photos1947.html>

<http://www.cat-bus.com/2013/03/then-and-now-again1947-aerial-photography-vs-google-satellite/>

<http://www.youtube.com/watch?v=zy3ooYFajml&feature=youtu.be>

(Toutes les pages ont été consultées le 23 septembre 2013.)

LE PATRIMOINE IMMATÉRIEL ET LE POUVOIR DE LA TRANSMISSION ORALE

par Judith Douville

La transmission orale contribue au développement et à la préservation de la culture identitaire. Elle est assurée par les porteurs de traditions qui transmettent aux générations montantes le patrimoine vivant hérité de leurs ancêtres. Au sein du noyau familial, d'une communauté ou d'un peuple, la transmission orale des aînés vers les plus jeunes générations concourt à la connaissance de savoirs, à l'apprentissage de savoir-faire et favorise le sentiment d'appartenance à un corps social.

Au Québec, jusqu'au milieu des années 1960, la cohabitation multigénérationnelle n'était pas exceptionnelle, principalement en région rurale. Ce mode de vie familial favorisait la transmission orale. Les grands-parents et les parents enseignaient leurs savoirs aux enfants en effectuant avec eux divers travaux qu'ils avaient appris eux-mêmes de leurs propres parents. Les plus vieux d'entre nous se rappellent les récits de leurs grands-parents ou parents sur les us et coutumes de leur époque. Le folklore, au sens

de croyances, légendes, fêtes, etc., était transmis par les porteurs de traditions. Les échanges quotidiens, entre les générations, ancrèrent dans les mémoires ce patrimoine culturel immatériel et le gardaient bien vivant.

LE PATRIMOINE VIVANT UN PATRIMOINE FRAGILISÉ

Notre mode de vie moderne favorise peu la transmission orale entre générations. L'éclatement des noyaux familiaux en est l'une des causes. Il a entraîné,



Le Musée de la mémoire vivante à Saint-Jean-Port-Joli. Photo : Judith Douville. (Archives de l'auteure, img_3447-1).



Un repas familial dans la famille Chouinard, en 1967. (Collection Martin Chouinard).

entre autres, la disparition des rituels liés aux repas qui étaient animés par des conversations entre les membres de la famille. Claude Léveillé l'a d'ailleurs chanté dans « Frédéric : autour de la table, ça riait, discutait... ». Des écoliers de sixième année primaire ont déclaré, en conclusion d'un travail scolaire sur l'alimentation, que leurs grands-parents étaient plus chanceux qu'eux, car ils prenaient tous leurs repas en famille.

La citation bien connue d'Amadou Hampâté Bâ disant qu'« en Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » témoigne de la fragilité de la transmission orale. Si nous restons sourds aux récits des personnes âgées, leur disparition entraîne la perte d'une partie de notre histoire et de nos racines.

LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE VIVANT PAR LA TRANSMISSION ORALE

Le Musée de la mémoire vivante a été créé en 2008 à Saint-Jean-Port-Joli dans la foulée de la convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine immatériel.

C'est un lieu de consignment, de conservation, de mise en valeur et de

diffusion du patrimoine immatériel, et ce, sous forme de témoignages principalement oraux. Ces divers témoignages constituent la collection du musée. Un lieu de mémoire vivante, comme son nom l'évoque, laisse principalement place à la personne, tant le porteur de traditions, que celui qui consulte son témoignage. Le musée est l'intermédiaire entre le public et le détenteur de savoirs et de savoir-faire. Il provoque la mise en contact de plusieurs générations : certaines s'y reconnaissent, d'autres y font des découvertes.

COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT OU INDIRECT

Bernard Genest, ethnologue, mentionne que « les objets familiers de nos ancêtres sont des témoins tangibles de l'histoire. [...] Les objets restent souvent les seuls témoins d'une histoire qui n'a pas été écrite. » Beaucoup d'histoires n'ont pas été racontées ou écrites parce que souvent leurs détenteurs n'en voyaient pas l'intérêt. En associant l'objet et la transmission orale, tout son sens est



Les petits pains bénits aussi appelés pains de Sainte-Geneviève. Photo : Judith Chouinard. (Archives de l'auteur, E1001-0052-12-1).

redonné à l'objet. Outre son utilisation et parfois sa fabrication, l'informateur, dans son récit, replace l'objet dans les contextes sociaux et économiques de son époque, aidant ainsi à une meilleure compréhension.

Nous constatons, au Musée de la mémoire vivante, que la transmission orale change véritablement le rapport entre l'artefact et le public. Les récits oraux accompagnant les objets ont une influence positive et donnent lieu à de nouveaux témoignages. À titre d'exemple, l'exposition *Souvenirs de table* consigne les traditions alimentaires québécoises. Les jours de privations, volontaires ou non, y sont abordés. Des petits pains bénits, aussi appelés pains de la sainte Geneviève, sont accompagnés d'un enregistrement rappelant cette tradition presque disparue. C'est une tradition française qui a débuté en Nouvelle-France en 1723, année de famine à Québec. Le 3 janvier, fête de sainte Geneviève, lors d'une cérémonie religieuse des petits pains sont bénits et

distribués aux fidèles. Ces pains protègent de la famine ceux qui les portent sur eux. Les pains bénits ont suscité de nombreux récits en lien avec les pratiques religieuses, dont les jours maigres, leurs menus, etc.

Une simple pince en fer forgé est un autre exemple d'objet entraînant des témoignages. Un marchand de glace a expliqué toutes les opérations effectuées, de la taille des blocs de glace sur une rivière gelée jusqu'à la livraison à domicile. Par la suite, des ménagères ont décrit les glaciers domestiques et leur utilisation. Ces récits ont provoqué des associations avec d'autres techniques de conservation des aliments pour lesquelles des témoignages ont également été enregistrés. Finalement, des informations sur la fabrication d'outils en fer forgé et le métier de forgeron furent consignées, donc préservées de l'oubli.

En 2010, des photos de rituels et d'événements du XX^e siècle ont été présentées lors d'une exposition sur la photogra-

phie. Ces photos furent des « déclencheurs » de mémoire. De nombreux témoignages les ont documentées.

La transmission orale est nécessaire pour la sauvegarde de la culture identitaire des individus, des familles et des peuples. Elle repose sur l'oralité. On constate la cohésion sociale et la fierté de posséder des savoirs propres à sa région, à ses ancêtres. Lors de visites scolaires, les élèves découvrent des traditions, des savoir-faire et d'autres éléments du patrimoine immatériel. Souvent, ils reviennent au musée accompagnés de leurs parents et grands-parents. Des discussions s'amorcent entre ces trois générations et des savoirs se transmettent. La prise de conscience de l'importance de la transmission orale pour assurer la diffusion et la préservation du patrimoine immatériel éveille, tant chez les plus jeunes qu'auprès des plus âgés, un devoir de mémoire. ■

Judith Douville est chargée de projet au Musée de la mémoire vivante.



Trois générations. Photographie des années 1930. (Collection du Musée de la mémoire vivante, 2009-35-745).

LA SURVIVANCE DES RACES PATRIMONIALES QUÉBÉCOISES

par Mario Gendron

Depuis leur consécration comme « races patrimoniales » par un vote unanime de l'Assemblée nationale, en 1999, les races bovine et chevaline canadiennes soulèvent l'intérêt des éleveurs et des artisans fromagers, comme elles attirent l'attention du grand public. Cette reconnaissance politique et nationale constitue l'aboutissement d'une démarche, enclenchée à la fin du XIX^e siècle, visant à empêcher la disparition des races du pays, déjà menacées par la vague de changements économiques et sociaux qui balaient la période. Si la survivance du cheval canadien semble aujourd'hui assurée, avec environ 8 000 sujets vivants, on ne peut pas en dire autant des bovins canadiens.

LOINTAINES ORIGINES

C'est depuis la Nouvelle-France que les races canadiennes accompagnent le peuple québécois dans son aventure américaine. L'insertion dans la colonie française des animaux appelés à constituer ces races se fait en deux temps, de 1632 à 1662 pour les bovins, dont on compte déjà 3 100 sujets au recensement de 1667, et de 1665 et 1671 pour les chevaux, importés au rythme de douze à quatorze par année. En 1671, Jean Talon met fin à toutes les expéditions françaises d'animaux, estimant « que sa Majesté a suffisamment fait passer de bestiaux pour peupler le Canada des espèces qui lui manquoient ».

Un demi-siècle plus tard, la Nouvelle-France compte 5 000 chevaux et 25 000 bêtes à cornes dont le type respectif est suffisamment uniforme pour mériter le nom de race. On utilise les premiers pour le transport et l'agriculture, tandis que les



Ferme-école provinciale de Deschambault. Pique-nique annuel des éleveurs de bovins et chevaux canadiens de 1945. (Fonds Société des éleveurs de bovins canadiens, Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Photo : Office provincial de publicité, Québec, Service de ciné-photographie, P025-S001-D001-P010).

seconds fournissent le lait, le beurre et la viande nécessaires à la vie quotidienne. Selon les descriptions qu'on en fait, la vache canadienne est de petite taille et d'un type essentiellement laitier; son lait est riche, assez semblable à celui de la race jersey, avec laquelle elle serait apparentée. Quant au cheval canadien, dont le gabarit est également modeste, on le dit alerte, vigoureux et infatigable. Bien sûr, il ne s'agit pas de races au sens moderne du terme, avec inscription au livre de généalogie et conformation à un standard – les livres des bovins et des chevaux canadiens ne sont respectivement ouverts qu'en 1886 et 1889 –, mais plutôt de races du terroir, qu'on qualifie aussi d'ethnotypes, développées au gré des pratiques empiriques d'élevage et de l'acclimatation aux conditions environnementales.

À la suite de la cession définitive de la Nouvelle-France à l'Angleterre, en 1763, les races canadiennes, relativement isolées jusque-là, se trouvent confrontées à l'importation d'animaux de différentes races. Des deux espèces, ce sont les chevaux du pays qui sont les premiers à subir les effets négatifs des croisements raciaux qui se multiplient au rythme de ces importations. Bientôt, la convoitise des acheteurs américains s'ajoute aux menaces qui planent sur « le petit cheval de fer ». Même si certains auteurs n'aiment pas l'admettre, les chevaux canadiens vont dès lors puissamment contribuer à la formation des races chevalines américaines, particulièrement le morgan et le standardbred. Ce double mouvement de croisement et d'exportation se poursuit en s'accélégrant jusqu'à

la guerre de Sécession américaine (1861-1865), grande dévoreuse de chevaux canadiens, soit jusqu'au moment où plusieurs commencent à affirmer que la race est complètement disparue.

LE DÉCLIN

À la différence du cheval, la race bovine canadienne demeure essentiellement pure jusqu'aux débuts de l'industrie laitière, vers 1860-1870, alors qu'on en dénombre environ un demi-million de têtes. Par la suite, cependant, elle doit subir les assauts de sa principale concurrente, l'ayrshire, qui s'implante dans la région de Montréal et partout où on se spécialise dans la production du fromage et la vente du lait nature. La race écossaise se trouve avantagée de deux façons : 1) elle est plus grosse que la canadienne et donne donc plus de lait, et ce, à une époque où la majorité des fromageries du Québec paie le lait au poids, c'est-à-dire sans tenir compte du taux de gras ; 2) elle a pu compter sur l'appui du Conseil d'agriculture de la province de Québec, qui en a fait la promotion et qui l'a en quelque sorte imposée aux cercles agricoles, aux sociétés et aux écoles d'agriculture (J. W. G. MacEwan, 1941). Au début des années 1880, alarmés par l'imminence de la disparition des races canadiennes, quelques personnages associés de près au monde de l'agriculture décident de réagir ; parmi eux, François Pilote, Édouard Barnard, Jean-Charles Chapais et Joseph-Alphonse Couture. L'objectif de ces hommes, soutenus par un petit nombre d'éleveurs, est de régénérer les races canadiennes grâce à la sélection des meilleurs sujets encore existants, une démarche qui conduit à l'ouverture des livres de généalogie, en 1886 pour les bovins et en 1889 pour les chevaux. Quand ces livres seront fermés, quelques années plus tard, seuls les animaux issus de parents déjà inscrits pourront l'être à leur tour. La fondation des sociétés d'élevage de chevaux et de bovins canadiens par le Dr J.-A. Couture, en 1895, complète cet effort de reconstitution. Au tournant du XX^e siècle, les



Étalon de Donat Roy de Saint-Jérôme, vers 1950. (Fonds Société des éleveurs de chevaux canadiens, Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Photo : Office provincial de publicité, Québec, Service de ciné-photographie, P029-S006-D061-P001).

8 000 bovins canadiens enregistrés se concentrent dans les comtés de Berthier, Joliette, Drummond, Kamouraska et L'Islet, tandis que les 1 800 chevaux sont principalement dans Rouville, Bagot, Saint-Hyacinthe, Verchères et Laprairie. Dès les premières décennies du XX^e siècle, les races canadiennes se retrouvent en porte-à-faux par rapport aux tendances lourdes de l'agriculture et de l'économie. Alors que l'urbanisation accroît la consommation de lait nature et que les fromageries tardent à adopter le paiement du lait d'après le taux de gras, ce qui défavorise la vache canadienne, le poids du cheval canadien s'avère insuffisant pour répondre aux exigences de la mécanisation de l'agriculture. Ces facteurs défavorables ont tôt fait de décourager les propriétaires d'animaux canadiens et de faire chuter de façon dramatique le nombre des enregistrements annuels, traduisant les difficultés des deux races à s'imposer auprès de l'ensemble des cultivateurs et des éleveurs. De 1910 à 1980, ce sera donc à l'engagement financier des gouvernements fédéral et provincial et à la pugnacité de quelques irréductibles, individus, communautés religieuses et entreprises, que les races canadiennes devront leur survie.

OPÉRATIONS SAUVETAGE

C'est le gouvernement fédéral qui, en 1911, met en place le premier programme scientifique de sauvegarde et d'amélioration des races canadiennes à la station expérimentale de Cap-Rouge, près de Québec. L'implication fédérale se renforce en 1919 avec la création du haras de Saint-Joachim, où entre 60 et 100 sujets sont gardés en permanence. C'est là que seront développées les lignées les plus caractéristiques de la race chevaline canadienne, sous la supervision de Gustave Langelier, un agronome de grande valeur. Les expériences de Saint-Joachim et de Cap-Rouge prennent fin en 1940, lorsque le gouvernement fédéral refuse de prolonger sa contribution financière.

Ottawa désengagé du mouvement de sauvegarde des races patrimoniales, Québec prend aussitôt le relais à la ferme-école de Deschambault, dans Portneuf, confiant cette tâche à un autre agronome de talent, Andréa Saint-Pierre. À la fin des années 1940, la ferme-école compte une cinquantaine de chevaux et une centaine de bovins de pure race canadienne. Non seulement s'agit-il du plus important centre d'élevage de l'époque, mais c'est aussi le seul qui soit en mesure de développer scientifiquement le potentiel des animaux canadiens.



Nanette de Cap Rouge, vers 1950. (Fonds Société des éleveurs de bovins canadiens, Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Photo : H.A. Strohmeyer, P027-74-01).

L'expérience canadienne de Deschambault se termine en 1981 pour les chevaux et en 1983 pour les bovins; le destin des races patrimoniales reposera désormais entre les mains des éleveurs et de leurs associations. Heureusement pour le cheval canadien, ce désengagement gouvernemental survient au moment où les sports équestres, longtemps l'exclusivité des anglophones, prennent graduellement leur place dans l'agenda des loisirs de nombreux francophones, ce qui favorise une reprise de l'élevage et stimule les enregistrements.

SOMBRES MENACES

Quant à la vache canadienne, au contraire de sa contrepartie équine, elle voit son sort empirer au cours des années 1980 et 1990, et ce, jusqu'à frôler l'extinction, pour la simple raison qu'il devient moins profitable d'en faire l'élevage. Depuis une dizaine d'années, selon la même logique, c'est parce qu'on lui trouve une utilité dans l'industrie fro-

magère artisanale, avec les marques Pied-de-Vent, des îles de la Madeleine, et Le 1608, de Charlevoix, qui lui servent de porte-étendards, que la vache canadienne connaît un regain de popularité chez les éleveurs. Elle reste néanmoins menacée et personne ne peut dire encore s'il sera possible d'empêcher sa disparition. Selon les critères établis dans *L'État des ressources zoogénétiques pour l'alimentation et l'agriculture*, publié en 2008 par l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, la race bovine canadienne, avec des effectifs d'environ 300 sujets purs, est considérée comme « en danger maintenu », une catégorie qui s'applique aux « populations en danger pour lesquelles des programmes de conservation actifs sont en place ».

Le sort différencié des races bovine et chevaline canadiennes ayant été établi, on doit encore s'interroger sur le désintérêt manifeste de la masse des cultivateurs à leur égard. Faut-il uniquement

l'attribuer à des impératifs de nature économique? L'ostracisme administratif dont les races canadiennes ont été l'objet avant les années 1880 a-t-il eu des incidences négatives sur leur destin? Le système d'élevage en race pure, avec pedigree et conformation à un standard, étant intimement associé à l'Angleterre, la question nationale a-t-elle joué un rôle dans l'indifférence des éleveurs? Par ailleurs, la double existence des races canadiennes, comme races du terroir et comme races pure, a-t-elle constitué une entrave aux enregistrements, les rendant en quelque sorte inutiles? Autant de questions qui mériteraient d'obtenir autant de réponses. ■

Mario Gendron est historien à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Il rédige présentement une thèse de doctorat intitulée *Races bovines et industrie laitière au Québec, 1850-1910*.

Pour en savoir plus :

Diane Allard et Guy D. Lapointe. *La Canadienne, plus de 400 ans d'histoire*. Québec, ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, 2012, 29 p.

Louis de Gonzague Fortin. *Histoire de la race bovine canadienne*. Sainte-Anne-de-la-Pocatière, La Bonne Terre, 1939, 286 p.

Mario Gendron. *Brève histoire du cheval canadien*. Granby, Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2010, 38 p.

J. W. G. MacEwan. *The Breeds of Farm Live-Stock in Canada*. Toronto, Thomas Nelson & Sons, 1941, p. 194.

Société d'histoire de la Haute-Yamaska, Fonds Société des éleveurs de bovins canadiens, P-025.

Société d'histoire de la Haute-Yamaska, Fonds Société des éleveurs de chevaux canadiens, P-029.

Troupeau de l'hospice Saint-Charles de Cap-Rouge, vers 1920. (Fonds Société des éleveurs de bovins canadiens, Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Photo : Office provincial de publicité, Québec, Service de ciné-photographie, P027-140).



DU FOLKLORE AU PATRIMOINE DANSES ET MUSIQUES TRAD AU XXI^E SIÈCLE

par Pierre Chartrand

La chanson traditionnelle était déjà un sujet d'étude à la fin du XIX^e siècle. On n'a qu'à penser à Ernest Gagnon qui publia ses *Chansons populaires du Canada* dès 1865. Bien que Marius Barbeau ait collecté quelques rondes chantées au début du XX^e siècle, c'est Simonne Voyer qui donnera le coup d'envoi pour la collecte en danse vers 1955. Les Archives de folklore de l'Université Laval, avec Roger Matton comme ethnomusicologue, publieront le fameux microsillon *Acadie-Québec* en 1958, présentant des morceaux de choix puisés aux Archives.

Il ne faut cependant pas croire que l'intérêt envers nos traditions était absent avant les années 1950. La vitalité de nos traditions populaires, fruit de la transmission orale, est étonnante jusqu'au milieu du siècle. Puis, les « nouveaux urbains », issus de l'exode massif des années 1920-1930 auront sans doute un effet important sur le *revival* des danses et des musiques en ville.

LE REVIVAL URBAIN A UN SIÈCLE!

Marius Barbeau organise ses deux *Veillées du bon vieux temps* dès 1919 à la Bibliothèque Saint-Sulpice (Montréal). On y présente beaucoup de chanteurs, provenant parfois de la tradition orale, mais également des artistes de formation académique qui interprètent du répertoire traditionnel largement arrangé. La danse n'a encore que peu de place dans ces événements. Ces veillées seront suivies de celles de Conrad Gauthier au Monument national (1921), puis du Festival de la chanson



(Archives de l'auteur).

et des métiers du terroir (1927-1930). À la même époque, le disque commence à jouer un rôle important dans la diffusion de la musique. Puis, c'est au tour de la radio de contribuer à cette diffusion. Bien que les émissions radiophoniques dédiées à la musique traditionnelle soient présentes dès les années 1920, ce n'est que dans les années 1950 que l'on voit apparaître des veillées de danses câlées à la radio. Ovila Légaré

en faisait une à CKAC, à l'émission *Les diables rouges*, tandis que Jos Miller tenait la sienne à CHRC à Québec. Les postes de radio publieront d'ailleurs de petits cahiers de danse pour aider les auditeurs à suivre les câles radiodiffusées. C'est aussi à cette époque que de célèbres salles de danse montréalaises comme le Café Mocambo, la Salle Saint-André, le Trinidad Ball Room ou la Casa Loma verront passer de grands inter-

prêtes de la musique traditionnelle tels que Jean Carignan, Philippe Bruneau ou Andy Desjarlis.

LA DANSE ET LA MUSIQUE DEPUIS LES ANNÉES 1970

Les années 1970-1980 seront incontestablement de grandes décennies en ce qui concerne la collecte en musique et en danse traditionnelles. C'est d'ailleurs à cette époque que l'appellation de musique et danse traditionnelles fera son apparition, principalement à la suite du légendaire festival La veillée des veillées (1974-1976), qui se tenait dans la toute nouvelle Université du Québec à Montréal (UQAM). C'est également l'époque où André Gladu et Michel Brault tourneront la célèbre série *Le son des français d'Amérique*.

S'il est permis de désigner les années 1940-1950 comme étant celles de la « transposition de nos traditions en milieu urbain », les années 1970-1980 pourraient être appelées les « années ethnographiques ». On y observe un goût marqué pour les formes les plus « pures » de la tradition, dépouillée des influences modernes que lui avait apportées les décennies précédentes. Dans les années 1960, il était fréquent, par exemple, d'avoir une guitare électrique ou une batterie dans un orchestre régional de musique « folklorique ». Cela deviendra inacceptable dans le milieu folk des années 1970. On produira alors les célèbres collections de microsillons chez Philo, au Vermont, ou Tamanoir au Québec. Ces disques nous présenteront des musiciens tels Louis « Pitou » Boudreault, Jean Carignan, Philippe Bruneau et autres qui marqueront grandement l'expression de notre musique traditionnelle. On s'abreuve encore aujourd'hui à ces sources, qui se retrouvent souvent disséminées sur Internet. En ce qui concerne la danse, les années 1960 verront la création de plusieurs troupes de danse folklorique, principalement vouées au spectacle, tandis que les années 1970-1980 seront témoin de la multiplication des veillées



FESTIVAL DE MUSIQUE TRADITIONNELLE DU QUÉBEC

21 et 22 Décembre 8 P.M.

AU GÉSU, 1200 RUE BLEURY - ADMISSION: \$2.00

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS: 876-3086
BILLETS EN VENTE AU PAVILLON ST-MARIE, LOCAL 3010, OU LES SOIRS MÊMES AU GUICHET DU GÉSU
PRÉSENTÉ PAR LE SERVICE D'ANIMATION SOCIO-CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.

(Archives de l'auteur).

de danses traditionnelles participatives qui seront fort populaires, tant à Montréal qu'à Québec.

MUSIQUES ET DANSES DU MONDE

Pour simplifier, on pourrait dire que les années 1970-1980 cherchaient à préserver et à conserver le plus fidèlement

possible des pratiques auxquelles elles s'étaient frottées, tandis que la fin du millénaire visera plutôt à renouveler, à transcender ces formes musicales ou dansées. La mondialisation n'est évidemment pas étrangère à cela, ni l'évolution des modes de diffusion (CD, MP3, Internet), particulièrement en ce qui concerne la musique.

On ne se voit plus tant comme des artisans dépositaires d'une pratique acquise auprès de vieux violoneux ou de danseurs exceptionnels en région, mais plutôt comme des artistes cherchant à créer quelque chose d'original sur la base de nos traditions. La professionnalisation du milieu est également importante depuis une vingtaine d'années. Des musiciens de tradition orale qui apprenaient d'un proche parent ou d'un ami, et qui jouaient pour faire danser dans les veillées les samedis soirs ou lors des mariages, nous sommes passés à de jeunes musiciens ayant fait un cours collégial ou universitaire en musique, qui ont abordé divers types de répertoires (classique, jazz, contemporain...), et qui se produisent principalement en concert. Et le même phénomène commence à poindre dans le milieu de la danse traditionnelle. C'est encore une minorité de danseurs qui a une formation d'une institution publique d'enseignement, mais leur nombre va grandissant. Et on aborde de plus en plus le domaine de la création chorégraphique à partir des sources traditionnelles. Ce qui n'empêche pas les veillées de danse de connaî-



tre un succès constant, avec un public qui se renouvelle et rajeunit grandement depuis plus de dix ans.

POUR LA SUITE DE NOS DANSES ET MUSIQUES TRADITIONNELLES

Quel avenir pour nos danses et notre musique traditionnelles? Nous sommes passés d'une société de transmission orale à une société principalement urbaine, branchée sur le monde, éduquée par nos institutions publiques et

fortement orientée vers le spectacle. Il va de soi que la pratique de notre répertoire traditionnel au XXI^e siècle n'est plus un « état de fait » mais bien un choix esthétique et idéologique parmi d'autres. Le choix valorise l'attachement à des formes fortement ancrées dans notre culture et les approches interdisciplinaires (danse, musique et chanson dans ce cas-ci). Les veillées de danse offrent quant à elles une alternative à l'omniprésence du spectacle dans notre société. Ce qu'on y expérimente comme danseurs n'a rien à voir avec l'appréciation esthétique d'un spectacle de danse. Comment les futures générations percevront-elles ces répertoires? Peut-être seront-elles principalement spectatrices... à moins qu'elles ne décident d'entrer à leur tour dans la grande ronde participative de notre culture populaire, celle qui permet au danseur amateur de vivre intensément la musique sur laquelle il danse et au musicien de se sentir soutenu par cette foule qui gambade sur ses notes. ■

Pierre Chartrand est danseur, cèleur, professeur de danse, chorégraphe, ainsi que directeur du Centre Mnémo.



Une Veillée du bon vieux temps intitulée « Une épluchette de blé d'Inde », au Monument National, en 1930. On y voit, entre autres, Conrad Gauthier (debout, à côté de l'accordéoniste) et Ovila Légaré, également debout, du côté droit de la photo, en train d'éplucher un épi de maïs. (Archives de l'auteur).

LA RECONSTITUTION HISTORIQUE UN LOISIR ÉDUCATIF

par Evelyne Bouchard

Il est difficile de formuler une définition de la « reconstitution historique ». Ici comme en Europe, les gens qui pratiquent ce passe-temps cherchent à le définir. Nous vous proposons donc un survol de son historique, de ses principales variantes et de son évolution au Québec.

QU'EST-CE QU'UN LOISIR HISTORIQUE?

Le loisir historique est une catégorie de passe-temps qui a pour but le divertissement avec un thème relié de près ou de loin à l'histoire. Cela va de la visite d'un musée à un *party* costumé à thème d'époque, en passant par la construction de modèles réduits, la recherche généalogique, sans oublier la reconstitution et l'évocation historiques. Pour ces deux derniers, les participants cherchent à revivre l'ambiance d'une époque donnée. C'est ainsi qu'on devient un soldat de 1944 sur le front de Normandie en train de faire une patrouille de nuit ou qu'on cuisine dans un âtre des recettes de la Nouvelle-France. Bien sûr, le tout selon l'époque choisie par le groupe dont on fait partie. Ces activités seront accomplies pendant des événements privés ou lors d'animations publiques.

L'ÉVOCATION HISTORIQUE

L'évocation historique permet de revivre divers aspects d'une époque avec une souplesse plus ou moins grande en ce qui a trait à l'authenticité. La créativité, l'ambiance générale et les goûts personnels peuvent même avoir priorité sur la rigueur historique. Par exemple, une paire de chaussures modernes ayant un style discret et neutre pourra être portée



Soldat du régiment de la Chaudière et travailleuse d'usine, en 1944, en présentation de type histoire vivante. (Société d'histoire In Memoriam, 2003).

avec un costume d'époque pour participer à une activité. Ce type de loisir est, de ce fait, accessible à un grand nombre de personnes.

LA RECONSTITUTION HISTORIQUE

Pour le néophyte, il est parfois difficile de faire la différence entre évocation et reconstitution, surtout que les mots mêmes sont souvent utilisés à tort. La reconstitution est un peu la version intense de l'évocation. Ici, l'ambiance ne suffit pas, il faut aller plus loin. On vise toujours le plus haut degré d'authenticité, peu importe son confort, ses habitudes modernes et ses goûts personnels. La reconstitution demande des connaissances intellectuelles solides appuyées par des références pertinentes

et une culture matérielle reproduite avec fidélité. Ici, même les sous-vêtements seront d'époque.

SON ÉVOLUTION AU QUÉBEC

Depuis que l'Homme existe, il s'est plu à festoyer en se métamorphosant. À titre d'exemple, on peut penser ici aux bals masqués du XVIII^e siècle. Il arriva aussi que pour des besoins ludiques ou éducatifs, on recréa des batailles notoires ou la vie de personnages célèbres. Ce furent les premières reconstitutions historiques. Plus tard, au milieu du XIX^e siècle, on commença à s'intéresser à l'histoire d'une façon qui ressemble à la nôtre. L'archéologie, l'ethnologie et autres sciences connexes prirent leur envol. On publia maints ouvrages sur ces sujets. L'élite,

nourrie à cette culture, organisait des réceptions à thématique historique où le menu et l'habillement des convives se voulaient antique, médiéval ou baroque. Un exemple intéressant est le bal costumé donné au Château Ramezay, le 18 janvier 1898, dont les collections du Musée McCord possèdent plusieurs photographies des participants dans leur tenue d'époque. Puis, le XX^e siècle amena le développement des commémorations avec costumes et spectacles, rappelant la vie d'autrefois. Nous pouvons, par exemple, penser ici au 300^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec, en 1908, où l'on tint des prestations costumées en lien avec l'histoire de la ville.

Ces manifestations historiques se limitèrent à des organisations festives où le public était invité à titre de spectateur plus ou moins passif. Au cours des années 1960 et 1970, tant en Europe qu'en Amérique, une nouvelle forme de ces manifestations commença à voir le jour. Non seulement le public y assistait, mais il pouvait aussi y participer. Les premières associations de reconstitution et d'évocation historiques voyaient le jour. Le spectateur pouvait dorénavant être un acteur de l'histoire.

À la même époque, au Québec, c'était les compagnies de danse folklorique qui avaient la cote. Après les débuts florissants des années 1940 et 1950, les années 1970 et 1980 en virent l'apogée. Il fallut attendre la fin des années 1980 et le début des années 1990 pour voir la fondation des premiers groupes de reconstitution et d'évocation historiques au Québec.

Au début des années 1990, il y avait moins de cinq associations de reconstitution historique au Québec; en 2007, il en existait environ une quinzaine couvrant des thématiques allant du Moyen Âge à la Seconde Guerre mondiale. Si on ajoutait à cela les groupes d'évocation historique, le total avoisinait la cinquantaine. Environ 80 à 90 % de ces associations étaient alors axées sur la période médiévale. Les autres se partageaient les 10 à 20 % restants.



Archéologie expérimentale de la réparation d'une chaussure comme en 1750. (Société d'histoire In Memoriam, 2013).

Aujourd'hui, en 2013, la popularité de la thématique du Moyen Âge décline au profit des XVIII^e et XIX^e siècles. On voit aussi poindre d'autres types d'animations qui ne sont pas nécessairement pratiquées dans une optique de reconstitution ou même d'évocation. Ainsi, en marge de la reconstitution, une troisième catégorie connaît un certain engouement – un peu à la manière de ces groupes d'évocation médiévale qui, durant les années 1990, amalgamèrent à leur univers un volet fantastique. Nous parlons ici de la croissance d'activités gravitant autour du monde des pirates (XVII^e-XVIII^e siècles) ou encore, celles s'inspirant du *steampunk* (courant littéraire), sans que cela n'engendre pour autant une crois-

sance de la reconstitution en tant que telle. Alors qu'en Europe, la reconstitution prend un tournant de plus en plus historique et rigoureux, ici, au Québec, il semble que l'authenticité ne soit pas le premier critère retenu, un grand nombre d'adeptes lui préférant un cadre et des références empruntant au genre fantastique. Malgré cet engouement pour l'imaginaire, quelques groupes peuvent néanmoins revendiquer le titre d'évocateurs ou de reconstituteurs. Parmi cette panoplie d'associations, il y a plusieurs versions d'interprétation et divers degrés d'authenticité. Pour qui désire pratiquer un de ces loisirs, il existe autant d'occasions que parmi les organisations sportives ou artistiques.

ANIMATION ET EXPÉRIMENTATION

Il convient de rappeler que l'évocation historique est avant tout un loisir qui a pour but le divertissement, puisque l'authenticité n'est pas l'objectif premier et que les compromis et les adaptations ne nuisent pas à sa réalisation. Elle pourra donc être avantageusement utilisée pour réaliser des animations ludiques dans le cadre de divers festivals. Quant à la reconstitution proprement dite, bien que son objectif soit également de divertir, son approche plus intense lui permet d'ajouter un aspect éducatif indispensable à ses prestations publiques. D'ailleurs, plusieurs historiens et ethnologues européens ont découvert dans ce loisir une autre façon de comprendre et d'expérimenter leurs théories. C'est ainsi que, depuis une dizaine d'années, le milieu muséal européen et certains festivals cherchent de plus en plus à aménager des lieux afin d'accueillir des reconstituteurs de haut niveau qui se livrent à des animations continues 24 heures sur 24. Au Québec, cette pratique et cet intérêt de la part des professionnels du milieu muséal restent très marginaux. On continue de voir les reconstituteurs ainsi que les évocateurs comme de simples animateurs de rue, voire comme des comédiens ou des figurants.

Les groupes d'évocation et de reconstitution peuvent ajouter des volets à leur représentation comme l'animation historique, l'histoire vivante, l'archéologie et l'ethnologie expérimentale. L'animation historique consiste à divertir un public à l'aide d'un thème, souvent avec des saynètes prévues à des heures précises. Quant à l'histoire vivante, elle se manifeste plutôt par une approche de type démonstration ou présentation d'un métier, d'un art, d'une technique, voire simplement par l'utilisation d'une série d'objets d'époque ou de thèmes ciblés. Pour ce qui est de l'archéologie expérimentale, elle travaille sur la démarche scientifique et la technique de reproduction d'un travail ou d'un objet précis. L'ethnologie expérimentale, quant à



Photographie d'une évocation historique des années 1180, en France. (Châtellenie de Roches-en-Vallons, 1997).

elle, touche la reproduction des mœurs et du mode de vie d'un peuple à une époque donnée. Ces spécialisations ont vu le jour dans les années 1970-1980, et certains groupes décident de plus en plus de les ajouter à leurs prestations, une tendance qui s'observe depuis la fin des années 1990 et le début des années 2000. Plusieurs musées utilisent certains de ces outils de communication au sein de leur institution. Cela dit, il faut noter que l'approche d'un guide et celle d'un reconstituteur ne seront pas les mêmes, le guide ayant appris ses informations sur papier en vue de les communiquer dans le cadre de son emploi, alors que le reconstituteur, les a aussi apprises, mais surtout bien souvent mises en pratique, dans un contexte de reconstitution, une dimension qui ajoute un supplément d'âme lors des échanges avec le public. Au Québec, l'évocation est davantage connue, tandis que la reconstitution

demeure relativement marginale, ce qui a pour effet que les festivals ne sont pas toujours convaincus de son potentiel d'animation, et que les musées sont peu enclins à les ajouter à leur muséographie, n'étant pas suffisamment au fait de leur valeur éducative. Il en va de même pour l'archéologie et l'ethnologie expérimentales, qui demeurent pratiquement inconnues.

Du côté du public, la plupart des gens ignorent que ce loisir pourrait leur être accessible. Au-delà des technologies virtuelles omniprésentes, l'évocation et la reconstitution offrent des milieux propices pour découvrir l'histoire et se cultiver autrement que devant un écran ou les pages d'un livre. Le sport n'étant pas à la portée de tout le monde, c'est une autre façon de bouger et d'interagir avec ses semblables.

La reconstitution et l'évocation gagneraient à être mieux connues, car il paraît évident que le Québec demeure en cette matière un terrain en friche. Ainsi, il reste à espérer que la population saura s'ouvrir davantage aux divers types de loisirs historiques et aux autres outils de communication liés à la connaissance de son passé. ■

Evelyne Bouchard est fondatrice et directrice de la Société d'histoire In Memoriam.



Reconstitution historique de la vie dans les tranchées françaises, en 1917. (Société d'histoire In Memoriam, 2012).

LE RÔLE DU CAPITAINE JEAN-BAPTISTE BÉLANGER DANS LA TRAGÉDIE DE L'*EMPRESS OF IRELAND*

Est-ce parce que je lui avais posé beaucoup de questions sur sa jeunesse que j'ai reçu de ma grand-maman Ada, fille du capitaine Jean-Baptiste Bélanger, mère de mon père J. Oscar Houde (1906-1978), un *scrapbook* tapissé entre autres de coupures de journaux relatant la tragédie de l'*Empress of Ireland* et les exploits du capitaine cette nuit du 29 mai 1914? J'ai aussi reçu de mon père quatre feuilles de papier oignon dactylographiées (plus une transcription de ces mêmes quatre feuilles sur papier ordinaire). Ces huit documents contiennent un curriculum vitae du capitaine, rédigé en français sur une page et sa version des événements, rédigée en anglais sur trois pages et signée de sa main, en date du 9 juillet 1914. Les feuillets sont pliés en trois, comme une lettre, et au dos on peut lire, de la même calligraphie que celle de la signature des feuilles de papier oignon :

« Oscar Houde

Souvenir de grand-papa J.-B. Bélanger »

Le capitaine Jean-Baptiste a donc donné à son petit-fils, Oscar, une copie de sa déposition basée sur un extrait du journal de bord rédigé par Amédée Caron qui relate d'heure en heure les allées et venues de l'*Eureka*, et suivie de son propre récit. Nous avons là une source fort intéressante de première main.

Le capitaine Jean-Baptiste Bélanger avait passé treize ans de sa vie, soit de 1896 à 1910, à bord du *Savoy*, à faire la navette entre Québec et l'île d'Anticosti, assurant le ravitaillement de l'île, propriété de M. Henri Menier (1853-1913). Il avait été affecté à cette tâche par le ministre de la Marine et des Pêcheries, à la demande de M. Menier. En 1910, il avait été transféré



Capitaine Jean-Baptiste Bélanger (1852-1924), commandant, de 1896 à 1910, du vapeur *Le Savoy* qui appartenait à Henri Menier, propriétaire de l'île d'Anticosti, puis de 1910 à 1915, du vapeur *Eureka*, qu'il pilotait la nuit du naufrage. Photographie (1901). (Archives de l'auteur).

par ordre du même ministère, comme commandant du C.G.E. *Eureka* où il resta jusqu'en 1915 : il occupait donc ce poste au moment du drame. De 1915 à 1918, il sera pilote du *Lady Evelyn*. Né le 1^{er} janvier 1852 à l'Anse-à-Gilles, comté de l'Islet, Jean-Baptiste avait grandi dans l'amour des bateaux et du fleuve, son père étant constructeur de bateaux à voiles. Il mourra à Québec le 6 septembre 1924, soit dix ans après la tragédie, à l'âge de

72 ans. Navigateur expérimenté, il avait 62 ans lors de la nuit fatidique.

L'*Empress of Ireland* avait quitté le port de Québec le 28 mai, à 16 h 30, en route pour Liverpool, ayant à sa tête le capitaine Henry George Kendall, 39 ans. Comme d'habitude, à cause de la grande difficulté à manœuvrer sur les eaux du Saint-Laurent entre Québec et Pointe-au-Père, le pilote Adélarde Bernier avait commandé l'*Empress of Ireland* depuis Québec. À cette époque, comme aujourd'hui, tous les navires qui remontaient ou descendaient le fleuve devaient compter sur l'expertise d'un pilote. À l'embarquement ou au débarquement, il fallait nécessairement ralentir les moteurs au large de Pointe-au-Père. La nuit du 29 mai, à 1 h 20 : le pilote Bernier débarque de l'*Empress of Ireland* et monte à bord du remorqueur *Eureka* commandé par le capitaine Bélanger, à quelques milles de Pointe-au-Père; ils mettent pied à terre à 1 h 30. L'*Eureka*, accosté au quai de Pointe-au-Père, est toujours en marche.

Le télégraphiste de Pointe-au-Père, John McWilliam, a reçu le S.O.S. provenant de l'*Empress of Ireland* et il a relayé l'information à l'opérateur de la station, qui a prévenu le capitaine Bélanger : « J'ai été immédiatement appelé par téléphone par M. Whiteside, gérant de la station Marconi et par M. J. McWilliam, agent de la Steamship, qui m'ont tous les deux dit : "Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous de porter secours à l'*Empress of Ireland*, car il coule." » (document du capitaine Bélanger, 9 juillet 1914). Le *Lady Evelyn*, commandé par le capitaine Pouliot, partira de Rimouski et sera le deuxième steamer à arriver sur les lieux. Aussitôt

averti, le capitaine Bélanger se dirige à l'endroit où l'*Empress of Ireland* a coulé.

« Immédiatement j'ai largué les amarres et avec toute la vitesse dont mon bateau est capable, descendant mes chaloupes de sauvetage pendant les déplacements; je ne pouvais voir aucune lumière quand je suis parti, mais environ quinze (15) minutes plus tard, je pouvais voir le S.S. *Storstad*, alors que le jour perçait, sa proue au sud, et pas d'*Empress* en vue, mais des débris; il m'a fallu environ quarante (40) minutes pour atteindre l'endroit; en arrivant là, j'ai vu quatre (4) chaloupes, une chaloupe pliante que j'ai abordée immédiatement, quelques chaloupes pleines, quelques-unes partiellement remplies, quelques-unes vides et renversées et j'ai vu des corps morts flottant et d'autres coulant... Mes chaloupes furent immédiatement mises à l'eau et nous avons fait le sauvetage en sortant de l'eau femmes, hommes et enfants qui n'étaient pas morts. ». Le capitaine poursuit : « J'ai recueilli à bord environ 150 survivants qui étaient dans les chaloupes et dans l'eau, et quelques personnes qui étaient mortes dans les chaloupes; aucun autre survivant n'était en vue quand nous avons pris la direction du quai de Pointe-au-Père, où j'ai été avisé qu'il serait mieux de les transporter tous au quai de Rimouski où de l'assistance médicale, de l'hébergement et des correspondances de train seraient disponibles; et que des médecins allaient les rencontrer dès leur arrivée, ayant été prévenus par téléphone. Je me suis immédiatement dirigé vers le quai de Rimouski où je suis arrivé à 5,15 Am; les médecins attendaient et nous les avons tous débarqués, au quai de Rimouski [...] »

Après avoir laissé les passagers recueillis aux médecins de Rimouski, il repart de là à 6 h 40 pour se rendre le long du *Storstad*, non sans faire un arrêt au quai de Pointe-au-Père, arrêt consigné par Amédée Caron qui inscrit le départ de ce quai à 7 h 20 et note que le temps est bon et que la mer est calme. Il recueille huit cadavres et deux chaloupes de l'*Em-*



Le capitaine Jean-Baptiste Bélanger commande le C.G.E. *Eureka* de 1910 à 1915. (Archives privées).

press of Ireland. Il scrute les eaux, mais l'*Eureka* ne trouve que des cadavres. De ce deuxième voyage, le capitaine Bélanger ramène 48 cadavres qu'il dépose au quai de Rimouski à 14 h 35.

L'*Eureka* quitte le quai de Rimouski à 16 h 50 et se dirige pour la troisième fois vers les lieux du naufrage. Il fait un arrêt au quai de Pointe-au-Père à 17 h 15 d'où il repart quinze minutes plus tard. Il revient au quai de Rimouski à 20 h 50, ayant un seul cadavre à bord. Reparti dix minutes après son arrivée, soit à 21 h, il est de nouveau au quai de Pointe-au-Père à 21 h 15 qu'il quittera cinq minutes plus tard.

Il reviendra au quai de Pointe-au-Père à 22 h. Là se terminent les extraits du journal de bord du capitaine Bélanger, ce 9 juillet 1914. Le capitaine note qu'il a trouvé 1 097 \$ dans les poches des naufragés, montant remis à qui de droit. Par ailleurs, le journal *L'Événement* du 29 mai avait dressé une liste des noms des passagers sauvés par ses efforts et ceux de son équipage : parmi ceux-ci, on compte la capitaine de l'*Empress of Ireland* (Kendall), le principal agent de bord (Gaade), le maître de quart (O.S. Murphy), un cuisinier, les deux opérateurs du sans-fil, un garçon de chambre et plusieurs dizaines de passagers.

On sait que l'*Empress of Ireland* a sombré quatorze minutes après la collision avec le *Storstad* et que plus de 1 000 personnes ont péri. Les journaux de l'époque ont souligné le courage, le sang-froid et le dévouement du capitaine Bélanger : « Le capitaine Bélanger s'est prodigué pour les rescapés. Lui et son équipage se sont privés de tout. Le soir de la première journée passée à recueillir les naufragés, il ne restait plus rien sur l'*Eureka*, ni une bouchée de nourriture, ni un morceau de linge. Le capitaine Bélanger avait donné lui-même toute sa garde-robe. Pendant près de 36 heures, il ne dormit pas et, quand tous les rescapés furent ramenés à terre, il fallut recommencer au large les macabres voyages à la recherche des cadavres. Nous n'avancions pas trop en disant que le capitaine Bélanger s'est montré en cette occasion un vrai héros, héros au véritable héroïsme, qui se prodigue sans aucun ménagement [...] » Dans la notice nécrologique de J.-B. Bélanger, en septembre 1924, le journaliste rappellera que « Le lendemain du naufrage, le juge Ireland de la Cour suprême des États-Unis et les autorités du Canadien Pacifique lui exprimaient en termes très éloquents leur appréciation pour ce sauvetage. La déclaration de la guerre l'empêcha d'être décoré. » (*L'Action catholique*, 8 septembre 1924). Une tragédie allait succéder à une autre. L'histoire de l'*Empress of Ireland* n'était plus sur toutes les lèvres. Cent ans plus tard, le rôle du capitaine Bélanger dans la tragédie de l'*Empress of Ireland* peut enfin être souligné. ■

Renée Houde, Ph. D.

Pour en savoir plus :

L'Événement, le *Progrès du Golfe*, le *Soleil*, 29 mai 1914 et les jours suivants.

L'Action catholique, 8 septembre 1924.

Témoignage du capitaine J.-B. Bélanger, 4 feuilles, 9 juillet 1914. Document inédit et original, traduction Renée Houde, propriété de l'auteur de ce texte. Tous droits réservés.

UN PARCOURS PARSEMÉ D'INNOVATIONS

LES ÉDITIONS DU SEPTENTRION

1998-2013

Au tournant des années 2000, Septentrion est dotée d'assises financières stables grâce au succès de la série *Histoire populaire du Québec* de Jacques Lacoursière. Bien que la maison d'édition se soit taillée une réputation enviable dans le milieu de l'histoire au Québec, elle demeure une petite entreprise principalement formée de contractuels et de passionnés qui y consacrent fins de journée et fins de semaine. L'équipe est restreinte et plusieurs membres des familles Vaugeois et Deschênes sont sollicités. Marie-France Vaugeois s'occupe de la comptabilité

alors que Solange Deschênes se charge de la révision linguistique et que son frère Jude traduit certains manuscrits de l'anglais au français. L'arrivée de Gilles Herman au sein de la petite maison d'édition constitue cependant un tournant dans l'histoire de Septentrion. Pourtant, rien ne le prédisposait à œuvrer dans ce milieu. Né en Belgique et ingénieur nucléaire de formation, il s'installe au Québec pour rejoindre sa conjointe – Marie-Hélène Vaugeois – mais ne peut pas adhérer à l'Ordre des ingénieurs du Québec puisque son diplôme n'est pas reconnu. Devant le découragement de son gendre pour les formalités à venir, Denis Vaugeois lui propose de donner un coup de main au fonctionnement informatique de Mélomag, boutique de musique et de revues qu'il a acquise.



La publication de certains livres des éditions du Septentrion a donné lieu à des collaborations particulièrement prestigieuses qui ont laissé de vifs souvenirs au sein de l'équipe. C'est notamment le cas de l'ouvrage *La mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814* (2007) qui a amené la maison d'édition à puiser dans les collections de la Library of Congress, de la Bibliothèque nationale de France et dans celles du Vatican. On voit ci-dessus Gilles Herman en train de numéroter à la main les éditions de luxe de cet atlas. (Photo : Sophie Imbeault).

Selon Vaugeois, tout se met alors à fonctionner miraculeusement bien! Herman est par la suite appelé à fusionner les systèmes de gestion d'édition et de comptabilité de Septentrion et acquiert par le fait même une fine connaissance du fonctionnement de l'entreprise tout en s'initiant aux rouages du milieu de l'édition. Fort de cette expérience, Herman devient ensuite chargé de projets. Denis Vaugeois lui confie d'abord la direction de projets en lien avec son parcours personnel telle la révision de manuscrits sur l'histoire de l'immigration et de la Belgique. À l'été 2000, Vaugeois entreprend, avec son concours, une refonte complète de *Canada-Québec, 1534-2010*. En fait, Gilles Herman fait un cours intensif d'histoire du Québec. Progressivement, il dirige de plus en plus de projets en

histoire. Quelques années plus tard, Vaugeois lui cède la direction des éditions du Septentrion. S'il se garde d'abord des actions pour s'assurer de la pérennité de son œuvre, Vaugeois les délaisse cependant rapidement pour remettre le plein contrôle de sa compagnie à son gendre.

Au cours des années suivantes, l'équipe se rajeunit et s'agrandit. En 2005, après avoir publié un livre issu de son mémoire de maîtrise chez Septentrion, la jeune historienne Sophie Imbeault se voit proposer le poste d'éditrice par Denis Vaugeois. À la même époque, Pierre-Louis Cauchon

et Marie-Michèle Rheault se joignent à l'équipe à titre de graphiste et d'adjointe à l'édition. Septentrion s'associe tant de jeunes diplômés que, en 2009, Vaugeois, estime que la moyenne d'âge est d'un peu plus de 30 ans s'il s'en exclut.

En 2004, Septentrion innove en proposant à ses lecteurs un moteur de recherche en ligne et une version numérique de ses ouvrages. Au moment de la publication de *Patriotes et Loyalistes. Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838* de Gille Laporte, on constate que l'ouvrage de 416 pages n'a pas d'index. Denis Vaugeois fait alors indiquer à la fin du livre qu'il sera possible de faire des recherches par mots-clés via Internet afin de pallier l'absence d'index. L'équipe de Septentrion se voit donc contrainte de régler le problème rapidement. Il

faudra 24 heures à Gilles Herman pour trouver la solution. C'est ainsi que cette option sera maintenue pour l'ensemble des ouvrages numérisés. Septentrion est d'ailleurs encore un des seuls éditeurs, avec Gallimard, à offrir un tel outil. Mieux, grâce à ce moteur de recherche, la version numérique des livres est désormais disponible en ligne pour ceux qui souhaitent en faire l'acquisition. En 2010, Septentrion publie même un premier livre uniquement disponible en format numérique : *1760, les derniers jours de la Nouvelle-France*.

Parallèlement, Septentrion se remet plus activement à la publication d'ouvrages de fiction en créant la collection Hamac, à l'automne 2005. Si depuis les débuts de Septentrion Denis Vaugeois s'était donné comme mission de faire découvrir de nouveaux auteurs et d'en publier au moins un par année, peu étaient parvenus à se faire connaître du grand public puisque la maison d'édition était trop associée à l'histoire. Toutefois, avec la création de cette division dont le nom d'origine amérindienne évoque la détente, plu-



Depuis ses débuts, Septentrion peut compter sur l'appui de Jacques Lacoursière. Lorsqu'il animait l'émission radiophonique *J'ai souvenir encore*, il profitait fréquemment de cette tribune pour faire connaître à ses auditeurs plusieurs livres publiés chez Septentrion. En 2008, il publie le cinquième tome de sa série *Histoire populaire du Québec*. On le voit d'ailleurs ici en train de réviser le manuscrit en compagnie de Denis Vaugeois dans les bureaux de Septentrion. (Photo : Sophie Imbeault).

sieurs ouvrages connaissent un bon succès. C'est entre autres le cas des *Chroniques d'une mère indigne* de Caroline Allard (2007 et 2009) qui se vendent à plus de 25 000 exemplaires. En 2008, avec l'arrivée d'Éric Simard – lui-même auteur et ancien libraire – à la tête de cette collection, Hamac prend un nouvel

envol et publie depuis de trois à cinq titres par année.

De nos jours, Septentrion est l'une des maisons d'édition les plus dynamiques au Québec. En plus de publier plus d'une trentaine d'ouvrages par année, Septentrion s'engage activement dans le milieu du livre. Gilles Herman préside le comité de l'édition numérique au sein de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) alors que Sophie Imbeault siège sur le conseil d'administration de l'organisme. Au cours des derniers mois, plusieurs membres de l'équipe ont participé à la commission parlementaire sur la réglementation du prix de vente au public des livres neufs imprimés et numériques. Septentrion est donc loin de se contenter de simplement

éditer des livres. À l'occasion de ses 25 ans, Septentrion a d'ailleurs le cœur à la fête et organise toute une série d'activités. La prochaine année s'annonce festive et pleine de nouvelles publications intéressantes. ■

Alex Tremblay

MÉDAILLES

LA MÉDAILLE ULRIC-JOSEPH TESSIER

La médaille Ulric-Joseph Tessier, en plus d'être très belle, soulignait l'excellence à la faculté de droit de l'Université Laval.

Ulric-Joseph Tessier, fils du marchand Michel Tessier et de Mariane Perrault, est né à Québec le 3 mai 1817. Après ses études au Petit Séminaire de Québec et son apprentissage du droit chez

M^e Hector-Simon Huot, il est admis au barreau, en 1839. Pratiquant au sein de l'étude Tessier, Hamel, Tessier, il enseigne en plus la procédure civile à la faculté de droit de l'Université Laval de 1855 à 1892. Il est doyen de 1873 à 1892 et membre du Conseil de l'Université de 1858 à 1892. Il y obtient un doctorat en droit en 1855. Il est fait conseiller de la

reine en 1863. Membre-fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, il en est le secrétaire-archiviste en 1847. Parallèlement, il fait aussi carrière dans le domaine des affaires à une époque où peu de francophones y atteignent les sommets. Il est cofondateur et premier président de la Banque Nationale (qui, après sa fusion en 1924, avec la

Banque d'Hochelaga, devient la Banque Canadienne Nationale, qui à son tour fusionnera avec la Banque Provinciale du Canada pour devenir l'actuelle Banque Nationale du Canada). Ulric-Joseph Tessier est directeur de la Caisse d'économie de Notre-Dame de Québec (qui deviendra, en 1944, la Banque d'économie de Québec) de 1871 à 1892, après en avoir été le président honoraire de 1859 à 1862.

et Jules Tessier, auront à leur tour une carrière politique importante. Le doyen Tessier, voulant encourager l'excellence et le goût de l'effort durant les études, crée, en 1877, un prix portant son nom et doté de deux bourses, l'une de 30 \$ et l'autre de 20 \$. Le prix Tessier est attribué annuellement par la faculté de droit de l'Université Laval aux deux étudiants qui ont obtenu les meilleures notes au cours de

entouré de son nom. Le centre du revers est vierge de façon à y graver le nom du récipiendaire, entouré d'une guirlande de feuilles d'érables (Leroux, n° 1854A, Breton, n° 140)

La médaille est signée A. Genest. Il s'agit du graveur Pierre-Marie-Alphonse Genest, né le 31 juillet 1844, à Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy. Après des études au collège de Sainte-Thérèse, il enseigne le dessin au Collège de

Lévis jusqu'en 1872, pour devenir ensuite fonctionnaire au département des Terres et Forêts du gouvernement du Québec. En 1874, il est admis à la Corporation des arpenteurs-géomètres de la province de Québec.

Pour des raisons de santé, il séjourne à Paris de décembre 1884 à août 1886. Il en profite pour se perfectionner en peinture à l'atelier d'A.E. Carolus-Duran (Charles-Auguste-Émile Durand)

et en sculpture chez Félix-Paul Jobbé-Duval. À son retour, il expose au parlement quatre médaillons, *La Patrie*, *L'Histoire*, *La Religion*, et *La Poésie*, qui furent probablement présentés à l'Exposition coloniale de Londres et à l'Académie canadienne, en 1886. L'année suivante, il remporte le premier prix à l'Exposition provinciale de Québec. Il se partage entre sa profession comme fonctionnaire et son art lors de ses moments de loisirs. En 1900, il envoie une vitrine de médailles ainsi que deux bas-reliefs pour l'Exposition universelle de Paris. Il a réalisé un buste d'Octave Crémazie et signe, en 1887, avec Louis Bottée, la médaille du lieutenant-gouverneur Auguste-Réal Angers. Il décède à Québec, le 13 septembre 1901. ■

Denis Racine, AIG



Avers et revers de la médaille Ulric-Joseph Tessier, 1889. (Collection privée).

Enfin, il est attiré par la politique. Conseiller municipal de la Ville de Québec de 1846 à 1853, il deviendra maire de 1853 à 1854. Élu député de Portneuf, en 1851, il ne se représente pas en 1854. En 1858, il est élu conseiller législatif de la division du Golfe et le restera jusqu'à l'avènement de la Confédération, en 1867. Il est commissaire des Travaux publics du Canada-Uni de 1862 à 1863 et préside le Conseil législatif de 1863 à 1867. Nommé sénateur, en 1867, il démissionne en 1873 lorsqu'il accède à la magistrature à la Cour supérieure. De 1875 à 1891, il est juge de la Cour du banc de la reine. Il décède à Québec, le 7 avril 1892. Il avait épousé, en 1847, Marguerite-Adèle Kelly. Ses fils, Auguste

leurs trois ans d'études. Le prix n'est pas remis de 1885 à 1888. En 1889, il est remplacé par une médaille qui porte son nom, l'une en argent et l'autre en bronze. Les premiers étudiants à la recevoir sont Louis-Alexandre Taschereau (qui deviendra premier ministre du Québec) et Thomas Lefebvre. À son décès, en 1892, ses héritiers continuent par une fondation, en sa mémoire, l'octroi de la médaille jusqu'en 1962. Les derniers récipiendaires sont René Dussault (qui deviendra juge à la Cour d'appel du Québec) et Jacques LeMay. Les médailles en argent et en bronze ont un diamètre de 50 mm. La première a un poids de 56,8 grammes. L'avers présente un portrait de profil de Tessier

LE PATRIMOINE ET LE TOURNANT ENVIRONNEMENTAL

Il est aujourd'hui courant d'évoquer les notions de développement durable, de ville verte ou neutre et d'éco-quartier dans la gestion et les pratiques urbanistiques. Ces quelques exemples – et ils pourraient être plus nombreux – illustrent la volonté d'une action des professionnels de l'aménagement et des décideurs publics, toujours à la recherche de solutions pour relever les défis que pose l'urbanisation en ce début du XXI^e siècle. L'idée générale est d'assurer un développement économique et social cohérent sans hypothéquer la capacité des générations futures de le faire à leur tour. La protection de l'environnement est, dans ce schéma, un enjeu extrêmement important et

interdépendant de toute pratique. Ces manières de penser la ville apparaissent comme une alternative pertinente et porteuse d'avenir.

Dans ce plan qui vise l'harmonie entre environnement et développement, il est légitime de se demander quelle place sera réservée au patrimoine. N'est-il pas, justement, en train de perdre l'ascendance qu'il avait su conquérir depuis une trentaine d'années? Après avoir connu une croissance typologique impressionnante, s'est-il délité à force d'une trop grande inclusion? On sait que le monument historique a été, le premier, considéré comme artéfact à conserver au cœur des villes. Rapidement, la notion d'arrondissement histo-

rique a été introduite pour pallier une protection inadéquate et pour couvrir un territoire, souvent le noyau de la ville ancienne avec ses bâtiments, mais aussi la trame de rues et le mode d'implantation. Encore trop restreinte, puisque seulement une dizaine d'arrondissements ont été constitués au Québec essentiellement entre 1963 et 1975, l'utilisation de cette notion n'a pu contrer une vision de la ville basée sur la rente foncière. Enfin, la notion de patrimoine urbain, sans avoir un statut juridique au même titre que les deux premières notions, est ainsi venue élargir la vision de la ville à protéger et, partant, à aménager.

À partir des années 1980, l'urbanisme à dimension patrimoniale, c'est-à-dire un

Sur le bord du canal de Lachine, les grues s'élèvent pour la reconstruction du quartier Griffintown. Un panneau publicitaire annonce qu'il sera possible de « vivre ici ».
(Photo : Marianne Charland).



mode d'intervention sensible aux legs de la ville ancienne, a posé les bases d'une nouvelle façon de faire. Certes, certains principes de l'urbanisme progressiste ont continué d'influencer nombre d'interventions, surtout dans le domaine du transport, mais le germe était semé. Dans ce contexte, la notion de patrimoine a continué sa formidable expansion. Le petit patrimoine, témoin de l'ordinaire, jusqu'aux traces toutes récentes de l'architecture moderne ont contribué à transformer la vision du cadre bâti ancien. Un pas de plus a été franchi en intégrant la nature au sein d'un patrimoine vert. Ce fut ensuite le tour de l'environnement, au sens large du terme, avec les concepts de paysage humanisé et de paysage culturel. Les pratiques reliées à l'immatériel ont également coloré la notion de patrimoine urbain et, ultimement, de l'aménage-

ment. Le patrimoine, on le voit bien, se posait en conquérant.

Aujourd'hui, la question se pose différemment. Certes, la Loi sur le patrimoine culturel a renouvelé l'ancienne législation qui avait 40 ans d'usure. Surtout, le patrimoine est désormais bien intégré dans les schémas d'aménagement et de développement et les plans d'urbanisme. Toutefois, de nouvelles priorités de développement viennent remettre en cause la place du patrimoine dans l'aménagement. La suggestion de densifier les centres urbains en est un bon exemple. Dans une volonté de contrer l'étalement urbain, il est proposé de construire en hauteur et ainsi de maximiser l'occupation du sol. À Montréal, le redéveloppement du quartier Griffintown est en train de se faire au nom de ce principe. Profitant de la proximité du centre-ville et du canal de Lachine, les immeubles d'ha-

bitation poussent les uns à la suite des autres. Les qualités patrimoniales du site, pourtant valorisées par de nombreux groupes et individus, ont été réduites à quelques bâtiments emblématiques, à quelques monuments aurait-on dit à une autre époque. La notion de patrimoine semble en effet se contracter dans une sorte de retour du balancier. S'il est possible de s'interroger sur les raisons politiques sous-jacentes à ce dossier, il n'en demeure pas moins que la sauvegarde du patrimoine s'est vue déclassée au nom d'un autre principe. Assistons-nous à la graduelle perte d'influence du patrimoine dans la sphère publique? Il sera fort intéressant de suivre les prochains débats dans nos centres urbains. ■

Martin Drouin, professeur
Département d'études urbaines et
touristiques, ESQ UQAM



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC
(fondée en 1937)

FIER PASSÉ OBLIGE

- ↪ pour **RECEVOIR** régulièrement des publications de haute qualité
 - le bulletin *Québecensia*
 - le Calendrier des vues anciennes de Québec
 - la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)
- ↪ pour **RENCONTRER** d'autres passionnés de l'histoire
- ↪ pour **ASSISTER** gratuitement aux activités organisées par la SHQ
 - les conférences publiques
 - les expositions présentées par la Société historique
- ↪ pour **PROFITER** de notre centre de documentation
- ↪ pour **BÉNÉFICIER** d'un tarif préférentiel
 - sur le prix courant de nos publications
 - sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8
téléphone: 418-694-1020 poste 256
courriel: shq1@bellnet.ca
www.societehistoriquedequebec.qc.ca

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur



Suivez-nous sur
facebook 

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS



Paul Cézanne (1839-1906). *L'Estaque*, 1879-83. Huile sur toile. (Museum of Modern Art, New York, The William S. Paley Collection, 716.1959).

UN AMÉRICAIN À PARIS

Septembre 1935. William Samuel Paley et son épouse jouent aux touristes dans Paris. Comme beaucoup de nouveaux riches américains, ils viennent y prendre leur bain annuel de culture. Ce jour-là, ils ont rendez-vous avec le fils du peintre Paul Cézanne qui gère l'héritage laissé par son père après sa mort, en 1906. Quelques heures plus tard, Paley rejoint son hôtel avec, sous le bras, une toile intitulée *Portrait de*

l'artiste au chapeau de paille. À la fin de la même année, il fait l'acquisition d'une deuxième œuvre de Cézanne, *L'Estaque*, et d'un fusain de grande dimension réalisé par Edgard Degas, en 1905, *Deux danseuses*. Ainsi débute la prestigieuse collection William S. Paley que le Musée national des beaux-arts du Québec donne à voir jusqu'au 16 février 2014. Une exposition au terme de laquelle on se demande si la notoriété actuelle de la

peinture française de la fin du XIX^e/début du XX^e siècle n'est pas tributaire du développement du capitalisme américain à la même époque.

Les millionnaires américains, héritiers de la révolution industrielle, vont manifester une fascination pour la peinture française, particulièrement celle qui se développe à partir de 1850. En 1928, William S. Paley crée l'empire médiatique Columbia Broadcasting System

dont il sera le président jusqu'en 1966. Sa collection d'œuvres postimpressionnistes et modernes est aujourd'hui un des fleurons du Museum of Modern Art de New York. Potter Palmer est devenu richissime en spéculant sur les tissus en coton durant la guerre de Sécession. En 1900, il possède déjà plus de 100 toiles de Claude Monet qui feront plus tard la gloire de l'Art Institute of Chicago. Clari-bel et Etta Cone viennent d'une famille d'émigrants juifs qui connaît le succès dans l'industrie alimentaire. Lors de leurs voyages en Europe à partir de 1901, les deux sœurs achètent de nombreuses toiles d'Henri Matisse qui sont aujourd'hui au Baltimore Art Museum. La palme revient cependant à Albert Barnes qui fit fortune dans le domaine pharmaceutique. Une partie de sa collection de 4 500 œuvres – qui comprend entre autres 181 Renoir, 69 Cézanne, 59 Matisse, 49 Picasso – est exposée au Albert Coombs Barnes Museum de Philadelphie.

Comment expliquer un tel engouement? La rivalité entre les collectionneurs a sûrement avivé le mimétisme des uns par rapport aux autres. Mais plus profondément, on peut penser que ceux-ci vont être attirés par le dynamisme et la modernité de la représentation picturale des peintres impressionnistes qui correspondent au regard américain sur le monde. Les collectionneurs vont privilégier des œuvres qui témoignent d'un nouvel ordre esthétique, tel que souhaité par Charles Baudelaire lorsqu'il écrivait : « Je voudrais des prairies teintées en rouge et des arbres peints en bleu », de la même manière que les États-Unis se définissent eux-mêmes comme la terre promise d'un nouvel ordre social et politique.

L'exposition du Musée national des beaux-arts du Québec a pour titre *Un goût pour l'art moderne*. La précision est importante. Certes, Edgar Degas, Auguste Renoir et Édouard Manet – qu'on associe à l'impressionnisme – sont présents. Mais la collection Paley fait preuve d'audace pour l'époque puisqu'on y retrouve également Paul Gauguin, André Derain,

Henri Matisse, Picasso, Joan Miró, Alberto Giacometti et Francis Bacon. Qui plus est, nombre d'œuvres retenues ont souvent été réalisées à des moments cruciaux de la vie de ces artistes. *Le germe des Areois* (1892) est une des premières œuvres d'inspiration tahitienne de Paul Gauguin. *Pont sur le Riou* (1906) d'André Derain est un des sommets de l'art fauve, *Nu aux mains jointes* (1906) de Picasso est une toile maîtresse de la période rose de ce créateur tandis que *La bouteille de marc* (1916) est une œuvre fondatrice de la peinture cubiste. *Odalisque au tambourin* (1925-1926) d'Henri Matisse est une

œuvre à la fois classique par le thème et anticonformiste par la mise en scène verticale de cette jeune femme nue qui adopte une pause lascive ne cachant rien de ses attraits.

La collection William S. Paley. Un goût pour l'art moderne séduit par sa mise en espace aérée d'œuvres tout à fait exceptionnelles. Elle nous laisse tout le temps de réfléchir à cette invitation d'Alberto Giacometti : « Voir surgir quelque chose d'inconnu, chaque jour, dans le même visage ». ■

Serge Pallascio



Hilaire Germain Edgar de Gas, dit Edgar Degas (1834-1917). *Deux danseuses*, 1905. Fusain et pastel sur papier calque. (Museum of Modern Art, New York, The William S. Paley Collection, SPC65.1990).

Anik Meunier et Jean-François Piché. *De l'idée à l'action : une histoire du syndicalisme enseignant*. (Préface de Jacques Rouillard). Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 212 p.



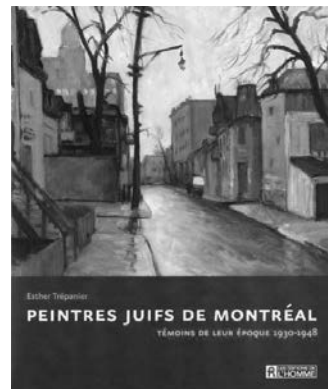
Dans cet ouvrage, Anik Meunier et Jean-François Piché, respectivement professeure en muséologie et en éducation à l'Université du Québec à Montréal et conseiller à la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), nous proposent un survol de l'histoire du syndicalisme enseignant au Québec depuis ses balbutiements, dans les années 1930, jusqu'à aujourd'hui. Ce livre se veut une synthèse de l'évolution du syndicalisme dans le monde de l'éducation et représente, en quelque sorte, une introduction à ce domaine encore peu étudié jusqu'ici.

Présenté dans un style léger et dynamique, les auteurs retracent brièvement les grandes lignes du syndicalisme enseignant en les intégrant, d'une part, aux grandes phases d'évolution des mouvements syndicaux québécois, et de l'autre, aux profondes transformations dans le monde de l'éducation au Québec dans la deuxième moitié du XX^e siècle. La thèse soutenue est que l'action syndicale a joué un rôle crucial dans l'amélioration des conditions de travail des enseignants, mais aussi et surtout, dans l'amélioration et la démocratisation de l'éducation au Québec.

Les premiers chapitres sont consacrés aux origines et aux personnages précurseurs du syndicalisme enseignant tels Laure Gaudreault et Léo Guindon, ainsi qu'à leurs revendications. Les auteurs y exposent les conditions de travail et de vie difficiles des enseignants dans les années 1920 et 1930, plus spécialement celles des enseignantes, et ils traitent des premières formes d'organisation syndicale. Ils prennent soin de mettre en lumière l'influence et l'encadrement du clergé, ainsi que les tiraillements idéologiques de ces premières organisations, qui oscillent entre l'action syndicale à proprement parler et le corporatisme. Dans les chapitres suivants, Anik Meunier et Jean-François Piché s'attardent aux transformations de l'éducation dans les années 1960-1970, ainsi qu'à l'évolution des syndicats d'enseignants, qui, comme l'ensemble des syndicats nationaux à la même époque, se déconfessionnalisent et s'orientent graduellement vers un syndicalisme plus combatif et d'inspiration marxiste (lutte des classes). Dans les derniers chapitres, ils traitent de la réorientation du syndicalisme enseignant dans les années 1980 et 1990 vers des questions d'ordre professionnel telles la lutte au décrochage scolaire et la réforme de l'éducation. Finalement, les auteurs abordent brièvement la recrudescence du militantisme syndical sous le gouvernement de Jean Charest. La force de l'ouvrage réside dans l'utilisation judicieuse de sources variées (témoignages, journaux, publications syndicales), le tout soutenu par une riche iconographie. De plus, il renferme de nombreuses informations pertinentes tel l'inventaire exhaustif des gains réalisés par les syndicats au fil des négociations. Malgré quelques carences sur le plan analytique, ainsi qu'un certain biais syndicaliste, cet ouvrage présente un portrait succinct et précis du syndicalisme enseignant et de sa contribution à l'éducation et à la société en général. Il reste un incontournable pour quiconque s'intéresse à la profession enseignante et aux questions syndicales.

Christian Belhumeur

Esther Trépanier, et al. *Peintres juifs de Montréal. Témoins de leur époque, 1930-1948*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2008, 287 p.



Ce catalogue, comprenant 200 reproductions, reprend dans une version revue et corrigée un ouvrage antérieur et peu diffusé, *Peintres juifs et modernité : Montréal, 1930-1945* (paru initialement en 1987). Les artistes regroupés sont tous des Québécois, mais la plupart d'entre eux sont nés en Europe centrale ou sont des descendants de familles originaires de cet endroit. Ces peintres ont également en commun d'être Juifs et de s'être établis à Montréal au début du siècle dernier. Ils ne sont pas « célèbres » pour le grand public, mais ils ont su capturer – chacun à leur manière – une dimension originale de la vie quotidienne montréalaise durant la première moitié du XX^e siècle. Par exemple, le peintre d'origine lithuanienne Sam Borenstein (1908-1969) a peint, en 1943, l'église Saint-Jacques (aujourd'hui intégrée à l'Université du Québec à Montréal, rue Saint-Denis) d'une manière très différente d'Adrien Hébert, « notre » peintre de la modernité (voir p. 236). Les autres toiles reproduites sont très diversifiées, toujours figuratives et colorées; leur style et leur esthétique incarnent la modernité européenne des années 1930 et sembleront fort différentes de la plupart des œuvres canadiennes de cette période. La conclusion de l'ouvrage va en ce sens en insistant sur le fait que prises globalement, ces œuvres ne sauraient être considérées comme

« un art typiquement juif », mais constituent plutôt une expression tangible de la modernité de leur temps (p. 205). De ce groupe, le plus intéressant à maints égards est sans doute Jack Beder (1910-1987), qui a peint des lieux familiers comme la rue Sherbrooke (p. 50) ou encore le carré Saint-Louis (p. 51). Cette dimension interculturelle mérite d'être soulignée et approfondie.

Comme toujours, le travail éditorial des Éditions de l'Homme est de haut niveau, avec beaucoup de reproductions offertes en couleurs et en pleine page (p. 69, 70, 71, 73, 142, 143). Le texte est généralement descriptif, l'analyse est essentiellement thématique, mais les dimensions sociales sont également abordées, surtout dans la deuxième moitié portant sur la réception des œuvres. La dernière section contient des biographies de plusieurs de ces artistes, rédigées par différents historiens de l'art. Elle constituera indéniablement une ressource très utile (p. 210-273).

Yves Laberge



Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La fierté*. Tome 1. Montréal, VLB Éditeur, 2006, 880 p.

Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La révolte*. Tome 2. Montréal, VLB Éditeur, 2007, 848 p.

Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La déroute*. Tome 3. Montréal, VLB Éditeur, 2008, 864 p.

Montréal, 1845, faubourg Sainte-Anne. Un réveil en pleine nuit pour assister sa mère dans un accouchement. La table est mise pour une saga historique grandiose.

Tout au long des trois tomes de cette série, le lecteur est convié à suivre le quotidien de deux femmes vraiment extraordinaires. Léonie, mère de famille et accoucheuse, caresse, entre autres

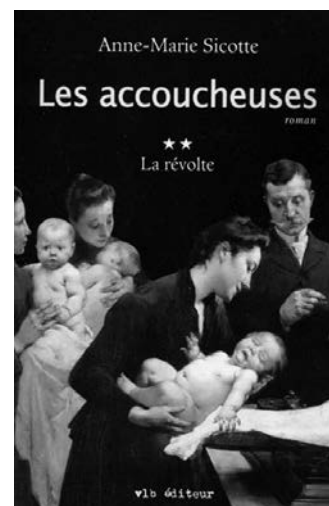


projets, la création d'une école de sages-femmes et l'ouverture d'un refuge pour jeunes filles enceintes et démunies. Flavie, seize ans, suivra d'abord les traces de sa mère et voudra aller encore plus loin. Anne-Marie Sicotte nous présente ici deux héroïnes au caractère bien trempé, vivant à une époque où le rôle des femmes est souvent limité aux tâches domestiques et à l'éducation des enfants. Au fil des pages, le lecteur sera témoin de leurs difficultés... Toutes deux, à leur manière, luttent contre les convenances du temps pour permettre aux femmes de faire leur place dans une société dominée par les hommes et par l'Église.



Léonie et Flavie devront également s'efforcer de faire reconnaître leur pro-

fession pour se tailler une place dans un milieu où les médecins sont généralement mieux perçus par les gens de la haute bourgeoisie. Pour ce faire, elles pourront compter sur l'appui de leur entourage, mais elles rencontreront bien des embûches.



Grâce à une écriture dynamique, Anne-Marie Sicotte réussit à nous tenir en haleine. Bachelière en histoire et en anthropologie, elle incorpore habilement à son récit des faits historiques importants tout en évitant de tomber dans le cours théorique. On y retrace, entre autres, de grands événements marquants de notre passé comme l'épidémie de choléra et le grand incendie de Montréal. Ces bouleversements nous sont racontés à travers les yeux de Flavie, de Léonie, de leur famille, mais également à travers ceux de toute une collectivité. Anne-Marie Sicotte réussit le pari de faire connaître au lecteur l'histoire des accoucheuses en même temps que celle des femmes, de la médecine et des coutumes sociales du temps. Tout ça en moins de 3 000 pages...

Les Accoucheuses est sans conteste une grande saga historique qui vaut la peine d'être connue, lue et relue. Dès les premières pages, parions que vous ne pourrez plus vous arrêter...

Johanne Cantin

Pierre Gagné. *Affiches de taverne du Québec*. Montréal-Nord, Collectophile, 2008, 262 p.



Comme son titre l'explique, cet album d'images en format à l'italienne (c'est-à-dire plus large que haut) présente une variété d'affiches de taverne du Québec datant pour la plupart de la première moitié du XX^e siècle. C'était l'âge d'or de la Boswell, de la Dow, mais aussi de la Black Horse, de la Champlain, de la Frontenac, et de plusieurs autres marques de bières disparues pour la plupart depuis longtemps. Une seule de ces anciennes compagnies est toujours en affaires de nos jours. Ces affiches publicitaires étaient à l'origine de format de 75 cm sur 32,5 cm; cet album en reproduit une centaine en pleine page et en couleurs. Le texte explique comment reconnaître et distinguer les différentes catégories d'affiches, avec des estimations de leur valeur de revente (p. 17-22). Certaines de ces affiches étaient bilingues, mais pas toutes.

Au-delà des collectionneurs, ce livre intéressera les historiens de la publicité qui voudraient comprendre quelles étaient les cordes sensibles des Québécois du XX^e siècle pour les inciter à consommer régulièrement de l'alcool. Ainsi, la compagnie Boswell misait sur le sentiment d'appartenance (« La fameuse bière québécoise », p. 105), tandis que la Frontenac s'appuyait sur l'équipe de hockey « Les Canadiens », en 1930 (p. 221). Les personnages de Louis de Buade, comte de Frontenac, et de Jean Talon étaient d'ailleurs représentés héroïquement dans certaines de ces publicités qui évoquaient notre passé et nos racines (p. 123, 127, 129 et 131). Ailleurs, on utilisait l'humour et la cari-

cature pour évoquer une scène courante dans les tavernes d'autrefois, dont l'accès était interdit aux femmes : on voyait sur une image un mari buveur téléphonant à son épouse perplexe pour la prévenir de son éventuel retard, pendant que ses joyeux compagnons commandent en chœur « quatre autres Boswell » (p. 141). Les affiches de cette époque devaient sans doute tenir compte de la mauvaise réputation de la consommation d'alcool et voulaient contrecarrer les messages dissuasifs des ligues de tempérance, du corps médical et du clergé. D'ailleurs, l'un des slogans de la bière Boswell était « Y goûter, c'est l'adopter » (p. 121). Il faut préciser que l'alcoolisme était alors un fléau et beaucoup de Canadiens français le considéraient comme tel.

La qualité de ce livre difficile à trouver est surprenante; les personnes intéressées à le consulter devraient se le procurer avant qu'il ne soit épuisé. La plupart des reproductions sont en couleurs et en format large; on découvre avec étonnement ce style de design québécois que plusieurs ont oublié ou négligé de remarquer. La quantité de données fournies est impressionnante. Lui-même collectionneur d'affiches anciennes et par ailleurs éditeur, Pierre Gagné a réussi à mettre en évidence la valeur patrimoniale cachée de ces affiches anciennes que peu de gens avaient conservées.

Yves Laberge



Émilie Guilbault-Cayer. *La crise d'Oka. Au-delà des barricades*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 204 p.

Pour bien connaître les causes et les conséquences de la crise d'Oka, cet ouvrage, grandement issu des recherches de maîtrise de l'auteure, est un incontournable. Dans son livre, Émilie Guilbault-Cayer cherche effectivement à montrer que la crise d'Oka a été un moteur de changement dans les relations entre politiciens et Amérindiens



dans les années 1980 à 2000. S'intéressant à la culture politique canadienne et aux rapports entre l'État et les Autochtones, elle se concentre surtout, à la fois dans cet ouvrage et dans ses actuelles recherches doctorales à l'Université Laval, sur les discours des politiciens et sur l'évolution des comportements gouvernementaux face aux revendications autochtones.

De manière chronologique, elle dresse d'abord le portrait des relations entre les Autochtones et l'État québécois avant 1990. Dans un second temps, elle se penche plus spécifiquement sur les événements entourant cet « été des Indiens ». Finalement, Émilie Guilbault-Cayer nous montre les répercussions occasionnées par la crise des années 1990 jusqu'à la Paix des braves de 2002. Axé autour du trinôme *diagnostic* (estimation du problème politique), *pronostic* (estimation des conséquences si ce problème n'est pas pris en main rapidement) et *thérapie* (solution apportée au problème politique), elle démontre qu'après la crise d'Oka les éléments considérés dans ce trinôme politique changent. Au *diagnostic* des problèmes autochtones d'avant 1990 – problèmes sociaux, manque d'autonomie politique et conflits Amérindiens / État – s'ajoute entre autres celui de la réputation québécoise à l'internationale. Avec la peur d'un second « Oka »

comme nouveau *pronostic*, les *thérapies* changent également : plus d'ouverture du gouvernement face aux revendications autochtones, signature de traités et plus grande autonomie des nations amérindiennes. Malgré tout, Émilie Guibault-Cayer demeure consciente qu'Oka n'est pas l'unique facteur de changement dans les mentalités politiques québécoises vis-à-vis des Autochtones. Il s'agit cependant de l'événement le plus spectaculaire ayant affecté ces transformations dans les décisions politiques. Mentionnons également que cette histoire des mentalités politiques a fait l'objet d'une recherche très fouillée. L'auteure y utilise, entre autres, les débats de l'Assemblée nationale du Québec entre les années 1985 et 1999, les archives de l'ancien ministre délégué aux Affaires autochtones (Christos Sirros), de nombreux articles de journaux ainsi qu'une historiographie très riche. *La crise d'Oka. Au-delà des barricades* apporte donc, en axant son propos sur l'évolution des relations entre les Amérindiens et l'État québécois, un nouvel éclairage sur cet événement marquant de l'histoire récente du Québec.

Michel Morissette



Fernand Gagnon. *Les billets de Maxence. 1939-1944*. Préface de Guy Fournier. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 391 p.

Ouvrage posthume, *Les billets de Maxence. 1939-1944* regroupe l'intégralité des 241 chroniques du journaliste Fernand Gagnon (1913-1988) au quotidien *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, toutes parues sous la signature de « Maxence ». Chaque billet tenait en une seule page et était signé d'un pseudonyme, comme c'était l'habitude pour les billets satiriques publiés dans ce journal. Maxence était le pseudonyme de Fernand Gagnon, qui succédait à Victor, pseudonyme d'Edgar

Fortin (p. 12). C'était durant la Seconde Guerre mondiale.

Au fil des jours et de son humeur, Maxence raconte ses journées, ses sorties, ses réflexions, de petits moments exceptionnels, comme le passage d'une fanfare dans les rues de Trois-Rivières : « Une ville sans musique est une ville sans âme; et il faut être bien blasé pour ne pas aimer la fanfare » (p. 158). Pour décrire l'univers de la radio de 1940, Maxence affirme que « la mode est aux programmes encyclopédiques, aux boîtes aux questions, à la course au trésor » (p. 198). En regard des contenus médiatiques, peu de choses ont changé depuis presque trois quarts de siècle. Plus philosophe dans le billet suivant, Maxence déplore la fragilité de nos jugements sur les autres : « Un homme peut avoir du talent comme dix, mais vous le trouvez imbécile, dépourvu de tout savoir et tout ce qu'il fabrique reçoit votre désapprobation. Que voulez-vous, le pauvre a eu un jour le malheur d'érafler votre vanité ou de mépriser l'un de vos caprices » (p. 199). Toute la pensée de Maxence se résume dans un billet intitulé « Philosophie ». « Cette philosophie que je préconise n'est donc rien d'autre que le simple bon sens, cet équilibre qui se trouve chez celui qui n'a aucun préjugé » (p. 229).



L'intérêt de ce livre est double : il permet de relire la production d'un journaliste de

province en temps de guerre et donne par ailleurs un écho significatif à la vie quotidienne et aux mentalités dans une région qui n'est ni Montréal, ni Ottawa, ni Québec. Il faut souligner l'immense travail de recherche bibliographique et de compilation réalisé par la bibliothécaire Louise Tousignant et la pertinence des notes du fils de Maxence, Pierre Gagnon. L'édition est judicieusement annotée, ce qui rend possible une mise en contexte utile. Ainsi, un encart permet de se souvenir de la chanteuse Rina Ketty, à laquelle Maxence fait allusion (p. 93). Toutefois, certains passages auraient pu être mis en contexte, par exemple cette allusion ironique au radio-roman de Claude-Henri Grignon : « Tout le monde n'aime pas l'argent comme Séraphin » (p. 196). Ailleurs, Maxence écrivait en 1942 et sans aucune autre précision qu'une belle chanson raconte que « les enfants s'ennuient le dimanche » (p. 352); l'éditeur devrait ici préciser qu'il s'agit d'une composition de Charles Trenet.

Outre l'intérêt des textes rassemblés pour la première fois, le choix des photographies ravira les Trifluviens : l'ancien théâtre Rialto, en 1930 (p. 47), l'ancien théâtre Capitol, en 1934 (p. 48). On apprend beaucoup sur l'histoire de Trois-Rivières sans la réduire à la seule présence de Maurice Duplessis, d'ailleurs assez peu évoqué dans ces pages. Après la guerre, Fernand Gagnon poursuivra sa carrière de journaliste et prendra du galon; ces billets forment incontestablement un ensemble cohérent, comme une chronique sur les années de guerre vues du Québec. On célébra le centenaire de Fernand Gagnon en 2013.

Yves Laberge



Jacques Mathieu et Sophie Imbeault. *La guerre des Canadiens 1756-1763*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 279 p.

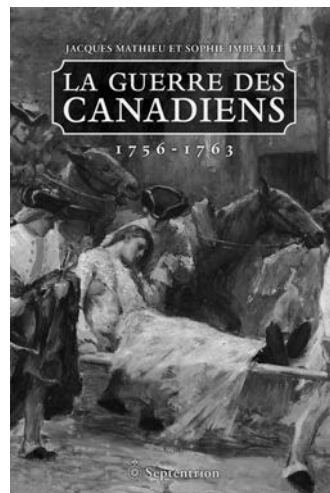
Pourquoi *La guerre des Canadiens 1756-1763* (Septentrion, 2013)?

Jacques Mathieu et Sophie Imbeault veulent faire connaître la contribution importante des militaires canadiens, en particulier celle des miliciens, dans les affrontements qui ont opposé en Nouvelle-France les deux métropoles, Paris et Londres, en 1759-1760. Des listes et des répertoires existent déjà, tel l'ouvrage de Jean-Yves Bronze sur *Les morts de la guerre de Sept Ans au cimetière de l'Hôpital-Général de Québec* (Les Presses de l'Université Laval, 2001). Aussi importantes que soient ces contributions, elles laissaient le champ libre à de nouvelles découvertes, notamment en ce qui a trait aux soldats décédés sur les champs de bataille et inhumés dans des fosses communes.

Dans cette publication, les coauteurs entendent combler le vide au sujet de ceux dont la contribution est demeurée inconnue, mais qui n'en ont pas moins participé activement à la défense de la Nouvelle-France : nom, situation familiale, épouse, enfants, père, mère, frère et sœur. Pour mettre en lumière ces acteurs et leur apport, ils ont fait appel aux outils de recherche et aux sources suivantes : *Dictionnaire généalogique Tanguay*, base de données du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, registres de baptême, de mariage et de sépulture, registres de décès de l'Hôpital-Général de Québec, correspondances et papiers de famille dans le cas des nobles, ouvrage de Jean-Yves Bronze mentionné ci-dessus. Ces sources de première et de seconde main ont été utilisées en portant une attention particulière à la mention de militaires, par exemple lorsqu'il s'agit d'un acte de baptême, de sépulture ou de remariage d'une veuve identifiée par le nom du conjoint décédé.

L'ouvrage comprend sept chapitres, précédés d'une mise en contexte et suivis, en conclusion, d'une évaluation des retombées de cette recherche pour la mémoire collective. Précédé, en guise d'introduction, d'un survol historiographique et d'un tableau d'ensemble sur

les miliciens de la colonie, le chapitre premier décrit les misères vécues par la population tout en soulignant les embûches qui guettent le chercheur s'aventurant dans les registres de baptême, de mariage et de sépulture des années 1759-1760 : inscriptions d'actes dans une paroisse concernant des habitants d'autres paroisses, témoignant ainsi des déplacements de population d'agglomérations en bordure du fleuve vers celles de l'intérieur des terres; des actes inscrits plusieurs jours après l'événement; des actes de sépulture commune, qui révèlent l'arrêt temporaire des services religieux; des actes de sépulture préparés à la suite d'exhumation d'un terrain profane et de réinhumation dans le cimetière paroissial, suggérant la fuite de paroissiens dans les forêts avoisinantes pour échapper aux destructions de l'armée britannique.



Les six chapitres suivants apportent une contribution à la connaissance de militaires dont les chercheurs ne soupçonnaient pas l'existence jusqu'à maintenant : militaires canadiens et militaires français ayant épousé des Canadiennes et qui ont été inhumés sur le champ de bataille (chap. 2 et 4), miliciens inhumés au cimetière de l'Hôpital-Général de Québec (chap. 3). On retrouve également des bien nantis, des pauvres et des prisonniers de guerre qui ont fait des allers-retours de part et d'autre de

l'Atlantique (chap. 5 et 6) et des veuves acadiennes réfugiées à Québec, dont l'époux et les enfants ont pu échapper à la déportation, mais non à une épidémie de petite vérole sévissant à Québec en 1757-1758 (chap. 7). Un index onomastique de plus de 875 noms, placé en fin d'ouvrage, laisse entrevoir au premier coup d'œil le grand nombre et l'intérêt des portraits familiaux des militaires disséminés à travers la publication.

L'ouvrage de Jacques Mathieu et de Sophie Imbeault constitue un compagnon indispensable pour l'historien et le généalogiste. L'historien y trouvera des informations sur les misères vécues par les civils et les principaux événements qui ont mené à la capitulation de la Nouvelle-France en septembre 1760 : le siège de Québec par l'armée britannique à compter du 27 juin 1759, les bombardements de la ville et les dévastations en aval et en amont sur la rive sud et la rive nord, la bataille des plaines d'Abraham du 13 septembre 1759 et celle de Sainte-Foy du 28 avril 1760. Les coauteurs rappellent également l'intérêt des journaux des officiers militaires dont le texte ou des extraits ont été publiés, en particulier l'ouvrage de Jacques Lacoursière et d'Hélène Quimper intitulée *Québec, ville assiégée, 1759-1760. D'après les acteurs et les témoins* (Septentrion, 2009). Pour le généalogiste, c'est une porte ouverte sur les difficultés qu'il rencontrera lorsque la lignée qu'il reconstitue traverse la période de la guerre de la Conquête, mais peut-être aussi sur une découverte inattendue. Enfin, Jacques Mathieu et Sophie Imbeault ne manquent pas d'insister sur l'intérêt de la reconstitution d'un ensemble de portraits de militaires : les conclusions générales qui s'en dégagent permettent de mieux connaître les populations qui ont su faire face à ces événements pénibles. L'histoire et la mémoire collective sortent gagnantes.

Gilles Durand



Suzel Brunel et Sylvie Lacroix. *Empreintes et mémoire : les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg*. Québec, Les Publications du Québec, Ville de Québec et Commission des biens culturels du Québec, 2010, 275 p.



Nous avons déjà louangé dans un long compte rendu l'ouvrage précédent de Suzel Brunel et Sylvie Lacroix (*Empreintes et mémoire : l'arrondissement historique du Vieux-Québec*) en ces termes : « le plus important ouvrage parmi ceux que nous ayons reçus à l'occasion des célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de Québec » (*Cap-aux-Diamants*, n° 101, avril 2010, p. 46). Le présent ouvrage, qui le prolonge judicieusement, porte cette fois sur trois anciennes municipalités dont les origines remontent au Régime français : Sillery, Beauport et Charlesbourg, désormais fusionnées dans la grande ville de Québec depuis 2002. L'approche des auteures demeure la même et leur étude se concentre sur la valeur patrimoniale des lieux et des édifices, plutôt que sur leur beauté ou leur restauration.

Suzel Brunel et Sylvie Lacroix ont subdivisé leur livre en trois parties distinctes, abordant successivement chaque municipalité selon un schéma similaire : son histoire, son cadre urbain, ses paysages, son patrimoine et les résultats de fouilles archéologiques. Ainsi, Sillery regorge de bâtiments conventuels, de domaines et de parcs (p. 64); cette municipalité tire son nom d'un généreux donateur français, le chevalier Noël Brulart de Sillery, dont le texte n'indique cependant pas les années de naissance et de décès (p. 9).

Les pages sur les origines de Beauport sont intéressantes, mais souffrent cependant du manque de précision quant aux sources consultées, notamment à propos de l'invasion américaine de 1775 et de 1776; il aurait fallu ajouter plusieurs notes en bas de page (p. 103). En revanche, les nombreuses photographies des maisons ancestrales de l'avenue Royale mettent en valeur le passé de ce site méconnu. Les sites naturels ne sont pas pour autant négligés; on découvre, par exemple, une image des vestiges de l'ancien barrage du moulin Brown (p. 111 et 123). Les cartes sont également très utiles pour comprendre la subdivision originelle de la seigneurie de Beauport en 1663 (p. 98) et la proximité des différents secteurs de Beauport : Giffard, Beauport, Fargy, Villeneuve, Courville (p. 94).

La dernière section consacrée à Charlesbourg réussit à mettre en évidence le caractère unique de ce lieu : son organisation en étoile décrétée dès 1663 par le roi Louis XIV, « selon un découpage radial très ingénieux » (p. 189). L'actuelle église de Saint-Charles-Borromée est de style néoclassique et date de 1828; elle a été conçue d'après des plans de Thomas Baillairgé (p. 194). Son moulin des Jésuites date du Régime français (vers 1740) (p. 194).

En maints endroits, l'ouvrage regorge de données intéressantes et insoupçonnées, par exemple sur les différents métiers pratiqués à Charlesbourg en 1871 : charron, forgeron, cordonnier, boulanger, sellier, chauxfournier, journalier et de nombreux cultivateurs (p. 195). Toutefois, l'étude se concentre sur la partie la plus ancienne du village de Charlesbourg établie autour du Trait-Carré, et néglige de ce fait d'autres secteurs et lieux-dits pourtant très riches comme le carré De Tracy, Château-Bigot, Orsainville et Notre-Dame-des-Laurentides (autour du lac Clément).

L'iconographie de ce livre est un véritable ravissement, car on peut admirer des vues aériennes prises par le photographe Pierre Lahoud de plusieurs édifices religieux auxquels l'accès reste

limité, comme le Montmartre canadien du chemin Saint-Louis (p. 21). Le principal défaut de ce livre réside dans le format souvent trop restreint des photographies montrant un vaste domaine (p. 28-33).

Encore plus que leur ouvrage précédent, *Empreintes et mémoire : les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg* sera une révélation même pour les résidents de la région de Québec qui découvriront ainsi les richesses cachées de ces anciennes villes désormais intégrées à la capitale nationale. Nous attendons maintenant avec intérêt et curiosité le prochain livre de l'équipe de Suzel Brunel et Sylvie Lacroix.

Yves Laberge



Suzanne Marchand. *Partir pour la famille. Fécondité, grossesse et accouchement au Québec, 1900-1950*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 266 p.



À une certaine époque, l'expression « partir pour la famille » était, pour celle qui le vivait, lourde de sens et de conséquences. En effet, dans une société qui valorisait les familles nombreuses, cela signifiait qu'il ne saurait être question de se limiter à n'avoir qu'un seul enfant, mais qu'il fallait plutôt s'efforcer d'en avoir plusieurs afin d'assurer la lignée et

de prouver, par le fait même, à quel point on était de bons chrétiens.

Suzanne Marchand nous fait replonger dans cet univers particulier situé entre les années 1900 et 1950 où le quotidien des femmes était, la plupart du temps, dicté par les grossesses.

Grâce à sa recherche impressionnante et aux nombreux témoignages recueillis un peu partout au Québec, l'auteure dresse un portrait vraiment complet de la situation. Elle fait également le parallèle avec la situation et les mœurs européennes qui, à bien des égards, ressemblaient aux nôtres. Fait intéressant, elle nous livre aussi le point de vue de certains hommes sur la question de la famille.

L'auteure réussit, toujours avec un très grand respect, à nous présenter la réalité des familles et à montrer la pression dont elles étaient souvent victimes de la part des autorités religieuses et de leur entourage immédiat. Qu'il s'agisse de la pression exercée sur les femmes, puisque leur rôle premier était bien sûr de donner la vie, mais également de celle que subissaient les hommes qui risquaient de faire remettre en doute leur virilité s'ils n'avaient pas une descendance nombreuse.

L'auteur nous présente, outre le portrait de la famille typique, les différents aspects liés à la maternité et à la vie familiale du début du XX^e siècle. On y aborde des sujets tels que l'accouchement, l'avortement, le contrôle des naissances, l'adoption, la stérilité, les craintes liées à l'enfant à naître et la mortalité infantile et maternelle.

Pour ceux et celles qui se passionnent pour l'histoire de la famille autant que moi, ce livre est un véritable petit bijou. Rédigé dans un style simple, sans fioriture et abondamment imagé, on le dévore littéralement. C'est avec un immense plaisir qu'on découvre comment les gens vivaient le fait de « partir pour la famille » à une époque qui paraît bien lointaine et qui pourtant n'est pas si éloignée de la nôtre...

Johanne Cantin

Rose-Line Brasset. *À la mode de chez nous. 1860-1980*. Québec, Les Publications du Québec (Coll. « Aux limites de la mémoire »), 2013, 206 p.



Notre revue avait déjà louangé certains livres de la collection « Aux limites de la mémoire » (voir notre commentaire dans *Cap-aux-Diamants*, n° 70, 2002, p. 51), et cette nouvelle parution reconferme la qualité de cette série comprenant une vingtaine d'ouvrages, tous axés sur les photographies anciennes et montrant la vie quotidienne au Québec. « La mode, c'est ce qui se démode », déclarait autrefois Jean Cocteau; mais la plupart de ces images de la mode d'autrefois ne sembleront ni « démodées » ni ridicules, mais au contraire classiques ou encore étroitement liées à une époque précise comme ces jupes à crinoline ne laissant rien paraître de l'époque victorienne (p. 38), ces chapeaux en cloche des années 1920 (durant les années folles), ou encore la minijupe des années 1960 et la mode unisexe des années 1970 (p. 63 et 173).

Comme les précédents, ce livre est d'une grande richesse iconographique avec plus de 180 photographies reproduites en format d'une pleine page. Ainsi, on peut y voir des métiers anciens liés à la fabrication domestique des vêtements (le filage, le tissage), la machine à coudre (inévitavelmente de marque Singer) que l'on trouvait dans presque chaque logis, mais aussi l'intérieur des grandes usines de textile comme la Dominion Corset de la Basse-Ville de Québec et sa salle de corsetières à la fin du XIX^e siècle

(p. 15), sans oublier les innombrables couturières et ces quelques dessinatrices de mode dans divers ateliers spécialisés de Montréal et Québec (p. 30). Autre moment mémorable, l'arrivée du pantalon pour dames durant les années 1930 choque ou ébranle les distinctions traditionnelles entre les genres; car auparavant, ce vêtement était exclusivement réservé aux messieurs ou à la pratique de certains sports féminins (p. 52). D'ailleurs, une autre photographie datée de 1932 montre quatre joueuses de tennis portant des robes allant jusqu'aux chevilles (p. 73). Les photographies du XIX^e siècle sont les plus touchantes, car celles-ci témoignent d'une époque révolue où les Québécois achetaient des souliers et des vêtements manufacturés non pas en Chine, mais dans leur quartier. On peut découvrir une fabrique de chaussures comme la défunte Adam Shoe Company, qui était sise rue Saint-Vallier Est à Québec, dans le quartier Saint-Roch (p. 17).

La mode masculine n'est pas pour autant délaissée : on comparera plusieurs exemples de messieurs portant le canotier, les moustaches et les chemises blanches aux différents types de col (p. 125). Une autre image montre des hommes d'il y a un siècle portant fièrement des bottines cirées (p. 70). Même les coiffures du début du XX^e siècle correspondent précisément aux canons de la beauté : la coupe à la garçonne pour ces dames et la raie au milieu pour les hommes désormais sans favoris (p. 170-171). Et toute la dernière section lève le voile sur les dessous féminins, les pyjamas et les maillots d'une pièce pour ces messieurs.

Le principal intérêt de cet album est d'offrir à un large public de multiples facettes de la mode telle qu'elle se manifestait au Québec, faisant contrepartie à tant d'images similaires provenant de la France ou des États-Unis. Certains clichés débordent même des limites du Québec et proviennent des collections du Guelph Museums (p. 43). En axant cet ouvrage sur la mode, ce qui inclut les portraits réalisés en

studio, les défilés, etc., on découvre par le fait même une réflexion sur la manière dont se faisait la photographie au Québec au fil du temps : ses cadrages, ses angles de prises de vues, ses éclairages, les poses des modèles, leurs regards, le choix du décor en fond d'image. On aurait toutefois préféré un ordonnancement strictement chronologique au lieu du regroupement thématique des images choisies

car ici, une image du XIX^e siècle peut succéder à une photographie datant des années 1940 (p. 122-123). De plus, certaines photographies n'identifient pas les personnes que l'on y voit. Par exemple, le magnifique modèle sur la page couverture et en p. 62 (est-ce Élisabeth Lesieur?) ou encore l'animatrice Suzanne Lapointe (p. 183) ne sont pas nommées dans le texte accompagnant leurs photographies

respectives. Cependant, la qualité de la recherche faite par Rose-Line Brassat reste remarquable; ainsi, elle a même su trouver un rare exemple de bottines à boutons sur une photographie datée de 1902 (p. 69). En somme, le livre *À la mode de chez nous* illustre brillamment et pour une rare fois un pan important de l'évolution de la mode au Québec.

Yves Laberge

AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

D'APRÈS LE TITIEN

Entre 1843 et 1846, Théophile Hamel devient le premier peintre canadien à aller se perfectionner en Italie et en Belgique. Comme en feront foi les comptes rendus des journaux, l'artiste reviendra de son séjour d'études avec un bagage de connaissances et un fonds d'œuvres personnelles. Le 17 septembre 1846, *Le Journal de Québec* fait part à ses lecteurs que l'artiste « a séjourné plus de temps en Italie qu'ailleurs et [...] là sont ses affections de peintre ». *La Minerve* (Montréal) du 24 juillet 1848 fait à son tour état d'une visite à l'atelier de Hamel où l'on retrouve « une fort jolie collection de copies des grands maîtres de l'école Italienne et Flamande ». Ce n'est que dix ans plus tard, dans le *Morning Chronicle* (Québec) du 28 juillet, qu'a été retracée la première mention du *Martyre de saint Pierre de Vérone* :

« *The attention will be soon arrested by three copies from the old masters in three different styles : The celebrated picture of the Descent from the Cross by Rubens, in oil ; The Martyr-dom of St. Peter, chef d'œuvre by Titian, from a church in Venice; and the celebrated Descent from the Cross by Daniele di Volterra [...] These were drawn*

by Mr. Hamel from the original paintings, the tone expression and colouring of which are carefully retained ; the spectator is struck at glance, and becomes conscious that is gazing at something of standard superiority. »

Dans l'inventaire des biens de l'artiste dressé après sa mort, le 9 mars 1871, on retrouve deux versions du *Martyre de saint Pierre de Vérone*, la plus grande étant prisee 400 \$ (BANQ, Québec, greffe de Samuel I. Glackmeyer, acte n° 5789, item n° 46). Avec *La Descente de croix* d'après Rubens, la grande version du *Martyre de saint Pierre de Vérone*, conservée à la résidence du peintre rue des Carrières, est la plus évaluée parmi les quelque 50 toiles inventoriées par Eugène-Étienne Taché. Par la suite, les deux copies d'après Le Titien seront mises en dépôt par la succession au Grand Séminaire de Québec et, cela, jusqu'en 1919. La grande version est visible sur une photographie d'une classe du Grand Séminaire, accrochée, sans cadre, à la droite d'une porte (Musée de la civilisation, PH1996-0084). La version réduite (98,6 x 62,5 cm) devait rester dans la descendance avant d'être achetée, en 1982, par le Musée des beaux-arts de

Montréal, tandis que la version agrandie allait se retrouver chez les Dominicains de Québec, sans doute en 1920. Compte tenu de son sujet, un martyr dominicain, le grand tableau trouvait parfaitement sa place et sa pertinence chez l'ordre des Frères prêcheurs.

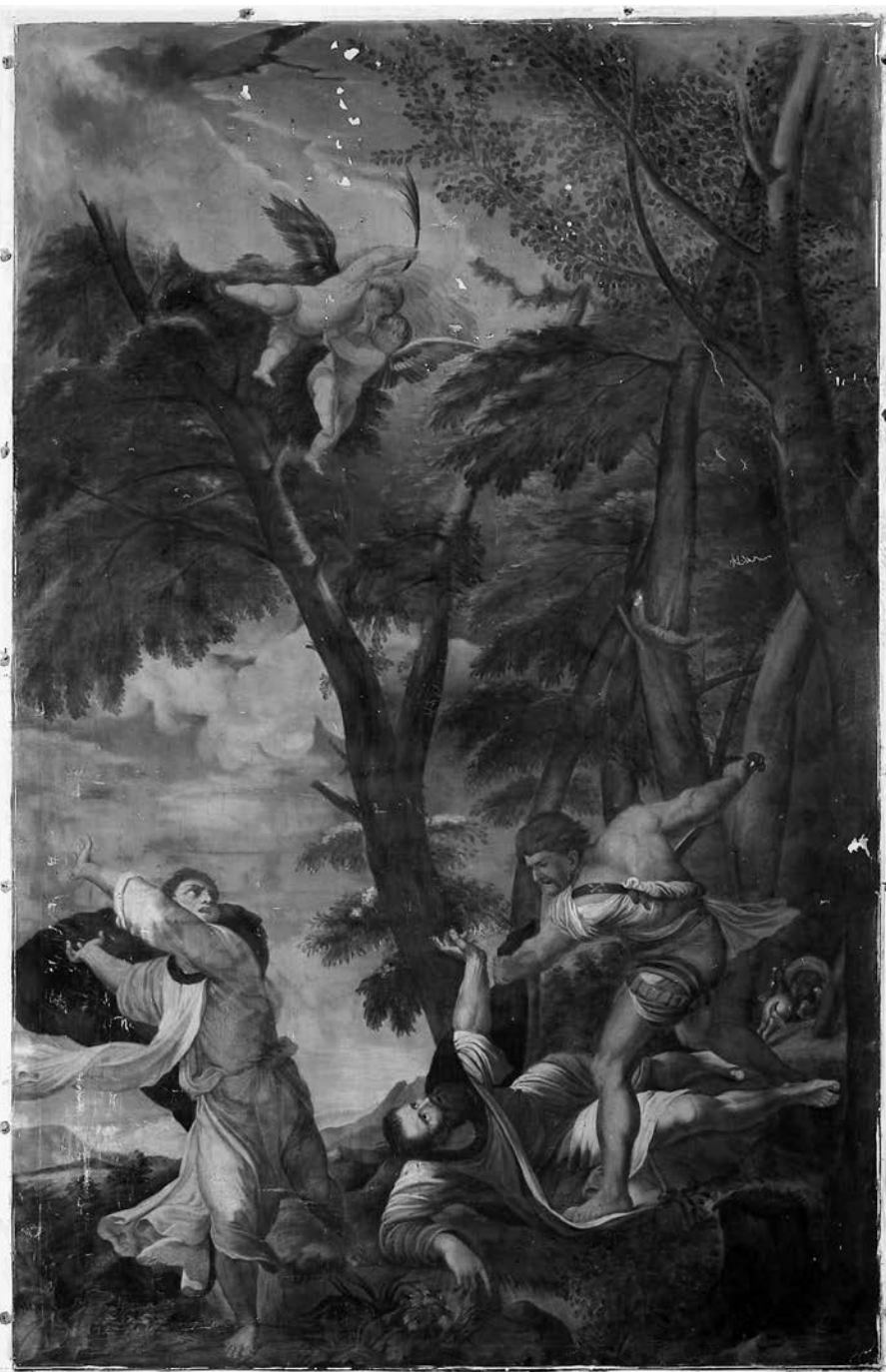
La composition du Titien représente le martyr de Pierre de Vérone (vers 1205-1252), prédicateur et redoutable inquisiteur de l'ordre des Dominicains qui envoya au bûcher bon nombre de Cathares. Pierre fut assassiné dans un bois, sur la route de Côme à Milan. Le saint en habit de dominicain (robe blanche et manteau noir), est, ici, représenté au moment où son attaquant s'apprête à lui transpercer la poitrine avec une épée. Étendu au sol, il se tourne vers le ciel où deux angelots lui apportent la palme du martyr. Quant à son compagnon de route, le frère Dominique, il fuit le lieu du crime.

Tel qu'il l'écrivit à son frère Abraham le 31 août 1845, Théophile Hamel, à peine arrivé à Venise, se met à copier Le Titien avec « un applon (sic) sauvage ». Hamel a donc copié directement *Le Martyre de saint Pierre de Vérone* dans son lieu d'origine, soit à la chapelle du Rosaire de

l'église dominicaine SS. Giovanni e Paolo (Saints Jean et Paul), lors de son séjour d'une année dans la Sérénissime. Or, ce chef-d'œuvre du Titien, peint en 1526-1530, a été détruit dans l'incendie de cette église en 1867. D'après les multiples copies et gravures tirées du tableau original, les versions de Hamel sont conformes aux grandes lignes de la composition du maître. La grande version du *Martyre de saint Pierre de Vérone* a vraisemblablement été réalisée à partir de la première copie dans les années suivant le retour de l'artiste à Québec. On ne connaît pas les motivations qui ont amené Hamel à réaliser des versions agrandies de ces premières copies européennes, versions qu'il conservera jusqu'à son décès. Souhaitait-il les placer dans une église ou une communauté? Chose certaine, un sujet aussi inusité et singulier que le martyre de saint Pierre de Vérone ne pouvait guère trouver d'écho auprès du clergé d'ici, à la fin du XIX^e siècle.

Signalons que Hamel, durant son séjour d'études, a également copié et signé, en 1846, un autre tableau célèbre du Titien, *La Flora*, conservée à la Galerie des Offices, à Florence. Le Titien compte d'ailleurs parmi les maîtres de la Renaissance italienne à avoir connu un grand succès auprès des peintres et du clergé québécois.

Théophile Hamel a laissé une bonne production de tableaux religieux, pour la très grande majorité des copies, dont le corpus reste à étudier. Par ailleurs, le MNBAQ conserve un bel éventail des travaux réalisés par Hamel lors de son séjour d'études en Europe, des compositions originales tout autant que des copies. Par contre, la collection nationale ne possède qu'un seul tableau religieux de grand format : le *Christ mort*, signé en 1860 pour les Sœurs de la charité de Québec, un gisant destiné vraisemblablement à un tombeau d'autel. Avec l'acquisition directement des Dominicains de Québec du *Martyre de saint Pierre de Vérone*, d'une autre copie d'Eugène Hamel (*La Vierge au chardonneret*, d'après Raphaël, 1869) ainsi que de deux grandes toiles du père



Théophile Hamel (Sainte-Foy (Québec), 1817 - Québec, 1870), d'après Le Titien, *Le Martyre de saint Pierre de Vérone*, vers 1855; huile sur toile, 197 x 125 cm. Don de la Corporation des Dominicains de la Cité de Québec, 2013.21. (Photo, avant restauration : David Strong).

Marie-Alain Couturier, un dominicain français de passage à Québec au début des années 1940, le MNBAQ assume pleinement son rôle à l'égard du patrimoine religieux du Québec. De surcroît, le don, la restauration et la mise en valeur de ce grand format de Théophile Hamel

viendront ajouter un élément important dans la représentation de l'artiste dans la collection nationale. ■

Mario Béland, msrsc
conservateur de l'art ancien
de 1850 à 1900

Arts, architecture, archéologie, ethnologie

Bêty, Isabelle et Nicolas Fortier (sous la direction de Réginald Auger et Allison Bain). *L'îlot des Palais. Chantier-école de l'Université Laval, saison 2007*. Québec, Celat, 2013, 191 p. (Coll. « Cahiers d'archéologie du Celat », 36).

Brasset, Rose-Line. *À la mode de chez nous. 1860-1980*. Québec, Les Publications du Québec, 2013, 2000 p. (Coll. « Aux limites de la mémoire », 21).

Campeau, Nicole/Musée des religions du monde. *L'œil bleu. L'œuvre de sœur Jeanne Vanasse. Rétrospective 1956-2013*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 187 p.

Lambert, Michel. *Histoire de la cuisine familiale du Québec, volume 5. Le monde à notre table : ses cuisines et ses produits*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 987 p.

Mendel, David. *The Seminary of Quebec. Souvenir Guide Book*. Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2013, 48 p.

Pelletier, Tommy Simon, Caroline Parent et Mathieu Beaudry (sous la direction de Réginald Auger et Allison Bain). *L'îlot des Palais, Chantier-école de l'Université Laval, saison 2008*. Québec, Celat, 2013, 261 p. (Coll. « Cahiers d'archéologie de Celat », 37).

Tessier, Yves. *Albert Tessier, photographe amateur. 1915-1935*. Les promesses de sa jeunesse. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 102 p.

Biographies et histoires de famille

Cyr, Frédéric. *Paul Lévi, rebelle devant les extrêmes. Une biographie politique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 212 p.

Gagnon, Rodolphe. *Une famille, un village, un pays*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 239 p.

Lachance, Micheline. *La saga des Papineau, d'après les mémoires inédits du dernier seigneur de Montebello*. Montréal, Éditions Québec Amérique inc., 2013, 594 p.

Essais

Balthazar, Louis. *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2013, 317 p.

Paquet, Suzanne et Guy Mercier (dir.). *Le paysage entre art et politique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 268 p. (Coll. « Géographie »).

Histoire

Bernier, Serge. *Le Royal 22^e Régiment – Québec*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 214 p.

Champlain, Samuel de. Texte en français moderne établi, annoté et présenté par Éric Thierry. *Espion en Amérique 1598-1603*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 220 p. (Coll. « V », x).

Landry, Nicolas. *La Cadie, frontière du Canada. Micmacs et Euro-canadiens du Nord-Est du Nouveau-Brunswick, 1620-1850*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 337 p.

Paquet, Martin, Matteo Sanfilippo, Jean-Philippe Warren (dir.). *Le Saint-Siège, le Québec et l'Amérique française. Les archives vaticanes, pistes et défis*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 308 p. (Coll. « Cefan »).

Les Services historiques des Six-Associés. *Crimes et châtements. La justice à Québec du XVII^e au XIX^e siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 99 p. (Coll. « Circuit historique »).

Warren, Jean-Philippe. *Les prisonniers politiques au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2013, 227 p. (Coll. « Études québécoises », 99).

Littérature

Bail, Micheline. *Pain noir, pain blanc. Tome 1. La chaise d'Alphonse*. Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2013, 340 p.

Carrier, Roch. *Le fabuleux roman d'un pays. Tome 2, Les fils déchus*. Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2013, 201 p.

Jean, Michel. *Le vent en parle encore*. Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2013, 237 p.

Vanasse, André. *La flûte de Rafi*. Montréal, Les Éditions XYZ inc., 2013, 315 p.

Ouvrages de référence et sources

Anctil, Pierre (revues et commentées par). *Soyons nos maîtres. 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Georges Pelletier 1932-1947*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 475 p.

Kaufholtz-Couture, Claude et Claude Crêgheur. *Dictionnaire des sources allemandes et scandinaves au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 550 p.

Les régions

Bellavance, Claude, Yvan Rousseau et Jean Roy. *Histoire du Centre-du-Québec*. Québec, INRS/Presses de l'Université Laval, 2013, 1021 p. (Coll. « Les régions du Québec », 23).

Caron, Jocelyn. *Saguenay. Une ville, un fjord, une rivière*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 103 p.

Collaboration. *Paris en scène. 1889-1914*. Paris/Québec, Beaux-Arts éditions/Musée de la civilisation, 2013, 80 p.

Dorion, Henri, Pierre Lahoud. *Québec et ses lieux de mémoire. Noms d'hier et surnoms d'aujourd'hui*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 128 p.

Gilbert, Rémy. *Mon île au Canada. Anticosti et son histoire sous Henri Menier 1895-1913*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 386 p.

Roby, Yves et Francine Roy. *Deschambault*. Préface de Denys Arcand. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 237 p.

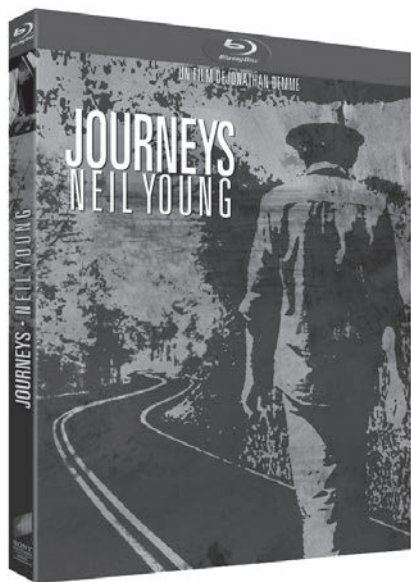
St-Pierre, Nathalie (dir.). Textes Marie Dagenais. *Le carnet des escaliers de Québec*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 180 p.

Simard, Cyril. *Charlevoix autrement*. Québec, Les Éditions Gid, 2013, 84 p.

Yves Beauregard

Neil Young en Blu-ray

Jonathan Demme (réalisateur), *Neil Young. Journeys* [Blu-ray]. Culver City: Sony Pictures Home Entertainment et Sony Classics, 2012 [2011], 87 minutes. Sous-titres anglais et français.



Ce documentaire sur Neil Young suit le chanteur durant sa tournée canadienne de 2011; les passages musicaux sont entrecoupés par des entretiens et des souvenirs de jeunesse. Chantre de la mythologie populaire des États-Unis avec des chansons vibrantes comme « *Southern Man* » et « *Alabama* », Neil Young emprunte une Crown Victoria de 1956 pour faire une visite de son village natal du nord de l'Ontario, Omemee. Des souvenirs scolaires, des anecdotes à propos d'excursions de pêche et la fréquentation de lieux désormais disparus sont évoqués. Une dizaine de nouvelles chansons datant de 2010 sont présentées sans coupure; on peut aussi entendre dans des versions épurées quatre classiques des années 1970 : « *After the Gold Rush* », « *I Believe in you* », « *Ohio* » et « *My, My, Hey, Hey (Into the Blue)* ». Quelques images d'archives sont superposées lors de son interpré-

tation de la chanson « *Ohio* », du groupe Crosby, Stills, Nash & Young, montrant les noms des victimes de la répression policière sur le campus de la Kent State University; cet événement tragique était à l'origine de cette composition.

Dans ce film, Neil Young est seul sur scène et s'accompagne successivement de plusieurs instruments (guitare, piano, harmonium). Contrairement à d'autres chanteurs de sa génération comme Bob Dylan ou Gordon Lightfoot, le Neil Young de 2010 n'a pas perdu sa voix et peut toujours atteindre les notes aiguës. Cependant, le travail du réalisateur est assez discutable, car il se complait parfois (dans la deuxième moitié du film) à montrer des gros plans de l'intérieur de la bouche du chanteur pendant qu'il chante. Le CD/DVD *Live at Massey Hall* (sorti en 2007, mais filmé en 1971) était supérieur en intensité et montrait le chanteur au sommet de son art.

Deux grands cinéastes québécois disparus en septembre 2013

Deux cinéastes québécois nous ont quittés à quelques jours d'intervalle : Michel Brault (1928-2013) et Arthur Lamothe (1928-2013). Ces deux réalisateurs ont d'abord travaillé pour l'Office national du film, mais aussi dans le secteur privé. Assurément l'artisan le plus complet du cinéma québécois, Michel Brault était à la fois caméraman, réalisateur, producteur, scénariste et à l'occasion monteur. Alternant entre le documentaire et la fiction, entre le court et le long métrage, sa filmographie est incroyablement diversifiée et la quantité de prix qu'il a reçus est impressionnante. Michel Brault incarnait presque à lui seul le cinéma direct québécois au tournant des années 1960 avec des films comme *Les raquetteurs* (coréalisé avec Gilles Groulx, 1958) et surtout *Pour la suite du monde* (1962), qu'il coréalisa avec Pierre Perrault. Son long métrage *Les ordres* (1974) constitue encore de nos jours l'illustration la plus

éloquente de la question des droits de la personne au Canada et de la fragilité des libertés individuelles. Toujours intéressé par l'histoire, Michel Brault avait accepté de participer au n° 38 de *Cap-aux-Diamants* (1994) consacré au cinéma et avait aimablement répondu à nos questions. Il était accessible et passionné de cinéma. Né en France, mais ayant vécu toute sa vie adulte au Québec, Arthur Lamothe était surtout connu pour son court métrage *Bûcherons de la Manouane* (1962), qui incarnait une québécityte pittoresque, mais authentique, comme une sorte d'apologie du froid en tant que définition du Québec. C'est sans doute l'un des documentaires qui décrivent le mieux le Québec traditionnel d'avant les années 1960. Cinéaste engagé, Arthur Lamothe se passionnait pour les Amérindiens et leur avait consacré la majorité de ses films, pour la plupart des documentaires. Il avait aussi adapté le roman d'An-

dré Langevin, *Poussière sur la ville* (1967). On peut voir les films d'Arthur Lamothe dans les cinémathèques universitaires et à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Collection « Arthur Lamothe »).

Site de Michel Brault
<http://www.nanoukfilms.com/francais/nanouk/mbrault.html>

Site d'Arthur Lamothe
http://www.banq.qc.ca/collections/collection_numerique/coll_arthur-lamothe/



**Le coffret CD *Pagliari Collection - Tonnes de flashes*, de Michel Pagliaro.
Earth Born Music, Musicor et Sélect.**



Sans être tout à fait une intégrale, le coffret CD *Pagliari Collection - Tonnes de flashes*, de Michel Pagliaro regroupe une douzaine de disques originaux en treize CD. Né à Montréal, le fils de Guy Pagliaro aura été un *hitmaker* (un faiseur de succès) durant plusieurs décennies. La liste de ses chansons immortelles serait trop longue à énumérer. Retenons seulement quelques jalons : « J'ai marché pour une nation », « À t'aimer », « Pour toi, pour toi », « Fou de toi », « M'lady », et surtout « J'entends frapper », devenu un véritable hymne du rock en français. Sachant parfaitement adapter les mots français au langage du rock, Michel Pagliaro avait composé les paroles et musiques de toutes les chansons énumérées ci-dessus et d'une centaine d'autres.

De plus, Pagliaro a aussi adapté plusieurs chansons américaines et anglaises en

des versions françaises, dont « Miss Ann », composée par Little Richard (pseudonyme de Richard Penniman), mais aussi « Émeute dans la prison », un standard de l'équipe Jerry Leiber et Mike Stoller (« *Riot in Cell Block #9* ») repris par des dizaines de chanteurs depuis les années 1950. En outre, Michel Pagliaro s'est aussi hissé au sommet de la scène canadienne avec ses compositions comme « *Rainshowers* » et « *What the Hell I've Got* » (avec ce vers accrocheur « *I'm gonna lose control* »); ses succès en anglais prouvaient qu'il était de calibre international, au même titre que d'autres groupes canadiens comme les Guess Who ou Bachman Turner Overdrive, avec cette différence que contrairement à tant de groupes, seul le nom de Michel Pagliaro figurait sur ses affiches et qu'il a écrit à lui seul la moitié des chansons qu'il a enregistrées.

Couvrant trois décennies, ce coffret respectant presque toujours l'ordre chronologique permet de suivre l'évolution de l'artiste. Toutefois, certaines chansons des débuts ont été omises, comme « Ton nom imprimé dans mon cœur » ou « Les vacances » (1968) enregistrée en duo avec Renée Martel. À ses débuts, par exemple, dans « Mon cœur », la voix de Michel Pagliaro annonçait presque celle de Serge Fiori. Par la suite, les instrumentations et les arrangements se sont intensifiés; les rythmes se sont diversifiés. Indéniablement, Pagliaro occupe une place unique dans l'histoire de la musique québécoise et canadienne, et ce coffret permet de mesurer pleinement le talent de ce grand artiste. Les photographies (non datées) et le graphisme du livret ne sont pas exceptionnels, mais au moins on y trouve les textes de toutes les pièces regroupées. Quant à la musique, on s'étonne de reconnaître tant de mélodies familières tout au long de ces treize disques.

Pagliari Collection - Tonnes de flashes
www.musicor.ca

Site officiel Michel Pagliaro
www.pagliari.ca



Sur Youtube
<http://www.youtube.com/watch?v=VupYkvMB6RU>

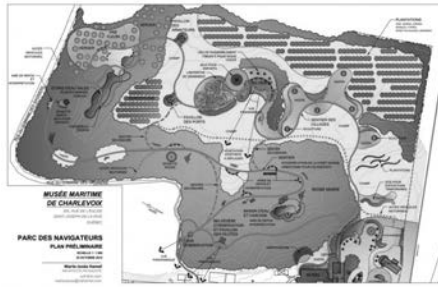
Yves Laberge

Le parc des Navigateurs à Saint-Joseph-de-la-Rive

En collaboration avec le Jardin botanique de Montréal – Un espace pour la vie – et l'Université Laval, le Musée maritime de Charlevoix a annoncé, le 28 août dernier, la mise en place du parc des Navigateurs à Saint-Joseph-de-la-Rive. Divisé en cinq phases de développement, le projet s'échelonne jusqu'en 2017, totalisant un investissement de 2,6 millions de dollars.

Ce nouvel espace aménagé à proximité du musée couvrira une superficie de 8,2 hectares. Il permettra de découvrir toute l'histoire du lieu dédié à la flore indigène du Saint-Laurent et aux espèces d'arbres servant à construire les goélettes. Le sentier sera, entre autres, agrémenté de sculptures thématiques, de pavillons et

d'une forêt de pins. Différents équipements d'hébertisme seront également installés. Ce futur parc des Navigateurs offrira un attrait historique et culturel de choix pour les familles et les visiteurs et enrichira l'offre touristique en illustrant tout le savoir-faire des artistes et des artisans qui ont façonné cette région.



III

Sœur Madeleine Juneau, lauréate du prix Gérard-Morisset pour 2013

Madeleine Juneau, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, est la lauréate 2013 du prix Gérard-Morisset. Ce prix est la plus haute distinction accordée à une personne pour l'ensemble d'une carrière consacrée au patrimoine. C'est en raison de son action à la Maison Saint-Gabriel, site historique propriété



de cette congrégation fondée par Marguerite Bourgeoys, que sœur Juneau est considérée comme l'une des figures de proue dans la connaissance du patrimoine montréalais. Après avoir enseigné à Montréal, puis à Hearst, en Ontario, elle entame sa seconde carrière – celle qui lui vaut la reconnaissance du milieu patrimonial – en 1984, à titre de directrice des services éducatifs de la Maison Saint-Gabriel, poste qu'elle occupe jusqu'à sa nomination à la direction générale du musée, en 1997. Elle s'emploie depuis ce temps à dynamiser ce centre d'interprétation, qui est reconnu aujourd'hui comme l'une des principales attractions muséales montréalaises.



Une base de données des soldats de la guerre de Sept Ans

Les amateurs de généalogie et d'histoire militaire disposent désormais d'un nouvel outil. La Commission des champs de bataille nationaux a publié sur son site Web une base de données des soldats des armées française et anglaise de la guerre de Sept Ans au Canada. Celle-ci recense les militaires des deux armées présents à Québec en 1759 et 1760, soit 4 079 Français et 7 279 Britanniques. Les soldats français appartiennent aux troupes de Terre, aux troupes de la Marine et à la Marine. Pour ce qui est des forces britanniques, la base de données ne contient, pour l'instant, que les membres des régiments d'infanterie, mais les soldats de la Royal Navy seront intégrés ultérieurement.

En ce qui concerne la milice canadienne, aucun document militaire officiel ne permet d'identifier clairement ses effectifs. Toutefois, grâce à certaines recherches historiques et généalogiques, il est possible de retrouver quelques-uns de ses combattants. Les éléments biographiques les concernant seront mis en ligne éventuellement.



Agrandissement du Musée national des beaux-arts du Québec

Le coup d'envoi de la construction du futur pavillon Pierre-Lassonde a été donné le 5 septembre dernier en présence de la première ministre du Québec, M^{me} Pauline Marois, et de plusieurs dignitaires. Le projet, qui est le fruit d'un premier concours international d'architecture à Québec, constitue aussi le plus grand chantier dans le secteur culturel au Québec. C'est également un projet exemplaire de mécénat culturel dans la capitale.

Le projet d'agrandissement du musée, qui donnera à l'établissement une façade sur la Grande Allée, est financé par un partenariat entre le gouvernement du Canada (33,7 millions de dollars dans le cadre du volet Grands Projets du Fonds Chantiers Canada), le gouvernement du Québec (45,1 millions de dollars dans le cadre du Plan québécois des infrastructures) et le secteur privé (24,6 millions de dollars). La Fondation du Musée a bénéficié d'un don très important de 10 millions de dollars de M. Pierre Lassonde ainsi que d'une contribution de la Ville de Québec de 5 millions de dollars.

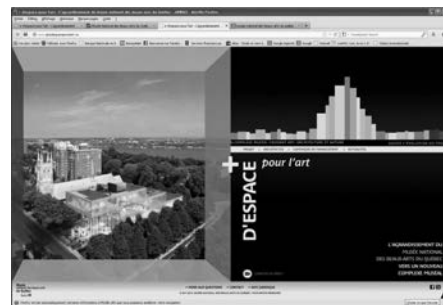


« C'est aujourd'hui un grand jour parce que mon beau rêve de 2001 prend forme et parce que ce rêve est plus que jamais partagé par tous ceux et celles à qui appartient le Musée national des beaux-arts du Québec », a déclaré M. John R. Porter, président du conseil d'administration de la Fondation et initiateur du projet.

« Le nouveau pavillon Pierre-Lassonde sera sans conteste un repère dans une société où la culture est à la fois un élément d'épanouissement personnel, un facteur d'excellence collectif et une

marque de l'identité de la nation québécoise », a mentionné, pour sa part, la première ministre, M^{me} Pauline Marois. Elle en a profité pour saluer la contribution des philanthropes à la mise en œuvre du projet.

La construction du nouveau pavillon se poursuivra jusqu'en 2015. Pendant toute la durée des travaux, le public aura la possibilité de suivre en direct (www.plusdespacepourlart.ca) la progression grâce à une caméra de chantier retransmettant des images en temps réel. Le Musée sera ouvert et accessible pendant toute la durée des travaux.



Jacques Saint-Pierre

JE ME SOUVIENS

1838 - 2013

LE SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

En 2013, le Saguenay-Lac-Saint-Jean fête son 175^e anniversaire. M^{me} Guylaine Simard, présidente du comité organisateur des fêtes, souligne l'importance de l'histoire dans son mot de bienvenue publié sur le site Web des fêtes. Pour le comité, la valorisation d'une histoire commune devient l'occa-

sion de renforcer la solidarité régionale et de raviver la fierté et le sentiment d'appartenance.

Afin de concrétiser cette préoccupation, le comité s'adjoint les services de l'historien Éric Tremblay pour étoffer le contenu historique des fêtes. De plus, l'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean

est revue afin de créer un diaporama disponible sur Internet. Sous la forme d'une ligne de temps, cet outil virtuel regroupe des capsules historiques qui illustrent les principaux événements de l'histoire de la région. Loin de l'érudition, ce survol rend accessible au grand public jalons et repères historiques.



Le monument des Vingt-et-Un est inauguré le 29 juin 1924. L'œuvre est sculptée par Anselme Delwaide et Rodolphe Goffin sur des plans d'Armand Gravel. La statue du semeur est ajoutée vers 1929 par Carli et Petrucci de Montréal. Photo : J.E. Chabot, vers 1930. (Bibliothèque et Archives nationales du Québec).

Mais pourquoi cette fête? Nous savons que le jésuite Jean de Quen se rendit au lac Piékouagami dès 1647 et qu'il y retourna en mission ensuite régulièrement. Alors pourquoi faire débiter l'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean en 1838? L'explication est simple : toute la région comprise entre Sept-Îles et La Malbaie et bornée au nord par le bassin hydrographique du Saguenay-Lac-Saint-Jean était fermée à la colonisation. Le Domaine du roi, ainsi nommé en 1652, était réservé à des intérêts privés qui louaient aux autorités coloniales le privilège d'en faire l'exploitation, principalement pour la traite des fourrures et les pêcheries. Cette situation change au XIX^e siècle. La Chambre d'assemblée du Bas-Canada mandate, en 1828, une commission pour évaluer le potentiel du Saguenay-Lac-Saint-Jean comme territoire de colonisation. Malgré un rapport favorable et un intérêt de la population de Charlevoix pour la région, le projet reste lettre morte.

C'est le monopole de la Hudson's Bay Company sur l'exploitation forestière du secteur qui bloque la colonisation du Saguenay-Lac-Saint-Jean. La compagnie voit alors d'un mauvais œil l'établissement de nouveaux venus sur le territoire. Finalement, un groupe d'investisseurs de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie réussit, en 1837, à obtenir des droits de coupe du bois dans la région. Sous le leadership d'Alexis Tremblay, dit Picoté, ces entrepreneurs sont associés au sein de la Société des pinières du Saguenay, connue ensuite comme la Société des Vingt-et-Un, du nombre d'actionnaires de la compagnie.

Au printemps 1838, ces pionniers quittent La Malbaie pour remonter le Saguenay à bord de la goélette de Thomas Simard. En route, des hommes sont laissés aux Petites-Îles, à l'Anse-au-Cheval et à l'Anse-Saint-Jean; des scieries seront ensuite construites aux trois endroits. Le 11 juin 1838, quatorze hommes accostent à Grande-Baie afin d'y construire un abri de fortune et d'exploiter la pinère

entre la rivière Ha! Ha! et la rivière à Mars. C'est cet événement qui est retenu pour marquer la fondation du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ce choix semble logique puisque cette date correspond au début du peuplement permanent de la région. La lecture de *l'Histoire de Chicoutimi* de Russel Bouchard permet de mieux cerner le mythe entourant les 21 fondateurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Chaque associé doit déboursier 400 \$ pour faire partie de la compagnie. Cependant, chacun des 21 actionnaires a le droit de s'adjoindre un ou plusieurs coassociés. Ils sont donc beaucoup plus que 21 à avoir « fondé » le Saguenay-Lac-Saint-Jean. Mais en fait, l'emploi du nom Société des Vingt-et-Un est une manigance pour ne pas éveiller les soupçons de la Hudson's Bay Co. sur le rôle véritable de William Price dans l'opération. Cet entrepreneur anglais est en relation avec Simard et Tremblay, dit Picoté, alors qu'il finance secrètement la Société des Vingt-et-Un. Entre 1838 et 1842, les Vingt-et-Un construisent neuf scieries à l'embouchure des principaux affluents du Saguenay. Dès 1840, Price achète toute leur production de madriers qu'il expédie en Angleterre. Au cours des deux années suivantes, Price rachète toutes les actions de la compagnie. Même si le bail de la Hudson Bay's Co. sur le Domaine du roi est renouvelé pour vingt ans, en 1842, le territoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean est ouvert à la colonisation par le gouvernement colonial. En 1843, les terres sont mises aux enchères. Immédiatement, Price achète tous les terrains nécessaires pour ses entreprises forestières. Le monopole de la Hudson's Bay Co. a été contourné et William Price s'érige en véritable « seigneur » responsable à son profit du développement économique de la région. Les intérêts commerciaux d'un grand marchand de bois anglais sont ainsi à l'origine du mythe fondateur de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean il y a 175 ans. ■

François Droüin

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

Jusqu'au 30 mars 2014.

Les Beatles à Montréal

À compter du 6 décembre 2013.
Pirates ou corsaires?

Souvent confondus, les pirates et les corsaires surmontaient des défis très semblables, mais les uns étaient légitimes et les autres non. Voici une occasion en or de découvrir qui étaient les vrais héros du fleuve Saint-Laurent avec *Pirates ou corsaires?* Spécialement dédiée aux jeunes et aux familles, l'exposition prendra la forme d'un récit d'aventure et où tous auront la chance d'embarquer sur un vaisseau spécialement conçu pour l'occasion. Les jeunes partiront en périple comme s'ils étaient eux-mêmes des corsaires sortis tout droit du XVII^e siècle. Présentée dans le pavillon de l'Ancienne-Douane, *Pirates ou corsaires?* fera revivre l'univers des corsaires qui ont marqué le passé québécois, notamment celui du grand corsaire montréalais Pierre Le Moyne D'Iberville. Explorateur et corsaire né rue Saint-Paul dans le Vieux-Montréal, tout près de l'actuel emplacement de Pointe-à-Callière, D'Iberville sélectionnera de jeunes recrues pour faire partie de son équipage.

À partir du 23 octobre 2013.

Vies de Plateau

L'exposition temporaire *Vies de Plateau* revisitera l'évolution et les innovations émanant de ce quartier emblématique montréalais. Par des objets, des photographies, des extraits de films, des œuvres littéraires et théâtrales ainsi que des pièces musicales, l'exposition présentera à la fois l'évolution architecturale du quartier, les grands événements sociaux qui s'y sont déroulés et les nombreuses œuvres artistiques qui y ont pris naissance.



MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

Jusqu'au 5 janvier 2014.

Paix – L'exposition

Pour la première fois, objets, présentations multimédias et récits s'unissent pour retracer la longue et riche histoire de la défense de la paix au Canada. Depuis la très ancienne, mais toujours valide paix de la Confédération iroquoise, jusqu'aux différentes réponses du Canada en Afghanistan, la paix éveille les passions et pousse les Canadiens à faire des choix et à se lancer dans l'action.

Jusqu'au 2 avril 2014.

Des gens ordinaires à des époques extraordinaires

Jusqu'au 1^{er} juin 2014.

Lauréats du concours d'affiches et de textes de la Légion royale canadienne 2013.

Jusqu'au 23 mars 2014.

Deux regards – Les photographies d'Ansel Adams et de Leonard Frank



MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(31, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Jusqu'au janvier 2014.

Josiane Farand, photographe

Jusqu'au 22 décembre 2013.

Un musée amusant

MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 22 juin 2014.

Québec en crimes

Jusqu'au 7 septembre 2014.

La petite vie

Immersion dans la vie de la famille Paré. Costumes, décors, extraits inédits et plus encore!

Jusqu'au 31 août 2014.

La boîte à jouets de Fred

Fleurs et cailloux

MUSÉE STEWART

(20, chemin du Tour-de-l'Isle, parc Jean-Drapeau, Montréal)

Jusqu'au 13 avril 2014.

20 000 lieux sur la Terre. Six siècles de cartographie à explorer

À découvrir : une centaine de cartes tirées de la collection du Musée Stewart. Cette collection est la plus importante, la plus cohérente et la plus complète en matière de cartographie et de cosmographie ancienne conservée par un musée privé au Québec.

À l'affiche : mappemondes, cartes continentales, cartes de pays, cartes maritimes, cartes polaires, cartes célestes et plans de villes. Une sélection d'instruments de navigation, d'astronomie, d'arpentage, de même que de globes terrestres et célestes, tous issus de la collection du Musée Stewart, complètera l'exposition. Plus de six siècles de cartographie à explorer, la période des grandes découvertes en vedette, soit du XV^e au XVIII^e siècle. Une occasion exceptionnelle de découvrir l'univers méconnu, et pourtant si riche, de la cartographie ancienne.

Exposition permanente.

Histoires et mémoires

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

À partir du 15 novembre 2013.

Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960

Montréal ne tient pas d'hier sa réputation de « joie de vivre ». Qualifié de Little Paris of America, le Montréal d'après-guerre s'écroule dans ses centaines de clubs, bars et cabarets, à l'ombre de ses 100 clochers. Les Gaiety, Casa Loma, Faisan doré, Hawaiian Lounge, El Morocco, Rockhead's Paradise et des dizaines d'autres clubs attirent les noctambules d'ici et d'ailleurs. Autant les grandes vedettes locales que les grandes stars internationales de la chanson s'y produisent : Alys Robi, Olivier Guimond, Oscar Peterson, Murielle Millard, Frank Sinatra, Dean Martin, Charles Trenet, Edith Piaf, Cab Callaway, sans oublier l'effeuilleuse Lily St-Cyr, ont tous Montréal dans leur carnet de tournée.

Exposition permanente.

Montréal en cinq temps

Jusqu'au 13 avril 2014.

La face cachée de la montagne

MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Exposition permanente.

Gaspésie... Le grand voyage!

MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 5 janvier 2014.

Tramé en altitude – Mishka Henner et Photogrammétrie de Montréal

Le Musée McCord, en collaboration avec le Mois de la Photo à Montréal, présente l'exposition conçue par le commissaire invité, Paul Wombell, qui explore le thème de la photographie automatisée. Elle expose des photographies aériennes tirées de la collection du Musée et des œuvres de l'artiste britannique Mishka Henner, qui fait appel à la photographie par satellite de type Google Earth.

Jusqu'au 6 avril 2014.

Jouets 4

Jusqu'au 13 avril 2014.

Claire Beaugrand-Champagne – Émouvante vérité



EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

Exposition permanente.

Vivre l'aventure ferroviaire au Canada

Exposition temporaire.

La carte postale nous raconte...

Dans le cadre de cette exposition, nous survolons l'histoire de la carte postale liée au monde ferroviaire durant les années les plus actives, de 1900 à 1948. Nous explorons huit thématiques regroupées autour des fabricants avec notamment, Valentine and Sons ou Montreal Import, des utilisateurs comme le chemin de fer Grand Tronc et les messages qui pouvaient raconter les nouvelles à la famille éloignée. Mais pourquoi un si grand engouement pour la carte postale? C'est qu'elle montre le vrai visage du pays, permet de partager et sert également d'outil de promotion.

Donc, laissons la carte postale parler par elle-même, vous raconter l'époque où elle témoignait de l'actualité et parfois représentait l'espoir d'un avenir meilleur.



MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Jusqu'au 16 mars 2014.

Une histoire de jeux vidéo

Jusqu'au 23 février 2014.

Paris en scène. 1889-1914

Les Halles, les grands boulevards, le cirque, la fête foraine, le cinéma, les cafés-concerts, le music-hall, le théâtre, les parcs, les jardins, les salons d'artistes, le pavillon d'Alma, les expositions universelles... le Chat noir, le Moulin rouge... Georges Méliès, les frères Fratellini, Sarah Bernhardt, Toulouse-Lautrec... autant d'êtres et de choses qui évoquent toute l'effervescence du Paris de la Belle Époque, ville d'art et de plaisir! Une invitation à découvrir comment Paris est devenue la capitale culturelle de l'Europe à la Belle Époque à travers ses principales incarnations, ses hauts lieux, ses instants marquants et ses acteurs. Un merveilleux voyage dans le temps et l'espace dans une ambiance enveloppante et un décor évocateur.

Jusqu'au 28 septembre 2014.

Pierre Gauvreau. J'espérais vous voir ici

Artiste peintre, auteur et homme de communication, Pierre Gauvreau, décédé en avril 2011, a connu une carrière prolifique jalonnée de nombreux prix et honneurs.

Il nous laisse en héritage une production artistique, littéraire, télévisuelle et cinématographique qui a marqué l'évolution de la culture québécoise pendant des décennies et dont l'exposition témoignera.

Jusqu'au 29 mars 2015.

Esprits libres



CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTORIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

Du 7 décembre 2013 au

5 janvier 2014.

Autour du foyer. Traditions du temps des Fêtes

Expositions permanentes.

Hochelaga, Ville-Marie, Montréal

Vivre à Montréal au 18^e siècle

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 23 février 2014.

Vodou

Jusqu'au 27 avril 2014.

Champlain, le premier témoignage

Créée pour souligner le 400^e anniversaire du voyage de Champlain dans l'Outaouais, cette nouvelle présentation est axée sur les Autochtones qui ont habité la région bien avant l'arrivée de Samuel de Champlain, le périple de l'explorateur français dans la vallée de l'Outaouais en 1613 et les répercussions de sa venue sur les Premiers Peuples. Les visiteurs pourront y voir une cinquantaine d'artefacts – certains datant de 5 000 ans, et d'autres, de l'époque de Champlain et au-delà. La présentation comprend également l'astrolabe que le fondateur de la Nouvelle-France aurait peut-être eu en sa possession.

Expositions permanentes.

Tête-à-tête. La salle des personnalités canadiennes

Salle des Premiers Peuples

Du fond des âges. La préhistoire des Tsimshians

Jusqu'au 28 septembre 2014.

Neige

La neige. Source de passion, de création et d'ingéniosité... que serait le Canada sans elle? Cette exposition inédite révèle combien la neige a façonné l'identité canadienne. Vous ne verrez plus jamais l'hiver de la même manière.

Dès leur arrivée en Amérique du Nord, les Européens ont dû composer avec la neige, comme l'avaient fait bien avant eux les Autochtones. Depuis, elle n'a jamais cessé d'influencer notre mode de vie et de mettre au défi notre capacité d'adaptation. En témoignent, entre autres, les sports de glisse en constante évolution. Muse des artistes, elle constitue également un moteur de notre économie. Venez découvrir une exposition inédite qui propose une histoire culturelle de la neige. Regroupant plus de 250 artefacts, elle enrichira votre réflexion sur notre lien avec cet élément essentiel de l'identité canadienne.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Du 12 octobre 2013 au 19 janvier 2014.

Splendore a Venezia. Art et musique de la Renaissance au Baroque dans la Sérénissime

Du 25 janvier au 17 mai 2014.

Peter Doig. Nulle terre étrangère

Né à Édimbourg en 1959, Peter Doig est l'un des peintres actuels les plus intéressants et les mieux considérés, qui a grandi à Trinidad et au Canada. Doig a passé sa jeunesse à Montréal et dans les Cantons de l'Est, et c'est ici qu'il s'est familiarisé avec l'œuvre de grands peintres canadiens – David Milne, James Wilson Morrice et Ozias Leduc – dont il est devenu un fin connaisseur. Doig revitalise la tradition décorative en peinture. Son inventivité formelle, la suggestivité romantique et la sensualité de sa palette le situent bien loin de l'approche conceptuelle qui domine l'art aujourd'hui. Sa volonté de relever le défi que pose encore la peinture des Gauguin, Matisse, Bonnard, Hartley et Hopper le place dans une lignée de grands coloristes, de maîtres de l'expression picturale aux œuvres richement texturées.



MUSÉE DE CHARLEVOIX

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

Jusqu'au 30 mars 2014.

Les fêtes populaires d'ici – on va avoir d'agrément!

De tout temps et en tout lieu, la fête est au cœur de la vie en société et elle offre une rupture de l'ordre, de la raison, de la norme, du temps et de l'espace. Les fêtes populaires, événements créés par et pour la population, rythme et révèlent une face cachée de leur histoire : celle qui a été vécue, celle qui n'est pas officielle, qui n'est pas racontée dans les livres.

Expositions permanentes.

Appartenances

Charlevoix raconté – Fabuleux familial

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Jusqu'au 5 janvier 2014.

Léopold L. Foulem. Singularités

Première véritable rétrospective d'envergure consacrée au céramiste canadien de renommée internationale.

Jusqu'au 16 février 2014.

La collection William S. Paley. Un goût pour l'art moderne

De Cézanne à Bacon, en passant par Degas, Rodin, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Matisse, Derain et Picasso, l'exposition réunit 62 œuvres de 24 maîtres de l'art moderne.

Jusqu'au 14 septembre 2014.

Bill Vazan. XX^e siècle

Les matins infidèles. L'art du protocole



MUSÉE MARITIME DU QUÉBEC - CAPITAINE J.E. BERNIER

(55, chemin des Pionniers est, L'Islet)

Exposition permanente.

Racines de mer

Jusqu'au 2 septembre 2014.

Évolution? Traversez le temps. Traversez le Canada

Évolution? C'est une occasion de traiter de la guerre de 1812 en suscitant une réflexion. Le visiteur parcourt le Canada et survole deux siècles d'évolution technologique des navires. Cette exposition itinérante est réalisée par le Musée naval de Québec. Elle s'adresse aux familles et aux enfants de huit ans et plus.



MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Expositions permanentes.

Partir sur la route des francophones

Jusqu'au 28 février 2016.

Révélation. L'art pour comprendre le monde

Jusqu'au 27 septembre 2015.

La colonie retrouvée

Première France d'Amérique, 1541-1543.

Jusqu'ici méconnue, l'épopée de la première colonie française est dévoilée à la suite de cinq années de fouilles archéologiques sur le promontoire de Cap-Rouge. Découvrez une nouvelle lecture de l'histoire du Québec par ce site historique datant du XVI^e siècle.



MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

(12, rue Donnacona, Québec)

Exposition permanente.

L'Académie des demoiselles.



ÉCONOMUSÉE DU FIER MONDE

(2050, rue Amherst, Montréal)

Jusqu'au 2 mars 2014.

Audace et persévérance : l'héritage des Oblats

Les missionnaires Oblats de Marie Immaculée ont joué un rôle très important dans l'histoire du pays. Découvrez l'histoire de l'Îlot Saint-Pierre Apôtre à Montréal et celle de l'Université Saint-Paul à Ottawa.

Exposition permanente.

À cœur de jour! Grandeurs et misères d'un quartier populaire

GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

(2500, boul. de l'Université, Sherbrooke)

Jusqu'au 30 août 2014.

André Le Coz.

Viens voir les comédiens!

Du 15 janvier au

22 février 2014.

Territoires imaginés



MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

Du 1^{er} octobre 2013 au 30 mars 2014.

Bois par ici, bois par là

Œuvres de la peintre Kim Veilleux.

Jusqu'au 9 février 2014.

Géologie humaine

La démarche artistique : *Géologie humaine* est une exposition photographique faite de pierres, de mots et d'humains. Son but est de faire réfléchir sur la fragilité de nos vies et d'y voir l'insignifiance du corps humain rattachée à toute la gravité et la beauté de certains faits et gestes de la condition humaine. C'est une œuvre de questionnements, de contrastes mais surtout de confiance en l'humanité.

Expositions permanentes.

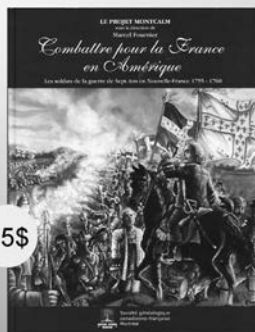
Céramique de Beauce

La Beauce, mythes et réalités

Yves Beauregard

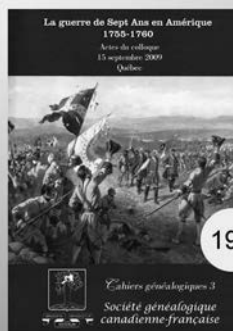


Société généalogique canadienne-française



75\$

taxes et transport inclus



19\$

taxes et transport inclus

Tout sur la guerre de Sept Ans

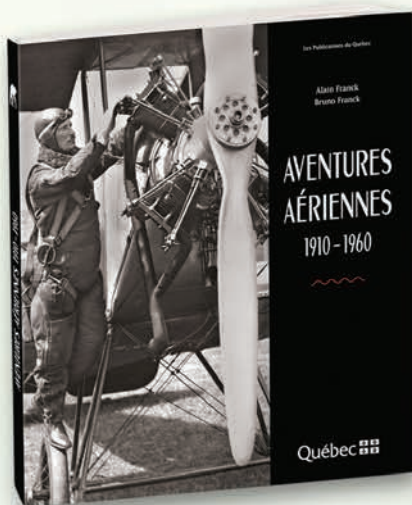
Pour commander:
3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Courriel : info@sgcf.com

L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.

Entente de développement culturel



Deux **nouveautés** qui en mettront plein la vue !



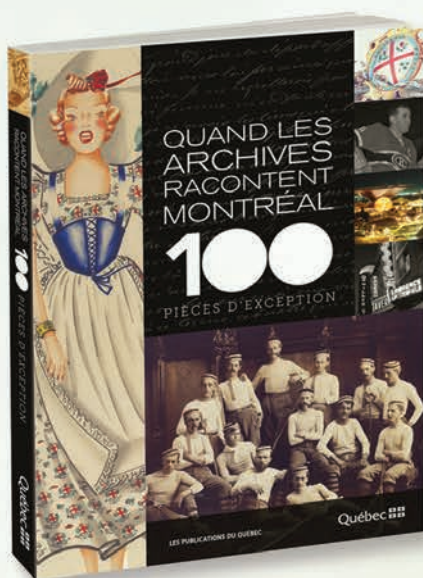
50 ans d'histoire de l'aviation québécoise !

Ce 22^e titre de la collection « Aux limites de la mémoire », vous fera découvrir les premières expériences de l'aviation québécoise. Prenez votre carte d'embarquement pour de captivantes aventures aériennes. Vous serez émerveillé du chemin parcouru par ce mode de transport en cinquante ans.



Quand les archives racontent Montréal

Un livre à remonter dans le temps 100 détours. Découvrez la Montréal d'hier qui se livre à l'aide de 100 pièces d'archives d'exception, 100 trésors, 100 incontournables pour vous raconter la petite et la grande histoire de la métropole.

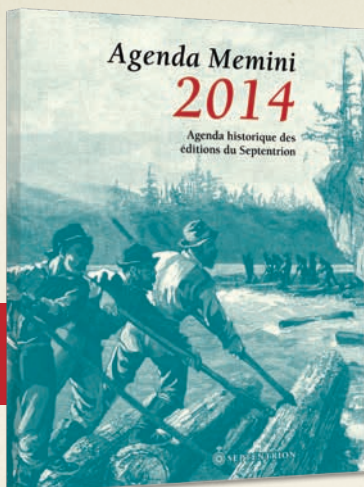


Chargée de projet
SARA COSSETTE-BLAIS

Agenda Memini 2014 Agenda historique des éditions du Septentrion

**Le cadeau idéal pour
l'amateur d'histoire**

Cet agenda fonctionnel, format président, a l'avantage d'être instructif par la variété de thèmes et d'événements qu'il aborde à travers ses éphémérides couvrant la période allant de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours.



LADY DURHAM ET JANE ELLICE

Dans le sillage des Patriotes 1838

Lady Durham, épouse de lord Durham, ainsi que Jane Ellice, la femme d'Edward Ellice, ont toutes les deux tenu un journal intime pendant la rébellion des Patriotes en 1838. On les a réunis ici pour offrir aux lecteurs deux points de vue inédits sur cette page déterminante de notre histoire.

S E P T E N T R I O N



RENÉE LEGRIS

Le Téléroman québécois 1953-2008

«Voici un ouvrage fort, fouillé et franchement formidable sur le téléroman québécois pris comme objet d'étude sérieux et total, comme concentré d'époque, quoi. La professeure Renée Legris plonge au cœur de la fiction télévisuelle du Québec pour décortiquer les

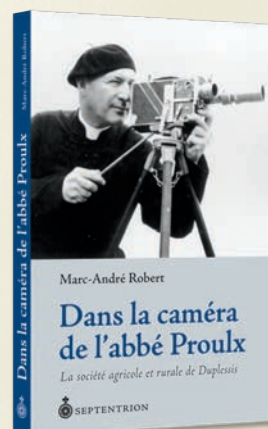
images majeures produites par ce miroir déformant de la société.»
Stéphane Baillargeon, *Le Devoir*



MARC-ANDRÉ ROBERT

Dans la caméra de l'abbé Proulx La société agricole et rurale de Duplessis

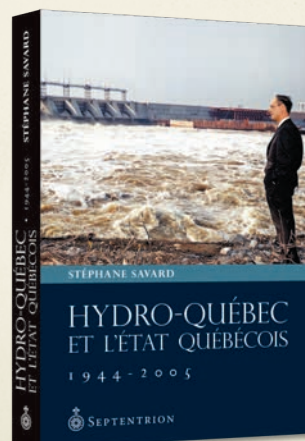
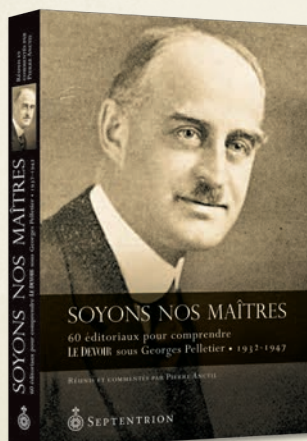
Méconnu, l'abbé Maurice Proulx est un des pionniers du septième art québécois. Ce cinéaste autodidacte se lance dans l'aventure du cinéma dès le début des années 1930 et deviendra un proche collaborateur du premier ministre Adélard Godbout puis cinéaste officiel du gouvernement unioniste de Maurice Duplessis.



Réunis et commentés par
PIERRE ANCTIL

Soyons nos maîtres 60 éditoriaux pour comprendre *Le Devoir* sous Georges Pelletier 1932-1947

Ce troisième volume propose aux lecteurs une analyse fouillée des éditoriaux du journal *Le Devoir* publiés de 1932 à 1947 sous la direction de Georges Pelletier, soit durant la Grande Dépression économique et la Seconde Guerre mondiale.



STÉPHANE SAVARD

Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005

Stéphane Savard présente, de façon exhaustive et perspicace, le rôle prédominant de la société publique dans la construction nationale, ainsi que son instrumentalisation politique à des fins étatiques ou partisans.